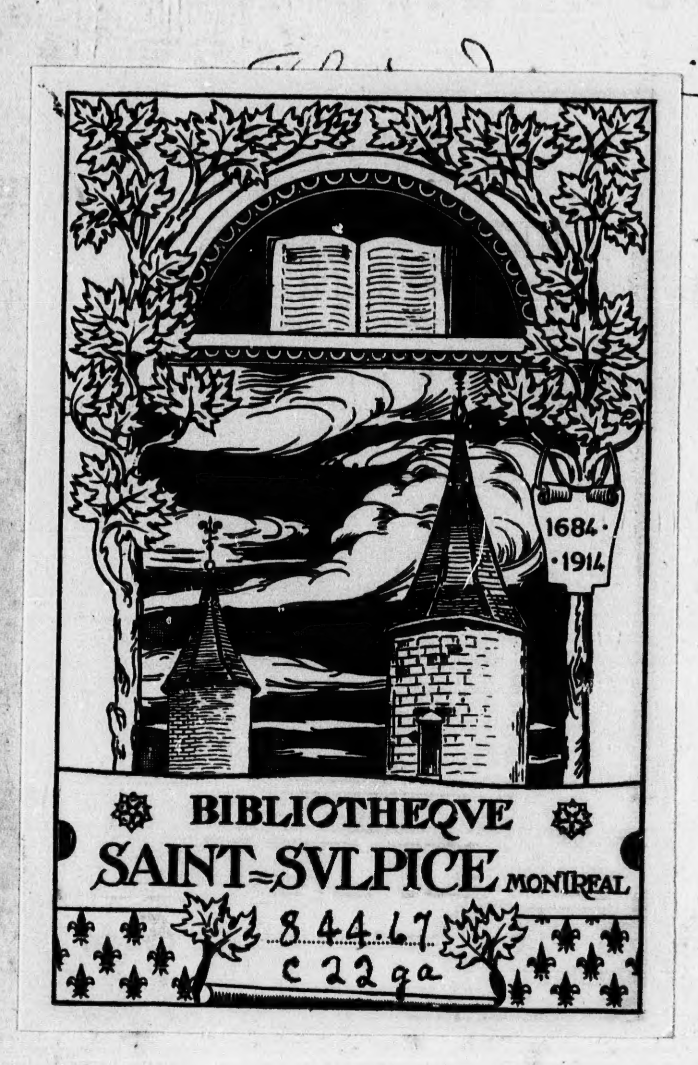

1684 · 1914
BIBLIOTHEQVE
SAINT=SVLPICE MONTREAL
844.67
C 22 ga

GÉNIE DU CHRISTIANISME, OU BEAUTÉS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU, *Esprit des Loix*, Liv. XXIV, ch. III.

TOME SECOND.



A PARIS,
CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR,
RUE DU SÉPULCRE, F. S. G. N.o 28.

AN X. — 1802.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

SECONDE PARTIE.
POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE PREMIER.
VUE GÉNÉRALE DES ÉPOPÉES CHRÉTIENNES.

CHAPITRE PREMIER.

Que la Poétique du Christianisme se divise en trois branches; Poésie, Beaux-Arts, Littérature : que les six livres de cette seconde partie traitent spécialement de la Poésie.

Le sujet que nous venons de quitter, nous mène naturellement à parler des effets du

christianisme dans la poésie. Dans un livre qui traite du génie de cette religion, comment pourrions-nous omettre l'influence de ce génie sur les lettres et sur les arts? Influence telle, qu'elle a, pour ainsi dire, changé l'esprit humain, et créé dans l'Europe moderne, des peuples tout différens des peuples antiques.

Les douze livres que nous avons consacrés à ces recherches composent, comme nous l'avons dit, la seconde et troisième partie de notre ouvrage, et séparent les six livres du *dogme* des six livres du *culte*.

Les lecteurs aimeront peut-être à s'égarer sur Oreb et Sinaï, sur les sommets de l'Ida et du Taigete, parmi les fils de Jacob et de Priam, au milieu des dieux et des bergers. Quelle que soit notre estime pour les autres nations de l'antiquité, les peuples chantés par Moïse et par Homère, seront toujours les favoris de la Muse. Une voix poétique s'élève des ruines qui couvrent la Grèce et l'Idumée, et crie de loin au voyageur : « Il n'est que deux belles sortes de noms et » de souvenirs dans l'histoire, ceux des » Israélites et des Pélasges ».

Nous jeterons d'abord un coup-d'œil sur les poëmes, où la religion chrétienne tient la place de la mythologie; et s'il nous est per-

mis de hasarder ici notre sentiment, nous pensons, qu'en traitant à fond de l'Epopée, c'est en même temps traiter du drame. Quel que soit notre respect pour Aristote, nous ne concevons pas comment ce grand homme a pu dire que le drame est la première des compositions poétiques, et *que l'Epopée est toute entière dans le drame.* Ne pourroit-on pas croire, au contraire, que c'est le drame qui est tout entier dans l'Epopée? Les adieux d'Hector et d'Andromaque, Priam dans la tente d'Achille, Didon à Carthage, Enée chez Evandre, ou renvoyant le corps du jeune Pallas, Tancrède et Herminie, Adam et Eve, sont des tragédies toutes faites, où il ne manque que la division des scènes, et le nom des interlocuteurs. N'est-ce pas même l'*Iliade* qui a donné naissance au drame, comme le *Margitès* à la comédie? Mais si Calliope se pare de tous les ornemens de Melpomène, cette première Muse a des charmes que la seconde ne peut emprunter. Le *merveilleux*, les *descriptions*, les *épisodes*, ne sont point du ressort dramatique. Toute espèce de tons, même le ton comique, toute harmonie poétique, depuis la lyre jusqu'à la trompette, trouvent place dans l'Epopée. L'Epopée a donc des parties qui manquent au drame; il demande donc un talent plus universel;

il est donc une œuvre plus complète que la tragédie ? En effet, on pourroit supposer, avec quelque vraisemblance, qu'il est moins difficile de faire les cinq actes d'un Œdipe-roi, que de créer les vingt-quatre livres d'une Iliade, et qu'autre est de produire un ouvrage de quelques mois de travail; autre d'élever un monument qui demande les labeurs de toute une vie. Sophocle et Euripide étoient, sans doute, de beaux génies; mais ils n'ont pas obtenu dans les siècles cette admiration, cette hauteur de renommée, dont jouissent si justement Homère et Virgile. Enfin, si le drame est la première des compositions, et que le poëme épique ne soit que la seconde, comment se fait-il que depuis l'origine des sociétés, on ne compte que quatre Epopées, deux antiques et deux modernes, tandis qu'il n'y a pas de nations qui ne se vantent de posséder plusieurs bonnes tragédies ?

CHAPITRE II.

Vue générale des poëmes où le merveilleux du christianisme remplace la mythologie. L'Enfer du Dante, *la Jérusalem délivrée.*

POSONS d'abord quelques principes.

1°. Dans toute Epopée, les hommes et

leurs passions, sont faits pour occuper la première et la plus grande place.

D'où il résulte :

2°. Que tout poëme où une religion est employée comme *sujet* et non comme *accessoire*, où le *merveilleux* est le *fond* et non l'*accident* du tableau, péche essentiellement par la base.

Si Homère et Virgile avoient établi leurs scènes dans l'Olympe, sans jamais descendre sur la terre, il est douteux, malgré tout leur génie, qu'ils eussent pu soutenir jusqu'au bout l'intérêt dramatique. D'après cette remarque, dont il est difficile de contester la justesse, il ne faut plus attribuer au christianisme la langueur qui règne dans les poëmes *entièrement* chrétiens; le vice en est dans la composition. Nous verrons, à l'appui de cette vérité, que plus le poëte, dans l'Epopée, a gardé un juste milieu entre les choses divines et les choses humaines, plus il est devenu *divertissant*, pour parler comme Despréaux. *Divertir*, afin d'*enseigner*, est la première qualité requise en poésie.

Sans rechercher quelques poëmes écrits dans un latin barbare, le premier ouvrage qui s'offre à nous, est la *divina comedia* du Dante. Les beautés de cette production bisarre, découlent presqu'entièrement du

christianisme, et ses défauts tiennent au siècle et au mauvais goût de l'auteur. Dans le pathétique et dans le terrible, le Dante a égalé et peut-être surpassé tous les poëtes. Son ouvrage, étant de nature toute épisodique, soutiendroit mal une analyse régulière. Nous reviendrons ailleurs sur les détails.

Il n'y avoit dans les temps modernes que deux beaux sujets de poëme épique, les *Croisades* et la *découverte du Nouveau-Monde* : M. de Malfilâtre avoit entrepris de traiter le dernier. Les Muses regrettent encore que ce jeune poëte ait été surpris par la mort, avant d'avoir exécuté son dessein (1). Toutefois ce sujet a, pour un Français, le défaut d'être étranger. Or, c'est un autre principe de toute vérité en critique, qu'il faut travailler sur un fond antique, ou que si l'on choisit une histoire moderne, on doit toujours chanter sa nation.

Les Croisades rappellent la *Jérusalem Délivrée*. Ce poëme est un modèle parfait de composition. C'est là qu'on peut apprendre à mêler les sujets sans les confondre. L'art avec lequel le Tasse vous transporte d'une bataille à une scène d'amour, d'une scène d'amour à un conseil, d'une procession à

(1) Il est douteux cependant que M. de Malfilâtre eût réussi dans le vers héroïque.

un palais magique, d'un palais magique à un camp, d'un assaut à la grotte d'un solitaire, du tumulte d'une cité assiégée à la cabane d'un pasteur ; cet art, disons-nous, est tout admirable. La composition des caractères n'est pas moins savante. La férocité d'Argant est opposée à la générosité de Tancrède, la grandeur de Soliman à l'éclat de Renaud, la sagesse de Godefroi à la ruse d'Aladin ; il n'y a pas jusqu'à l'hermite Pierre (comme l'a remarqué M. de Voltaire), qui ne fasse un beau contraste avec l'enchanteur Ismen. Quant aux femmes, la coquetterie se trouve dans Armide, la sensibilité dans Herminie, l'indifférence dans Clorinde. Le Tasse eût parcouru le cercle entier des caractères des femmes, s'il eût représenté *la mère* ; Il faut peut-être chercher la source de cette omission dans la propre nature de son talent, qui avoit plus d'enchantement que de vérité, et plus d'éclat que de tendresse.

Homère semble avoir été particulièrement doué de génie, Virgile de sentiment, le Tasse d'imagination. On ne balanceroit plus sur la place que le poëte italien doit occuper, s'il avoit une seule de ces grâces rêveuses, qui rendent si doux les soupirs du Cygne de Mantoue ; car il lui est très-supérieur dans les caractères, les batailles, et

la composition. Mais le Tasse est presque toujours faux quand il fait parler le cœur; et comme les traits de l'ame sont les véritables beautés, il demeure nécessairement au-dessous de Virgile.

Au reste, si la Jérusalem a une fleur de poésie exquise; si l'on y respire l'âge tendre, l'amour et les déplaisirs du grand homme infortuné, qui soupira ce chef-d'œuvre dans sa jeunesse, on y sent aussi les défauts d'un âge non assez mûr pour la grande entreprise d'une Epopée, qui doit être comme toute chenue de vieillesse. L'octave du Tasse n'est presque jamais pleine; son vers, souvent trop verbeux, trop vîte fait, ne peut être comparé au vers de Virgile, compact, vigoureux, et cent fois retrempé au feu des Muses, comme la foudre que ce même vers nous représente se forgeant aux antres de Lemnos. Il faut encore remarquer que les idées du Tasse ne sont pas d'une aussi belle famille que celles de Virgile. Les ouvrages des anciens se font reconnoître, nous dirions presqu'à leur *sang*. C'est moins chez eux, ainsi que parmi nous, quelques pensées éclatantes, au milieu de beaucoup de choses communes, qu'une belle troupe de pensées qui se conviennent, qui, toutes sorties du même père, ont toutes un air de parenté : c'est le groupe des enfans de Niobé, nuds, simples, pudi-

ques, rougissans, se tenant par la main avec un doux sourire, et portant, pour seul ornement, une couronne de fleurs dans leurs cheveux bouclés.

Enfin, on peut dire qu'Homère est le soleil; que Virgile est l'astre qui répète les feux du jour, et dont la lumière est plus foible, mais plus mélancolique et plus tendre; que le Tasse est cette étoile du soir, dont la course est moins longue, la grandeur moins apparente que celles des deux autres astres, mais qui remplit l'intervalle qui se trouve entre leurs empires, et dont le lever sur l'horizon, annonce l'heure de la volupté.

D'après la Jérusalem, on sera du moins obligé de convenir qu'on peut faire quelque chose d'excellent sur un sujet chrétien. Et que seroit-ce donc, si le Tasse eût osé employer toutes les grandes machines du christianisme? Mais on voit qu'il a manqué de hardiesse, et qu'il n'a touché, qu'en tremblant, aux choses sacrées. Cette timidité l'a forcé d'user des petits ressorts de la magie; tandis qu'il pouvoit tirer un parti immense du tombeau de J. C. qu'il nomme à peine au commencement et à la fin de l'ouvrage, et d'une terre consacrée par tant et tant de prodiges. La même timidité l'a fait échouer dans son *Ciel*. Son *Enfer* a plusieurs

traits de mauvais goût. Ajoutons qu'il ne s'est pas assez servi du Mahométisme, dont les rites sont d'autant plus curieux, qu'ils sont peu connus. Enfin, il auroit dû jeter quelques regards sur l'ancienne Asie, sur cette Egypte si fameuse, sur cette grande Babylone, sur cette superbe Tyr, sur le temps des Isaïe et des Salomon. Comment la Muse a-t-elle oublié la harpe de David, en parcourant Israël? N'entend-on plus la nuit, sur les sommets du Liban, la voix des ombres des prophètes? Ces grands fantômes n'apparoissent-ils pas quelquefois sous les Cèdres, et parmi les Pins? Les anges ne chantent-ils plus sur Golgotha, et le torrent de Cédron a-t-il cessé de gémir? On voit sur le Mont-Sinaï un monastère où l'on monte par cent vingt marches taillées dans le roc; un poëte pouvoit trouver bien des choses dans un pareil lieu. Pourquoi Moïse n'y auroit-il pas laissé ou sa verge miraculeuse, ou quelque table antique? On est fâché que le Tasse n'ait pas donné un souvenir aux patriarches. Il nous semble que le berceau du monde dans un petit coin de la *Jérusalem*, feroit un assez bel effet.

CHAPITRE III.

Paradis perdu.

On peut reprocher au *Paradis perdu*, ainsi qu'à l'*Enfer* du Dante, le défaut dont nous avons parlé ; savoir que le *merveilleux* est le *sujet* et non la *machine* de l'ouvrage ; mais on y trouve des beautés supérieures, qui tiennent essentiellement aux bases du christianisme.

L'ouverture du poëme se fait aux enfers, et pourtant ce début n'a rien qui choque la règle de simplicité prescrite par Aristote. Pour un édifice si étonnant, il falloit un portique extraordinaire, afin d'introduire tout-à-coup le lecteur dans ce monde inconnu, dont il ne devoit plus sortir.

Milton est aussi le premier poëte qui ait terminé l'Epopée par le malheur du principal personnage, contre la règle généralement adoptée. Qu'on nous permette de penser qu'il y a quelque chose de plus intéressant, de plus grave, de plus semblable à la condition humaine, dans une histoire qui aboutit aux misères, que dans celle qui va finir au bonheur. On pourroit même soutenir que la catastrophe de l'Iliade est tragique. Car si le fils de Pélée atteint le but de ses de-

sirs, toutefois la conclusion du poëme laisse un sentiment profond de tristesse (1) : on vient de voir les funérailles de Patrocle, Priam rachetant le corps d'Hector, la douleur d'Hécube et d'Andromaque au bûcher de ce héros, et l'on apperçoit dans le lointain la mort d'Achille et la chûte de Troie.

Le berceau de Rome, chanté par Virgile, est un grand sujet, sans doute; mais un poëme qui peint une catastrophe dont nous sommes nous-mêmes les victimes, et qui ne nous montre pas le chef de telle ou telle société, mais le fondateur du genre humain, offre encore quelque chose de plus grand. Milton ne vous entretient ni de batailles, ni de jeux funèbres, ni de camps,

(1) Ce sentiment vient peut-être de l'intérêt qu'on prend en Hector. Hector est autant le héros du poëme qu'Achille, c'est le grand défaut de l'Iliade. Il est certain que l'amour du lecteur se porte sur les Troyens, contre l'intention du poëte ; parce que les scènes dramatiques, se passent toutes dans les murs d'Ilion. Ce vieux monarque, dont le seul crime est d'aimer trop un fils coupable; ce généreux Hector, qui connoît la faute de son frère, et qui cependant défend son frère ; cette Andromaque, cet Astyanax, cette Hécube, attendrissent tous le cœur ; tandis que le camp des Grecs n'offre qu'avarice, perfidie et férocité. Peut-être aussi le souvenir de l'Énéïde agit-il secrètement sur le lecteur moderne, et l'on se range, sans le vouloir, du côté des hé ros qu'a chantés Virgile.

ni de villes assiégées ; il se contente de vous retracer la première pensée de Dieu, manifestée dans la création du monde, et les premières pensées de l'homme au sortir des mains du Créateur !

Rien de plus auguste et de plus intéressant que cette étude des premiers mouvemens du cœur de l'homme. Adam s'éveille à la vie ; ses yeux s'ouvrent ; il ne sait d'où il sort. Il regarde le firmament ; par un mouvement de desir, il veut s'élancer vers cette belle voûte, et il se trouve debout, la tête orgueilleusement levée vers le ciel. Il touche ses membres ; il court, il s'arrête ; il veut parler et il parle. Il nomme naturellement tout ce qu'il voit, il s'écrie : « *O toi, soleil, vous, arbres, forêts, collines, vallées, animaux divers !* » et tous les noms qu'il donne sont les vrais noms des choses. Et pourquoi Adam s'adresse-t-il au soleil, aux arbres ? *Soleil, arbres*, dit-il, *savez-vous le nom de celui qui m'a créé ?* Ainsi le premier sentiment que l'homme éprouve, est le sentiment de l'existence d'un Etre suprême ; le premier besoin qu'il manifeste, est le besoin de Dieu ! Que Milton est sublime dans ce passage, et qu'il est loin par delà les Homère et les Virgile ! mais eût-il atteint ces hauteurs, s'il n'eût connu la véritable religion ? Dieu se manifeste à Adam

la créature et le Créateur s'entretiennent ensemble ; *ils parlent de la solitude*. Nous supprimons les réflexions. La solitude ne *vaut rien à l'homme*. Adam s'endort, Dieu lui ouvre le flanc, en détache une côte, et cette côte, façonnée par ses mains puissantes, devient une nouvelle créature. Adam se réveille, Dieu lui amène son épouse. « La » grace est dans sa démarche, le ciel dans » ses yeux, et la dignité et l'amour dans » tous ses mouvemens. Elle s'appelle la » *femme*; elle est née de l'homme. L'homme » pour elle quittera son père et sa mère, » et il ne fera, avec son épouse, qu'une » chair et qu'une ame ». Malheur à celui qui ne sentirait pas là-dedans toute la Divinité !

Ces grandes vues de la nature humaine, cette sublime raison du christianisme continuent à se développer chez Milton. Le caractère de la femme est admirablement tracé dans la fatale chûte. Eve tombe par amour-propre ; elle se vante d'être assez forte pour s'exposer seule ; elle ne veut pas qu'Adam l'accompagne dans l'endroit solitaire, où elle cultive des fleurs : cette belle créature, qui se croit invincible, en raison même de sa foiblesse, ne sait pas qu'un seul mot peut la subjuguer. Les anciens ont peu connu ce trait distinctif du caractère de la femme, la

vanité : Juvénal en dit à peine quelques mots, et Simonide même, dans son abominable satyre, se contente d'appeler la femme une louve, une chienne (1), etc. Mais l'Ecriture, qui fait un si bel éloge de la femme forte, nous peint toujours la femme vaniteuse. Quand Isaïe menace les filles de Jérusalem : « Vous perdrez, leur dit-il, vos boucles d'oreilles, vos bagues, vos bracelets, vos voiles ». On a remarqué de nos jours, un exemple frappant de ce caractère. Telles femmes, pendant la Terreur, avoient donné des preuves multipliées d'héroïsme, de qui la vertu est venue depuis échouer contre un bouquet de fleurs, une fête ou une mode nouvelle. Ainsi s'explique une de ces grandes et mystérieuses vérités cachées dans les Ecritures. En condamnant la femme à enfanter avec douleur, Dieu lui a donné une force invincible contre la peine; mais en même temps, et en punition de sa faute, il lui a ôté toute puissance contre le plaisir. Milton, à qui l'étude de la Bible avoit découvert ces contrastes, appelle la femme, *fair defect of nature;* « beau défaut de la nature ».

La manière dont le poëte anglois a conduit la chûte de nos premiers pères, mérite d'être examinée. Un esprit ordinaire n'auroit

(1) *Vid.* Simoni. ap. poët. Græc. min.

pas manqué de renverser le monde au moment où Eve porte à sa bouche le fruit fatal. Milton s'est contenté de faire pousser un soupir à la terre, qui vient d'enfanter la mort; on est en effet beaucoup plus surpris, parce que cela est beaucoup moins surprenant. Quelles calamités, cette tranquillité de la nature ne fait-elle point entrevoir dans le lointain. Tertulien apporte à sa manière une raison sublime, de ce que l'univers n'est point dérangé par les crimes des hommes : cette raison est la PATIENCE DE DIEU.

Milton a suivi la même marche par rapport à Adam, lorsqu'Eve lui présente le fruit. Notre premier père ne se roule point dans la poudre, ne s'arrache point les cheveux, ne jette point des cris; un tremblement le saisit, il devient pâle, il reste muet, la bouche entr'ouverte, et les yeux attachés sur son épouse. Il apperçoit toute l'énormité du crime : d'un côté, s'il désobéit il devient sujet à la mort; de l'autre, s'il reste fidèle, il garde son immortalité, mais il perd sa compagne, désormais condamnée au tombeau. Il peut refuser le fruit, mais peut-il vivre sans Eve? Le combat n'est pas long : tout un monde est sacrifié à l'amour. Au lieu d'accabler son épouse de reproches, Adam la console, prend la pomme fatale

et mange. A cette consommation du crime, rien ne s'altère encore dans la nature. Les passions seulement font entendre leurs premiers orages dans le cœur du couple malheureux : enivré, saisi de vertiges, il apprend le mal, et perd l'innocence.

Accablés par les vapeurs d'une volupté grossière, Adam et Eve s'endorment. Ils sortent enfin de ce pesant sommeil, comme d'une *veille douloureuse* (*as from unrest*). C'est alors que leur péché se présente devant eux. « *Qu'avons-nous fait, s'écrie Adam? pourquoi es-tu nue? Couvrons-nous, de peur qu'on ne nous voie dans cet état* ». Ils courent au figuier voisin; mais le vêtement ne cache point une nudité dont on s'est apperçu.

Cependant la faute est connue au ciel, une sainte tristesse saisit les anges. Mais *that sadness mixt with pity, did not alter their bliss;* « mais cette tristesse mêlée *à* » *la pitié*, n'altéra point leur bonheur ». Mot chrétien et sublime de tendresse. Dieu envoie son Fils pour juger les coupables; le juge miséricordieux descend; il appelle Adam dans la solitude : « Où es-tu? lui dit-il ». Adam se cache. « — Seigneur, je » n'ose me montrer à vous, parce que je suis » nud. — Comment sais-tu que tu es nud? » Aurois-tu mangé du fruit de science »?

— Quel dialogue ! cela n'est point d'invention humaine. Adam confesse son crime; Dieu prononce la sentence : « Homme ! tu » mangeras ton pain à la sueur de ton front; » tu déchireras péniblement le sein de la » terre; sorti de la poudre, tu retourneras » en poudre. — Femme, tu enfanteras avec » douleur. — Serpent, tu seras maudit entre » les bêtes; tu ramperas sur le ventre, et » il y aura inimitié entre toi et la race des » hommes. — La femme t'écrasera la tête ». Voilà l'histoire du genre humain en quelques mots. Nous ne savons pas si le lecteur est frappé comme nous; mais nous trouvons dans cette scène de la Genèse, quelque chose de si extraordinaire et de si grand, qu'elle se dérobe à toutes les explications du critique; l'admiration manque de termes, et l'art rentre dans la poussière.

Le Fils de Dieu remonte au ciel, après avoir laissé des vêtemens aux coupables. Alors commence ce fameux drame entre Adam et Eve, où l'on prétend que Milton a consacré un événement de sa vie, un raccommodement entre lui et sa première femme. Nous sommes persuadés que les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages. On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs.

Adam est retiré seul pendant la nuit sous une ombre épaisse : la nature de l'air est changée ; des vapeurs froides, des nuages pesans obscurcissent les cieux ; la foudre a embrâsé les arbres, les animaux fuient à la vue de l'homme ; le lion commence à poursuivre l'agneau, le vautour à déchirer la colombe. Adam tombe dans le désespoir ; il desire de rentrer dans le sein de la terre. Mais un doute le saisit : s'il avoit en lui quelque partie immortelle ? — Si ce souffle de vie qu'il a reçu de Dieu ne pouvoit périr? si la mort ne lui étoit d'aucune ressource, et qu'il fût condamné à être éternellement malheureux ?..... *La philosophie* peut-elle desirer un genre de beautés plus élevées et plus graves ? Non-seulement les poëtes antiques n'ont pas fondé un désespoir sur de pareilles bases ; mais les moralistes eux-mêmes ont à peine quelque chose d'aussi haut.

Eve a entendu les gémissemens de son époux : elle s'avance timidement vers lui ; Adam la repousse ; Eve se jette à ses pieds, les baigne de larmes. Adam est touché ; il relève la mère des hommes. Eve lui propose de vivre dans la continence, ou de se donner la mort, pour sauver sa postérité. Ce désespoir, si bien attribué à une femme, tant par son excès que par sa générosité, frappe notre premier père. Que va-t-il répondre à

son épouse? « Eve, l'espoir que tu fondes » sur le tombeau, et le mépris même que » tu fais de la mort, me prouvent que tu » as en toi quelque chose de sublime, qui » n'est pas soumis au néant ». Quelqu'un a-t-il vu cela dans un poëte d'une religion autre que la religion chrétienne?

Le couple infortuné se décide à prier Dieu et à se recommander à sa miséricorde. Il se rend à l'endroit même où le souverain Juge a prononcé son arrêt. Là, se prosternant, il élève un cœur et une voix humiliée vers celui qui pardonne. Ces accens montent au séjour céleste, et le Fils se charge lui-même de les présenter à son Père. On admire avec raison dans l'Iliade les *prières boîteuses*, qui suivent l'*injure* pour réparer les maux qu'elle a faits. Il seroit impossible sans doute de trouver sur les prières une plus belle allégorie. Cependant ces premiers soupirs d'un cœur contrit, qui trouvent la route que tous les soupirs du monde doivent bientôt suivre, ces humbles vœux qui viennent se mêler à l'encens, qui brûle devant le Saint des saints; ces larmes pénitentes qui réjouissent les esprits célestes, qui sont offertes à l'Eternel, par le Rédempteur du genre humain, qui touchent Dieu lui-même, (tant elle a de puissance, cette première prière de l'homme repentant et malheureux!) toutes ces circons-

tances réunies ont en elles-mêmes quelque chose de si moral, de si solemnel, de si attendrissant, qu'elles ne sont peut-être point effacées, par les *prières* du chantre d'Ilion.

Le Très-Haut s'étant laissé fléchir, accorde le salut final de l'homme. C'est une grande adresse de Milton de s'être emparé de ce premier mystère des écritures, et d'avoir mêlé par-tout la touchante histoire d'un Dieu, qui, dès le commencement des siècles, se dévoue à la mort, pour racheter l'homme de la mort. La chûte d'Adam devient plus puissante et plus tragique, quand on la voit envelopper dans ses conséquences, jusqu'au Fils de l'Eternel.

Nonobstant ces beautés, qui appartiennent au fond du *Paradis perdu*, il y a une foule de beautés de détails dont il seroit trop long de rendre compte; Milton a en particulier le mérite de l'expression. On connoît *les ténèbres visibles*, *le silence ravi*, etc. Ces hardiesses, lorsqu'elles sont bien sauvées, comme les détonations en musique, par des *passages* et des *demi-sons*, font un effet très-brillant : elles ont un faux air de génie. Mais il faut prendre garde d'en abuser; quand on les recherche, elles ne deviennent plus qu'un jeu de mots puéril, aussi pernicieux à la langue qu'au bon goût.

Une autre remarque, essentielle à faire sur

le chantre d'Eden, c'est qu'à l'exemple de Virgile, il est devenu original en imitant; ce qui prouve que le style original n'est pas celui qui n'emprunte rien de personne, mais celui que personne ne peut imiter. On peut rester fort commun en n'écrivant que d'après soi. Notre siècle (ce nous semble), est tombé à cet égard dans une grande erreur. On s'est écrié qu'il falloit ouvrir des routes nouvelles, et l'on s'est fourvoyé du vrai chemin; un seul fait détruit toutes nos prétentions. Avec notre *hardiesse* de style et de pensées, sommes-nous plus originaux que les auteurs du siècle de Louis-le-Grand, qui n'ont presque rien à eux? Bossuet qui, non-seulement a pris les principaux traits de Tertulien, mais encore son style quelquefois dur et sa manière brusque; Fénélon, qui déroboit le génie de Platon et d'Homère; Racine, qui traduisoit Virgile, Sophocle et Euripide; Molière, qui s'approprioit jusqu'aux richesses contemporaines; Lafontaine, qui suivoit Phèdre, Esope, pour le fond, et tour-à-tour Virgile, Ovide, Boccace et Marot pour le style, manquent-ils d'originalité? Il en est ainsi du beau siècle de la littérature angloise; Pope, Adisson, Philips, Parnell, et avant eux Milton, travailloient toujours d'après l'antique. Le cercle des idées de l'homme est borné : à l'exception de quelques vérités

naturelles, découvertes par l'expérience, tout ce que les modernes ont pensé a été pensé par les anciens. Les moules mêmes où l'on peut jeter ses idées, ne sont pas aussi variés qu'on se l'imagine. Il n'y a qu'un certain nombre de formes primitives dans la nature intellectuelle, comme dans la nature physique. La *ligne droite*, dans cette dernière, peut représenter la force, l'étendue et la clarté dans l'autre; l'*ellipse* correspond à la grâce, et le *cercle* à l'abondance et au génie : hors de là, vous n'aurez que des mélanges qui ne seront jamais que des combinaisons moins parfaites des premiers principes; ce qui porteroit à croire qu'il y a une beauté de style *absolue*, et une règle sûre pour juger d'un ouvrage, quelle que soit la diversité des opinions.

Il nous paroît donc que ceux qui se consacrent aux lettres feroient bien d'étudier les maîtres de l'école grecque et latine; on tombe en d'étranges erreurs avec cette horreur d'*imitation*, qui conduit à l'honneur d'être *médiocrement* original, et barbare *à votre manière*. Encore n'a-t-on pas toujours ce triste mérite; car en n'étudiant personne, on écrit des choses qu'on croit neuves, et qui se trouvent par-tout.

Mais quel est donc cet art d'imitation, connu de tous les grands écrivains? Il consiste

dans une certaine délicatesse de goût, qui s'empare des beautés étrangères, en les accommodant aux temps et aux mœurs de son siècle. La copie, quoique ressemblante, devient un original, comme le Saint-Jérôme du Dominicain, fait d'après le Saint-Jérôme du Carrache, ou comme les traits d'un père se répètent sur le visage de ses enfans, sans qu'on puisse accuser la nature de plagiat : Virgile est un modèle en ce genre. On peut voir comment il a transporté à la mère d'Euryale, les plaintes d'Andromaque sur la mort d'Hector. Homère, dans ce dernier morceau, a quelque chose de plus naïf que le poëte de Mantoue, dont il a d'ailleurs tous les traits frappans; tels que l'ouvrage échappant aux mains d'Andromaque, l'évanouissement, et quelques autres qui ne sont point dans l'Enéide, comme le pressentiment du malheur, et cette tête qu'Andromaque échevelée, avance à travers les créneaux. Mais aussi l'épisode d'Euryale est plus pathétique, plus tendre. Cette mère qui, seule de toutes les Troyennes, a voulu suivre les destinées d'un fils; ces habits devenus inutiles, et dont elle occupoit son amour maternel, son exil, sa vieillesse et sa solitude, au moment même où l'on promenoit la tête du jeune homme sous les remparts du camp; ce *fœmineo ululatu*;

sont des choses qui n'appartiennent qu'à l'ame de Virgile. Les plaintes d'Andromaque, plus étendues, perdent de leur force; celles de la mère d'Euryale, plus resserrées, tombent, avec tout leur poids, sur le cœur. On reconnoît dans Virgile la grande différence qui existoit déjà entre son siècle et celui d'Homère; et l'on y voit que tous les arts, même celui d'aimer, avoient acquis plus de perfection.

CHAPITRE IV.

Suite de l'analyse du Paradis perdu; ses défauts.

QUAND le christianisme n'auroit produit en poésie que le *Paradis perdu*, quand il ne nous auroit donné ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Polyeucte*, ni *Esther*, ni *Athalie*, ni *Zaïre*, ni *Alzire*, on seroit encore en droit de soutenir qu'il est très-favorable aux Muses. Et néanmoins le poëme de Milton est bien loin d'être un ouvrage parfait. Nous ne voulons pas qu'on nous accuse de tout sacrifier à un systême, de ne louer que ce qui est chrétien, et de trouver excellent tout ce qui tient de près ou de loin à la religion; nous allons donner une preuve de notre impartialité.

Le docteur Johnson lui-même, tout an-

glois qu'il étoit, a osé dire qu'il est difficile de lire de suite le *Paradis perdu* (1). L'imagination de Milton, forte, sublime et majestueuse, manque de flexibilité, et elle ignore le sourire, que les Grecs mettoient jusques sur les lèvres de la sérieuse Uranie. Il nous semble sur-tout, sauf erreur, qu'on loue trop la manière dont Milton a peint la Nature. Rien ne nous paroît plus vague que la description du Paradis terrestre. Une terre récemment sortie des mains du Créateur, devoit offrir au chantre d'Eden toute autre chose que ces *romarins*, ces *eaux jaillissantes*, et cette foule de lieux communs (2) employés par les poëtes vulgaires.

Mais le principal défaut de Milton, c'est d'épuiser sa matière. Ce qui coûte le plus à connoître, et ce qu'on apprend le plus difficilement dans l'art d'écrire, c'est la véritable mesure des choses. Le *Paradis perdu* offre un exemple frappant de cette vérité.

---

(1) De tous les critiques Anglois, Johnson est celui qui se rapproche le plus de la manière de juger des François. Le docteur Blair a de même quelques rapports avec nos meilleurs critiques, mais sa *rhétorique*, toujours vraie par les principes, manque de ces vues fines et piquantes, qui peuvent seules réveiller le goût dans des sujets trop rebattus.

(2) Il y a des exceptions à ceci, et nous aurons occasion de citer un fort beau tableau, tiré du *Paradis perdu*.

Les conversations, les cantiques des anges, les paraphrases de l'Ecriture, y sont éternels. Cette prolixité, outre l'ennui qu'elle cause, engendre une foule d'autres vices. Milton s'emporte en des excès impardonnables : tantôt, poursuivant trop loin sa pensée, il lui ajoute un prolongement qui la délaye ou la ternit; tantôt il va jusqu'à l'extravagance. Adam dit à Eve : « Comment » ai-je pu croire à ta *droiture;* n'es-tu pas » formée d'une de mes côtes, et mes côtes » ne sont-elles pas *recourbées* » ?

On a dit qu'un des grands secrets de l'écrivain étoit de transporter à propos le moral dans le physique, et le physique dans le moral. Mais ce précepte ne signifie autre chose, si ce n'est qu'il faut que l'imagination (espèce de faculté matérielle) serve comme de corps à la pensée, et que la pensée, à son tour, spiritualise l'imagination. Ce n'est nullement les objets directs qu'il s'agit de mêler et de confondre, mais les attributs de ces objets.

Ajoutons qu'on donne avec beaucoup de grâce la nature d'un être *animé* à un être *inanimé*, parce que le premier étant puissant et actif, peut faire part de sa *vertu* à l'autre. Mais un être *inanimé* ne peut pas également transporter sa nature passive à un être *animé*, parce qu'il n'a aucun

moyen de mouvement. La *qualité* appartient à la personne, l'*accident* à la chose. La *qualité* se communique, l'*accident* est incommunicable. Ainsi, si je dis qu'Echo, *desséchée* par la douleur, a été changée en rocher, le goût n'est pas blessé de cette métaphore. Mais si je prétends qu'Eve est *trompeuse*, parce qu'elle a été formée d'une côte *tortue*, je ne suis plus qu'un barbare.

On ne devroit jamais perdre de vue, que si le génie enfante, c'est le goût qui conserve. Le goût est le bon sens du génie : sans le goût, le génie n'est qu'un fou sublime. C'est une chose étrange, que ce toucher sûr, par qui une chose ne rend jamais que le son qu'elle doit rendre, soit encore plus rare que la faculté qui crée. L'esprit et le génie sont répandus en portions assez égales dans les siècles ; mais il n'y a dans ces siècles que de certaines nations, et chez ces nations qu'un certain moment, où le goût se montre dans toute sa pureté. Avant ce moment, et après ce moment, tout pèche ou par défaut, ou par excès. Voilà pourquoi les ouvrages parfaits sont si rares ; car il faut qu'ils soient produits dans ces heureux jours de l'union du goût et du génie. Or, cette grande conjonction (si on nous pardonne cette figure) n'arrive, comme celle de certains astres, qu'après la révolution de plusieurs siècles.

CHAPITRE V.

De quelques Poëmes françois et étrangers.

Nous placerons dans ce chapitre, entre le *Paradis perdu* et la *Henriade*, quelques poëmes françois et étrangers, dont nous n'avons qu'un mot à dire.

Les morceaux remarquables répandus dans le *saint Louis*, ont été si souvent cités, que nous ne les donnerons point ici. Nous observerons seulement que si le père Lemoine eût vécu dans le siècle de Louis XIV, il eût pu nous laisser l'Epopée, qui, malgré la *Henriade*, manque encore à la littérature françoise. Le *saint Louis* a des beautés qu'on ne trouve point dans la *Jérusalem*. Il y règne une sombre imagination chrétienne, qui convient à la peinture de cette Egypte pleine de souvenirs et de tombeaux, et qui vit passer tour-à-tour les Pharaon, les Ptolomée, les solitaires de la Thébaïde, et les Soudans des Barbares.

Boileau a fait justice de la *Pucelle*, du *Moïse sauvé*, et du *David* : il y a cependant quelque chose à gagner à la lecture de ces ouvrages. Le *David* sur-tout mérite d'être parcouru.

Le prophète Samuel raconte à David l'histoire des rois d'Israël :

Jamais, dit le grand saint, la fière tyrannie
Devant le Roi des rois ne demeure impunie ;
Et de nos derniers chefs le juste châtiment
En fournit à toute heure un triste monument.
. . . .
Contemple donc Héli, le chef du tabernacle,
Que Dieu fit de son peuple et le juge et l'oracle ;
Son zèle à sa patrie eût pu servir d'appui,
S'il n'eût produit deux fils trop peu dignes de lui.
. . . .
Mais Dieu fait sur ces fils, dans le vice obstinés,
Tonner l'arrêt des coups qui leur sont destinés ;
Et par un saint hérault, dont la voix les menace,
Leur annonce leur perte et celle de leur race.
O ciel ! quand tu lanças ce terrible décret,
Quel ne fut point d'Héli le deuil et le regret !
Mes yeux furent témoins de toutes ses alarmes,
Et mon front, bien souvent, fut mouillé de ses larmes.

Ces vers sont remarquables, parce qu'ils sont beaux *comme vers*. Un poëte médiocre peut avoir un trait brillant, perdu dans un fatras de choses communes ; mais une tirade, soutenue comme celle-ci, ne peut venir que d'un homme de talent. Le mouvement qui la termine, pourroit être avoué d'un grand poëte, et les deux derniers vers font un tableau dans le goût antique.

On trouve aussi quelquefois dans *le David* des vers de sentimens. L'épisode de Ruth,

racontée dans la grotte sépulcrale, où sont ensevelis les anciens patriarches, a du charme et de la simplicité :

On ne sait qui des deux, ou l'épouse, ou l'époux,
Eut l'ame la plus pure et le sort le plus doux, etc.
. . . .

Enfin, Coras fait de temps en temps le vers *descriptif* (vers qui a manqué aux grands poëtes du siècle de Louis XIV), témoin ce passage où il peint le soleil montant vers son midi :

Cependant le soleil, couronné de splendeur,
Amoindrissant sa forme, augmentoit son ardeur.

Saint-Amand est inférieur à Coras, quoique plus connu, et presque vanté par Boileau, qui lui accorde du génie. La composition du *Moyse sauvé* est languissante, le vers lâche, et les idées y marchent par antithèses. Cependant on y remarque quelques morceaux d'un sentiment vrai, et c'est, sans doute, ce qui avoit adouci l'humeur du chantre de l'art poétique.

Venons à quelques poëmes étrangers.

Il seroit inutile de nous arrêter longtemps à l'*Araucana*, avec ses trois parties et ses trente-cinq chants originaux, sans oublier les chants que *dom Diégo de San-*

tistevan Ojozio a ajoutés à ce poëme (1). Il n'y a point de *merveilleux chrétien* dans cet ouvrage; c'est une narration historique de quelques faits arrivés dans les montagnes du Chili. La chose la plus intéressante, est d'y voir figurer Ercylla lui-même, qui se bat et qui écrit. Le poëme est mesuré en octaves, comme l'*Orlando* et la *Jérusalem*. La littérature italienne donnoit alors le ton à toutes les littératures de l'Europe. Ercylla chez les Espagnols, et Spenser chez les Anglois, ont fait des stances, et imité l'Arioste, jusques dans son exposition. Ercylla dit :

No las damas, amor, no gentilezas
De cavalleros canto enamorados,
Ni las muestras, regalos y ternezas
De amorosos afectos y cuydados :
Mas el valor, los hechos, las proezas
De aquelos Espagnoles esforçados,
Que a la cerviz de Arauco no domada
Pusieron duro yugo por la espada.

C'étoit encore un bien riche sujet d'Epopée que celui de la *Lusiade*. On a peine à

(1) Il s'est trouvé un Espagnol qui a eu l'assurance d'entreprendre, après le Tasse, une *Jérusalem conquise*. Ses compatriotes jouent le premier rôle dans son poëme, que nous n'avons jamais eu le courage de lire jusqu'au bout.

concevoir comment un homme du génie du Camoëns, n'en a pas su tirer un plus grand parti. Mais enfin, il faut se rappeler qu'il fut le premier épique moderne, qu'il vivoit dans un siècle barbare, qu'il y a des choses touchantes (1), et quelquefois sublimes dans les détails de son poëme, et qu'après tout, le chantre du Tage fut le plus infortuné des mortels. C'est un sophisme, digne de la dureté de notre siècle, d'avoir avancé que les bons ouvrages se font dans le malheur : il n'est pas vrai qu'on puisse bien écrire quand on souffre. Tous ces hommes ardens, qui se consacrent au culte des muses, se laissent encore plus vîte submerger à la douleur que les hommes ordinaires : les grandes ames, comme les grands fleuves, sont sujettes à noyer leurs rivages.

Le mélange que le Camoëns a fait de la fable et du christianisme, nous dispense de parler du *merveilleux* de son poëme.

M. Klopstock est aussi tombé dans le défaut d'avoir pris le *merveilleux* du christianisme pour *sujet* de son poëme. Son premier personnage est un Dieu, et cela seul

---

(1) Néanmoins nous différons encore ici des autres critiques; l'épisode d'Inès nous semble pur, touchant, mais généralement trop loué, et bien loin d'avoir les développemens dont il étoit susceptible.

suffiroit pour détruire l'intérêt tragique; cependant il y a de belles choses dans le *Messie*. Les deux amans ressuscités par le Christ, offrent un épisode que la mythologie n'auroit pu fournir. Nous ne nous rappelons point de personnages arrachés au tombeau, chez les anciens, si ce n'est Alceste, et Hérès de Pamphilie, dans le dixième livre de la République de Platon.

M. Klopstock, en alliant le merveilleux du christianisme avec les connoissances que lui donnoit son siècle, en a tiré des machines nouvelles. Ce qu'on remarque sur-tout dans le *merveilleux* du Messie, c'est l'abondance et la grandeur; tous ces globes habités par des êtres différens de l'homme, cette profusion d'anges, d'esprits de ténèbres, d'ames à naître, ou d'ames qui ont déjà passé sur la terre, jettent l'esprit dans l'immensité. Le caractère d'Abbadona, l'ange repentant, est une conception heureuse. M. Klopstock a aussi créé une sorte de séraphins mystiques, tout-à-fait inconnus avant lui. Nous en parlerons dans un autre lieu.

Gessner a laissé dans *la mort d'Abel*, un ouvrage d'une douce et tendre majesté. Il seroit sans défaut, et prouveroit beaucoup en faveur du génie poétique du christianisme, s'il n'avoit pas cette teinte moutonnière, que les Allemands ont donnée aux

sujets tirés des Ecritures : ils ont presque tous péché contre une des plus grandes loix de l'Epopée, *la vraisemblance des mœurs* ; et transformé les rois pasteurs d'Orient en innocens bergers d'Arcadie.

L'auteur du poëme de *Noé* ne peut s'en prendre qu'à lui-même s'il a échoué dans son sujet. Quelle carrière, pour une imagination féconde, qu'un monde anti-diluvien ! Elle n'a pas même tout à créer ; car si l'on fouille le Critias, les chronologies d'Eusèbe, quelques traités de Lucien et de Plutarque, on trouvera une ample moisson. Scaliger a cité un fragment de Polyhistor, où cet auteur parle de certaines tables, écrites avant le déluge, et conservées à *Sippary*, la même vraisemblablement que la *Sipphara* de Ptolémée (1). Les muses sont des divinités, qui parlent toutes les langues, et que de choses ne pouvoient-elles pas lire sur ces tables !

---

(1) A moins qu'on ne fasse venir *Sippary* du mot hebreu *Sepher*, qui signifie bibliothèque. Josephe, liv. I, c. II, *de Antiq. Jud.*, parle de deux colonnes, l'une de brique et l'autre de pierre, sur lesquelles les enfans de Seth avoient gravé les sciences humaines, afin qu'elles ne périssent point au déluge, qui avoit été prédit par Adam. Ces deux colonnes subsistèrent long-tems après Noé,

CHAPITRE VI.

La Henriade.

Si la Henriade, malgré la perfection de la narration, et la beauté des vers, dans quelques chants, n'est pas une excellente Epopée, ce n'est pas parce que la machine en est puisée dans le christianisme; mais au contraire parce que l'auteur n'étoit pas chrétien. M. de Voltaire doit même à la religion qu'il a persécutée, les morceaux les plus frappans de son poëme épique, et les plus belles scènes de ses tragédies.

Il faut que chaque chose soit mise en son lieu. Une philosophie sage, une morale froide et sévère conviennent au génie de l'histoire; mais ce même esprit, transporté à l'Epopée, est peut-être un contre-sens. Ainsi, lorsque M. de Voltaire invoque la vérité au commencement de son poëme, il peut se faire qu'il soit tombé dans une méprise. La poésie épique

Se soutient par la fable et vit de fiction.

Le Tasse, qui traitoit aussi un sujet chrétien, a fait ces vers charmans, d'après Platon et Lucrèce (1).

(1) *Plat. de lege, lib. II.* « Comme le médecin qui, » pour sauver le malade, mêle à des breuvages flatteurs

Sai, che la torre il mondo, ove piu versi
Di sue dolcezze il lusinghier Parnasso, etc.

Là, il n'y a point de poésie où il n'y a point de menterie, dit Plutarque (1).

Est-ce que cette France, à demi-barbare, n'étoit pas assez couverte de forêts, pour qu'on n'y pût rencontrer quelques-uns de ces châteaux du vieux temps, avec des mâchicoulis, des souterrains, des tours verdies par le lierre, et toutes pleines d'histoires merveilleuses? Est-ce qu'on ne pouvoit trouver quelque temple gothique dans une vallée, au milieu des bois? Les montagnes de la Navarre n'avoient-elles point quelque barde, qui, sur le tombeau du Druïde, chantoit les souvenirs des Gaules? Je m'assure qu'il y avoit encore quelques chevaliers du règne de François Ier, qui regrettoit, dans son manoir, les tournois de la vieille Cour, et ces beaux temps où la

---

» les remèdes propres à le guérir, et jette au contraire » des drogues amères dans les alimens qui lui sont » nuisibles, etc. ». Lucret. *Ac veluti pueris absinthia tetra medentes, etc.*

Si l'on disoit que le Tasse a aussi invoqué la vérité, nous répondrions qu'il ne l'a pas fait comme M. de Voltaire. La vérité du Tasse est une *muse*, un ange, je ne sais quoi jetté dans le vague, quelque chose qui n'a pas de nom, *un être chrétien*, et non pas la *vérité* directement personifiée, comme celle de la Henriade.

(1) Dans son traité *de la manière de lire les poëtes*.

France s'en alloit en guerre contre les Mécréans et les Infidèles. Que de choses à tirer de cette révolution des Bataves, voisine, et pour ainsi dire, sœur de la Ligue ! Les Hollandois s'établissoient aux Indes, et Philippe recueilloit les premiers trésors du Pérou. Coligny même avoit envoyé une colonie dans la Caroline : le chevalier de Gourgues offroit, à l'auteur de la Henriade, un superbe et touchant épisode.

Une Epopée doit renfermer l'univers. En Europe, le plus heureux des contrastes donnoit, à l'auteur de la Henriade, les mœurs primitives et pastorales en Helvétie, le peuple commerçant en Angleterre, et le siècle des arts en Italie. L'intérieur de la France lui présentoit aussi l'époque la plus favorable à la poésie épique; époque qu'il faut toujours choisir, comme il l'avoit fait, à la fin des mœurs antiques d'un âge, et à la naissance des nouvelles mœurs d'un autre âge. La barbarie expiroit, et le siècle de Louis commençoit à poindre. Malherbe étoit venu ; ce Héros, à-la-fois barde et chevalier, auroit pu conduire les François au combat, en chantant de beaux hymnes à la victoire.

On convient que les caractères de la Henriade ne sont que des portraits, et l'on a trop peut-être vanté cet art de peindre,

dont Rome en décadence a donné les premiers modèles. Le portrait n'est point épique ; il ne fournit que des beautés sans action et sans mouvement. Il est d'ailleurs d'un genre facile, et l'on voit des hommes médiocres y réussir assez bien. Quelques personnes doutent aussi que la vraisemblance des mœurs soit poussée assez loin dans la Henriade. Les Héros de ce poëme débitent de beaux vers qui servent à développer les principes philosophiques de M. de Voltaire : mais représentent-ils les guerriers tels qu'ils étoient au seizième siècle ? Que si quelques discours des Ligueurs montrent assez bien l'esprit du temps ; ne pourroit-on pas se permettre de penser que c'étoient les actions des personnages plutôt que leurs paroles, qui devoient déceler cet esprit ? Du moins, le chantre d'Achille n'a pas mis l'Iliade en harangues.

Quant au *merveilleux*, il est, sauf erreur, à-peu-près nul dans la Henriade. Si l'on ne connoissoit le malheureux systême qui glaçoit le génie poétique de M. de Voltaire, on ne comprendroit pas comment il a pu préférer des divinités allégoriques au *merveilleux* du christianisme. Il n'a répandu quelque chaleur dans ses inventions, que dans les endroits même où il cesse d'être philosophe, pour devenir chrétien.

Aussi-tôt qu'il a touché à la religion, source de toute poésie, la source a immédiatement coulé.

Le serment des Seize dans le souterrain, l'apparition du fantôme de Guise qui vient armer Clément d'un poignard, sont des machines fort épiques, et puisées dans les superstitions religieuses du seizième siècle.

Le poëte ne s'est-il pas encore un peu trompé, lorsqu'il a transporté la philosophie dans les Cieux? Son éternel est sans doute un dieu juste, qui juge avec impartialité le Bonze et le Derviche; mais étoit-ce bien cela qu'on attendoit de la Muse? Ne lui demandoit-on pas de la *poésie*, un Ciel chrétien, des cantiques, Jéhovah, enfin le *mens divinior*, la religion.

C'est donc à tort que M. de Voltaire a repoussé cette milice sacrée, cette armée des Martyrs et des Anges, dont ses talens auroient pu tirer des choses admirables. Il eût pû trouver chez nos saintes des puissances aussi grandes que celles des Déesses antiques, et des noms aussi doux que ceux des Graces. Quel dommage qu'avec tant d'esprit, il n'ait rien voulu dire sur ces Bergères transformées, par leurs vertus, en bienfaisantes Divinités; sur ces Geneviève qui, du haut du Ciel, protègent, avec une houlette, l'empire de Clovis et de Charlemagne!

Il nous semble qu'il y a quelqu'enchantement pour les Muses à voir le peuple, le plus spirituel et le plus brave du monde, consacré, par la religion, à la Fille de la simplicité et de la paix. De qui les gentilles Gaules tiendroient-elles leurs Troubadours, leur parler naïf et leur penchant aux graces, si ce n'étoit du chant pastoral, de l'innocence et de la beauté de leur Patronne?

Des critiques judicieux ont observé qu'il y a deux hommes dans M. de Voltaire; l'un plein de goût, de savoir, de raison, l'autre qui péche par les défauts contraires. On peut douter que M. de Voltaire ait eu autant de génie que Racine; mais il eut peut-être un esprit plus varié et une imagination plus flexible. Malheureusement la mesure de ce que nous pouvons, n'est pas toujours la mesure de ce que nous faisons. Si M. de Voltaire eût été animé par la religion, comme l'auteur d'Athalie; s'il eût fait, comme lui, une étude sévère des pères et de l'antique; s'il n'eût pas embrassé tous les genres et tous les sujets, sa poésie fût devenue plus nerveuse, et sa prose eût acquis une décence et une gravité qui lui manquent trop souvent. M. de Voltaire eut le malheur de passer sa vie au milieu d'un cercle d'admirateurs, qui, toujours prêts à l'applaudir, ne l'avertissoient point de ses écarts. S'il avoit vécu près des

Pascal, des Arnaud, des Nichol, des Boileau, des Racine, il auroit été forcé de changer de ton. On eût été indigné à Port-Royal des plaisanteries irréligieuses de Ferney; on n'y aimoit pas les ouvrages faits à la hâte; on y travailloit avec loyauté, et l'on n'eût pas voulu, pour tout au monde, tromper le public, en lui donnant un poëme, qui n'eût pas coûté au moins douze bonnes années de labeur.

Ce qu'il y avoit de très-merveilleux, c'est qu'au milieu de tant d'occupations, ces excellens hommes trouvoient encore le secret de remplir les plus petits devoirs de la religion, et de porter dans la société l'urbanité de leur grand siècle.

C'étoit une telle école qu'il falloit à M. de Voltaire. Il est bien malheureux d'avoir eu ce double génie qui force à-la-fois à l'admirer et à le haïr. Il édifie et détruit; il donne les exemples et les préceptes les plus contraires; il élève aux nues le siècle de Louis XIV, et attaque ensuite en détail la réputation des grands hommes de ce siècle: tour-à-tour il admire et dénigre l'antiquité; il poursuit, à travers soixante-dix volumes, ce qu'il appelle *l'infame*, et les morceaux les plus beaux de ses écrits sont empruntés de la religion. Tandis que son imagination vous ravit, il fait luire

une fausse raison qui détruit le merveilleux, rapetisse l'ame, et raccourcit la vue. Excepté dans quelques-uns de ses chefs-d'œuvres, il n'apperçoit par-tout que le côté ridicule des choses et des temps, et montre trop souvent, sous un jour hideusement gai, l'homme à l'homme. Il charme et fatigue par sa mobilité; il vous enchante et dégoûte; on ne sait quelle est la forme qui lui est propre : il seroit insensé s'il n'étoit si sage, et méchant si sa vie n'étoit remplie de traits de bienfaisance. Au milieu de toutes ses impiétés, on peut remarquer qu'il haïssoit les sophistes. Il aimoit si naturellement les beaux-arts, les lettres et la grandeur, qu'il n'est pas rare de le surprendre dans une sorte d'admiration pour la cour de Rome. Son amour-propre lui a fait jouer toute sa vie un rôle pour lequel il n'étoit point fait, et auquel il étoit fort supérieur. Il n'avoit rien, en effet, de commun avec MM. Diderot, Raynal, Helvétius. L'élégance de sa vie, ses belles manières, son goût pour la bonne société, et sur-tout son humanité, l'auroient vraisemblablement rendu un des ennemis les plus violens du règne révolutionnaire. Il est très-décidé en faveur de l'ordre social, sans s'appercevoir toutefois qu'il le sappe par les fondemens, en attaquant l'ordre religieux. Ce

qu'on peut dire de lui de plus raisonnable, c'est que son incrédulité l'a empêché d'atteindre aussi haut qu'il l'eût pu faire, et que ses ouvrages (excepté ses poésies fugitives) sont demeurés au-dessous de son véritable talent; exemple qui doit à jamais effrayer quiconque se mêle d'écrire. M. de Voltaire n'a flotté parmi tant d'erreurs et d'inégalités de style et de jugement, que parce qu'il a manqué du grand contrepoids de la religion; il n'a que trop prouvé que des mœurs graves, et une pensée pieuse, sont encore plus nécessaires dans le commerce des Muses qu'un beau génie.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
POÉTIQUES ET MORALES
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

SECONDE PARTIE.
POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE SECOND.
POÉSIE, DANS SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES.
CARACTÈRES.

CHAPITRE PREMIER.
Caractères naturels.

PASSONS de cette vue générale des Epopées, où le christianisme est employé comme *merveilleux*, aux détails des compositions

poétiques. Considérons d'abord les caractères *naturels*, avant de traiter des caractères *sociaux*, et partons d'un principe incontestable.

Le christianisme est une religion, pour ainsi dire, double : s'il s'occupe de la nature de l'être intellectuel, il s'occupe aussi de notre propre nature. Il fait marcher de front les mystères de la Divinité, et les mystères du cœur humain ; en dévoilant le véritable Dieu, il fait connoître le véritable homme.

Une telle religion est donc plus favorable à la peinture des caractères, qu'un culte qui ne se mêle en rien des passions. Dans les tableaux que les anciens nous ont laissés, les Œdipe, les Oreste, les Didon, les Andromaque, doivent tout à la nature et au génie du poëte ; rien à la religion. La plus belle moitié de la poésie, la moitié dramatique, ne recevoit aucun secours du polythéisme ; la morale étoit séparée de la mythologie. Un Dieu montoit sur son char, un prêtre offroit un sacrifice ; mais ni le Dieu ni le prêtre n'enseignoit ce que c'étoit que l'homme, d'où il vient, où il va, quels sont ses penchans, ses vices, ses vertus, ses fins dans cette vie, ses fins dans l'autre.

Le christianisme est précisément l'opposé de ce culte. Chez nous, la religion et la

morale sont une et même chose. L'Ecriture nous apprend notre origine, nous instruit de notre double nature; les mystères chrétiens nous sont tous relatifs; c'est nous qu'on voit de toutes parts; c'est pour nous que le Fils de Dieu s'est immolé. Depuis Moyse jusqu'à Jésus-Christ, depuis les Apôtres jusqu'aux derniers Pères de l'Eglise, tout offre le tableau de l'homme intérieur, tout tend à dissiper la nuit qui le couvre: et c'est un des caractères distinctifs du christianisme, d'avoir toujours mêlé l'homme avec Dieu, tandis que les fausses religions ont séparé le Créateur de la créature.

Voilà donc un avantage incalculable que les poëtes auroient dû appercevoir dans la religion chrétienne, au lieu de s'obstiner à la décrier. Car si elle est aussi belle que le polythéisme dans le *merveilleux*, ou dans les rapports des *choses surnaturelles*, comme nous espérons le montrer dans la suite, elle a de plus toute la partie dramatique et morale, que le polythéisme n'avoit pas.

Prouvons cette grande vérité par des exemples; faisons des rapprochemens qui, en épurant notre goût, servent à nous attacher à la religion de nos pères, par les charmes du plus divin de tous les arts.

Le *Paradis perdu* suffit seul pour démontrer la supériorité du christianisme,

dans le développement des caractères. Aucun poëte antique n'a représenté l'homme et la femme tels que Milton nous les a peints. Quelle dignité ! quelle noblesse dans Adam ! quelle grâce ! quelle tendresse dans notre première mère ! Mais ne prévenons point l'esprit du lecteur, et qu'il soit lui-même le juge.

Nous commençons donc l'étude des *caractères naturels*, par le caractère des *époux*, et nous opposerons à l'amour conjugal d'Eve et d'Adam dans le Paradis perdu, la reconnoissance d'Ulysse et de Pénélope, dans l'Odyssée. On ne nous accusera pas de choisir exprès des sujets médiocres dans l'antiquité, pour faire briller les sujets chrétiens.

CHAPITRE II.

Suite DES ÉPOUX.

Ulysse et Pénélope.

Les princes ayant été tués par Ulysse, Euryclée va réveiller Pénélope, qui refuse long-temps de croire les merveilles qu'on lui raconte. Cependant elle se lève, elle descend, « *Elle franchit le seuil de pierre, traverse la salle, et va s'asseoir contre le mur opposé, en face d'Ulysse qu'on appercevoit à la lueur du feu. Il étoit lui-même assis au pied d'une haute colonne, les yeux baissés, et attendant en silence ce que lui diroit sa sage épouse. Mais elle demeuroit muette, et un grand étonnement avoit saisi son cœur* (1).

Télémaque accuse sa mère de froideur; Ulysse sourit, et excuse Pénélope. Cependant la princesse doute encore, et pour éprouver son époux, elle commande qu'on apporte le lit nuptial; aussitôt Ulysse s'écrie : « *Eh!*
» *qui pourroit déranger cette couche?*
» *N'est-elle pas attachée à un tronc d'oli-*
» *vier, autour duquel j'avois moi-même*
» *bâti une salle dans ma cour, etc.* ».

(1) *Lib.* 23, v. 88.

Ω῝ς φάτο τῆς δ' . . . .
. . . .
. . . . μελιδήματα θυμοῦ (1).

Il dit, et soudain le cœur et les genoux de Pénélope lui manquent à-la-fois; elle ne doute plus que celui qui vient de parler, ne soit Ulysse lui-même. Bientôt reprenant ses sens, elle court toute en larmes à son époux; elle suspend à son cou ses bras d'une grande blancheur; elle baise sa tête sacrée; elle s'écrie : « Ne sois point irrité, ô le plus prudent des hommes! . .
. . . .
Pardonne, si j'ai différé à me jetter dans tes bras. Mon cœur frémissoit de crainte, à la seule pensée qu'un étranger vînt surprendre ma foi, par des paroles trompeuses . . . .
. . . .
Mais à présent j'ai un signe certain de ton retour. Ce que tu viens de dire de notre couche bannit mes soupçons; car aucun autre homme que toi ne l'a visitée : elle n'est connue que de nous deux et de la seule esclave Actoris, que mon père me donna, lorsque je vins en Ithaque, et qui garde le seuil de notre chambre nuptiale. Mon cœur, endurci par ma défiance, cède enfin aux marques que tu me donnes de toi-même ».

Elle dit; et Ulysse se sent pressé d'un grand desir de larmes. Il pleure sur cette chère et prudente épouse, en la serrant contre son cœur. Telle qu'apparoît aux matelots la terre desirée, lorsque Neptune, les livrant aux vents et aux vagues immenses, a englouti leur rapide vaisseau : la plupart s'enfoncent dans l'antique mer, en essayant de gagner la terre à la nage; quelques-uns, tout couverts d'algues et d'écume, abordent pleins

(1) De v. 205 à 210; de 214 — 17; de 2 — 42; de 293 — 96; de 300 à 302; de 342 — 43.

de joie sur les grèves, en échappant aux plus grands dangers : la vue de cette terre desirée est moins douce à ces pauvres matelots, que ne se montroit Ulysse aux regards de Pénélope. Elle ne peut arracher ses bras du cou du héros; et l'Aurore aux fraîches larmes et aux doigts de rose, auroit ainsi surpris ces deux époux, si Minerve n'eût retenu le soleil dans la mer, etc. . . .
. . . .

Cependant Eurynome, un flambeau à la main, précédant les pas d'Ulysse et de Pénélope, les conduit à la chambre nuptiale. Bientôt elle se retire, et les deux époux pleurent de joie en revoyant leur couche antique.
. . . .

Après s'être enchantés d'amour, ils s'enchantèrent par le récit de leurs peines. . . . .
. . . .

Ulysse achevoit à peine les derniers mots de son histoire, qu'un sommeil profond vint suspendre les fatigues de son corps et les soucis de son ame (1).

---

(1) Madame Dacier a étrangement défiguré ce morceau. Tantôt elle paraphrase des vers, tels que ceux-ci, Ὣς φάτο. τῆς αὐτοῦ λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ, etc. *A ces mots la reine tomba presqu'évanouie; les genoux et le cœur lui manquent à-la-fois; elle ne doute plus que ce ne soit son cher Ulysse. Enfin, revenue de sa foiblesse, elle court à lui le visage baigné de pleurs, et l'embrassant avec toutes les marques d'une véritable tendresse*, etc. Tantôt elle ajoute des choses dont il n'y a pas un mot dans le texte. Enfin, elle supprime quelquefois les idées d'Homère, et les remplace par ses propres idées, et c'est ainsi qu'elle passe ces vers admirables : Τὼ δ' ἐπεὶ οὖν φιλότητος ἐταρπήτην ἐρατεινῆς, τερπέσθην, etc. *Après s'être enchantés d'amour, ils s'enchantent par le récit de leurs peines.* Elle dit

Cette reconnoissance d'Ulysse et de Pénélope, est peut-être un des plus beaux morceaux du génie antique. Pénélope assise en silence, Ulysse immobile, au pied d'une

---

Ulysse et Pénélope, à qui le plaisir de se retrouver ensemble, après une si longue absence, tenoit lieu de sommeil, se racontèrent réciproquement leurs peines. Mais ces fautes ne conduisent qu'à des réflexions, qui nous remplissent de plus en plus d'une profonde estime, pour ces excellens hellénistes du siècle de Racine. Cette bonne madame Dacier a tant de peur de faire injure à Homère, que si le vers implique plusieurs sens, plusieurs nuances fondues dans le sens principal, elle retourne, commente, paraphrase, jusqu'à ce qu'elle ait épuisé le mot grec, à-peu-près comme dans un dictionnaire, on vous donne toutes les acceptions dans lesquelles un mot peut être pris. Les autres défauts qu'on peut reprocher à cette savante dame, tiennent de même à une loyauté d'esprit, à une candeur de mœurs, à une sorte de simplicité, particulière à ces temps fameux de notre littérature. Ainsi, trouvant qu'Ulysse recevoit trop froidement les caresses de Pénélope, elle ajoute, avec une grande naïveté, qu'*Ulysse répondoit à ces marques d'amour, avec toutes les marques de la plus grande tendresse*. Et bientôt, plus pudique même que cette Pénélope, *dont aucun homme ne connoissoit la couche*, elle a craint de dire, comme le poëte, que les deux époux *s'enchantèrent d'amour*. Il faut admirer de telles infidélités. S'il fut jamais un siècle propre à fournir de vrais traducteurs d'Homère, c'étoit sans doute celui-là, où non-seulement l'esprit et le goût, mais encore le cœur, étoient *antiques*; et où les mœurs du siècle d'or ne s'altéroient point, en passant par l'ame de leurs interprètes.

colonne, la scène éclairée à la lueur du feu; ce dessin est parfait. Et comment se fera la reconnoissance? Par une circonstance rappelée du lit nuptial! Et c'est encore une autre merveille que ce lit fait de la propre main d'*un roi* sur le tronc d'un vivant olivier; arbre de paix et de sagesse, digne d'être le fondement de cette couche, qu'aucun *autre homme qu'Ulysse n'a visitée*. Les transports qui suivent la reconnoissance des deux époux; cette comparaison si touchante, d'une veuve qui retrouve son époux, à un matelot qui découvre la terre au moment même du naufrage; le couple conduit au flambeau dans son appartement; le saisissement qu'il éprouve en revoyant sa couche; les plaisirs de l'amour, suivis des joies de la douleur, ou de la confidence des peines passées; la double volupté du bonheur présent, et du malheur en souvenir; ce sommeil qui vient par degrés, fermer les yeux et la bouche d'Ulysse, tandis qu'il raconte ses aventures à Pénélope attentive: tout cela sont les traits du grand maître, on ne sauroit trop les admirer.

Une étude intéressante à faire sur les anciens, c'est de considérer comment un auteur moderne s'y seroit pris pour exécuter telle ou telle partie de leurs ouvrages. Dans le

tableau précédent, par exemple, on voit que la composition eût été tout autre. Il n'y auroit eu que peu ou point de dialogue. La scène, au lieu de se passer en action entre Ulysse et Pénélope, se seroit développée en récit dans la bouche du poëte. Ce récit eût été mêlé de réflexions morales, de vers brillans, de mots heureux, comme l'*Hector ubi est* de Virgile. La reconnoissance d'Enée et d'Andromaque, dans l'Enéide, s'éloigne déjà beaucoup de la simplicité de celle d'Ulysse et de Pénélope : un poëte moderne s'en seroit encore bien plus éloigné.

Au lieu de cette manière brillante et laborieuse, Homère vous présente deux époux, qui se retrouvent après vingt ans d'absence, et qui, sans pousser de grands cris, ont l'air de s'être à peine quittés de la veille. Où est donc la beauté de la peinture? dans la vérité.

Les modernes sont en général plus savans, plus délicats, plus déliés, souvent même plus intéressans dans leurs compositions, que les anciens. Nous connoissons mieux toutes les petites fibres du cœur; nous savons mieux anatomiser les sentimens et, pour ainsi dire, disséquer l'ame; nous avons aussi davantage de ce qu'on appelle *des traits*. Les anciens sont plus simples, plus augustes, plus chastes, plus tragiques, plus abondans, et sur-tout plus vrais que

nous. Ils ont un goût plus grand, une imagination plus belle. Ils ne savent travailler que des masses, et négligent tous les accidens. Un berger qui se plaint, un vieillard qui raconte, un héros qui combat, voilà pour eux tout un poëme; et l'on ne sait comment il arrive, que ce poëme, où il n'y a rien, est cependant mieux rempli que nos romans les plus chargés d'incidens et de personnages. L'art d'écrire semble avoir suivi l'art de la peinture : la palette du poëte moderne se couvre d'une variété infinie de teintes et de nuances; le poëte antique compose tous ses tableaux avec les trois couleurs de Polygnote. Les Latins, placés entre la Grèce et nous, tiennent à-la-fois des deux manières; à la Grèce, par la simplicité des fonds; à nous, par l'art des détails. C'est peut-être cette heureuse harmonie des deux goûts, qui rend la lecture de Virgile si délicieuse.

Voyons maintenant le tableau des amours de nos premiers pères. Eve et Adam, par l'aveugle d'Albion, feront un assez beau Pendant à Ulysse et Pénélope, par l'aveugle de Smyrne.

CHAPITRE III.

Suite DES ÉPOUX.

Adam et Eve.

SATAN a pénétré dans le paradis terrestre. Au milieu des animaux de la création,

He saw
Two of far nobler aspect erect and tall
. . . .
. . . . of her daughters Eve (1).

Il apperçoit deux êtres d'une forme plus noble, d'une stature droite et élevée, comme celle des esprits immortels. Dans tout l'honneur primitif de leur naissance, une majestueuse nudité les couvre : on les prendroit pour les souverains de ce nouvel univers, et ils semblent dignes de l'être. À travers leurs regards divins, brillent les attributs de leur glorieux Créateur : vérité, sagesse, sainteté rigide et pure; vertus dont émane l'autorité réelle de l'homme. Toutefois ces créatures célestes diffèrent entre elles, ainsi que leurs sexes le déclarent : Lui, créé pour la contemplation et la valeur; Elle, formée pour la mollesse et les graces; Lui, pour Dieu seulement; Elle, pour Dieu, en Lui. Le front ouvert, l'œil sublime du premier, annonce la puissance absolue. Ses cheveux d'hyacinthe, se partageant sur son front, pendent noblement en boucles des deux côtés, mais sans flotter au-dessous de ses larges épaules. Sa compagne, au

(1) Par Lost. Book IV, v. 288, 314, un vers de passé, Glasc. éd. 1776.

contraire, laisse descendre, comme un voile d'or, ses belles tresses sur sa ceinture, où elles forment de capricieux anneaux; ainsi la vigne courbe ses tendres ceps autour du fragile appui : symbole de la sujétion où est née notre mère; sujétion à un sceptre bien léger! obéissance accordée par Elle, et reçue par Lui, plutôt qu'exigée! empire cédé volontairement, et pourtant à regret! cédé avec un modeste orgueil, et je ne sais quels amoureux délais, pleins de craintes et de charmes! Ni vous non plus, mystérieux ouvrages de la nature, vous n'étiez point cachés alors. Alors toute honte coupable, toute honte criminelle étoit inconnue. Fille du péché, pudeur impudique! combien n'avez-vous point troublé les jours de l'homme, par une vaine apparence de pureté! Ah! vous avez banni de notre vie, ce qui seul est la véritable vie : la simplicité et l'innocence. Ainsi marchent nuds, ces deux grands époux, dans Eden solitaire. Ils n'évitent ni l'œil de Dieu, ni les regards des Anges, car ils n'ont point la pensée du mal. Ainsi passe, en se tenant par la main, le plus superbe couple, qui s'unit jamais dans les embrassemens de l'amour, Adam, le meilleur de tous les hommes, qui furent sa postérité, Eve, la plus belle de toutes les femmes, entre celles qui naquirent ses filles.

Nos premiers pères se retirent sous l'ombrage, au bord d'une fontaine. Ils prennent leur repas du soir, au milieu des animaux, qui se jouent autour de leur roi et de leur reine. Satan, caché sous la forme d'une de ces bêtes, contemple les deux époux, et se sent presqu'attendri par leur beauté, leur innocence, et par la pensée des maux qu'il va faire succéder à tant de bonheur; trait

admirable. Cependant Adam et Eve conversent doucement auprès de la source, et Eve parle ainsi à son époux :

That day I often remember, when from sleep
. . . . her silver mantle threw (1).

Je me rappelle souvent ce jour, où sortant du premier sommeil, je me trouvai couchée parmi des fleurs, sous l'ombrage; ne sachant où j'étois, qui j'étois, quand et comment j'avois été amenée en ces lieux. Non loin de là, le bruit d'une onde sortoit du creux d'une roche. Cette onde, se déployant en nappe humide, fixoit bientôt tous ses flots, purs comme les espaces célestes. Je m'avançai vers ce lieu, avec une pensée timide; je m'assis sur la rive verdoyante, pour regarder dans le lac transparent, qui me sembloit un autre firmament. A l'instant où je m'inclinois sur l'onde, une ombre apparut dans la glace humide, se penchant vers moi, comme moi vers elle. Je tressaillis; elle tressaillit de même : j'avançai la tête de nouveau, et la douce apparition revint aussi vîte, avec des regards réciproques de sympathie et d'amour. Mes yeux seroient encore attachés sur cette image, je m'y serois consumée d'un vain desir, si une voix dans le désert : « L'objet que tu vois, belle créature, est toi-même ; » avec toi il fuit, et revient; mais suis-moi, et je te » conduirai où une ombre vaine ne trompera point tes » embrassemens, et où tu trouveras celui dont tu es » l'image. A toi il sera pour toujours, tu lui donneras » une multitude d'enfans, semblables à toi-même, et » tu seras appelée *la Mère du genre humain* ». Que

---

(1) Par. Lost. Book IV, vers 449, 502, inclusivement. Ensuite depuis le 59 v. jusqu'au 599.

pouvois-je faire après ces paroles ? Obéir et marcher, invisiblement conduite. Bientôt je t'entrevis de loin sous un platane. Oh ! que tu me parus grand et beau ! Et pourtant je te trouvai je ne sais quoi de moins beau, de moins tendre, que le gracieux fantôme enchaîné, dans les replis de l'onde. Je voulus fuir ; tu me suivis, et élevant la voix, tu t'écrias parmi toutes les solitudes : « Retourne, belle Eve, sais-tu qui tu fuis ? Tu es la » chair et les os de celui que tu évites. Pour te donner » l'être, j'ai puisé dans mon flanc la vie la plus près de » mon cœur, afin de t'avoir ensuite éternellement à » mon côté. O moitié de mon ame, je te cherche ; ton » autre moitié te réclame ». En parlant ainsi, ta douce main saisit la mienne : je cédai ; et depuis ce temps j'ai connu combien la grace est surpassée par une mâle beauté, et par la sagesse, qui seule est véritablement belle.

Ainsi parla la mère des hommes. Avec des regards pleins d'amour, et dans un tendre abandon, elle se penche, en embrassant à demi notre premier père. La moitié de son sein qui se gonfle, vient mystérieusement, sous l'or de ses tresses flottantes, toucher de sa voluptueuse nudité, la nudité du sein de son époux. Adam, ravi de sa beauté et de ses graces soumises, sourit d'un supérieur amour : tel est le sourire que le ciel laisse au printemps tomber sur les nuées ; et qui impregne de vie, ces nuées remplies de la semence des fleurs. Adam presse ensuite d'un baiser pur, les lèvres fécondes de la mère des hommes . . . .
. . . .

Cependant le soleil étoit tombé au-dessous des Açores : soit que ce premier orbe du ciel, dans son incroyable vîtesse, eût roulé vers ces rivages ; soit que la terre, moins rapide, se retirant dans l'Orient, par un plus court chemin, eût laissé l'astre du jour à la gauche du

monde. Il avoit déjà revêtu de pourpre et d'or, les nuages qui flottent autour de son trône occidental : maintenant le soir s'avançoit tranquille. Le crépuscule grisâtre avoit enveloppé les objets de ses ombres égales. Les oiseaux du ciel reposoient dans leurs nids, les animaux de la terre sur leur couche. Tout se taisoit, hors le rossignol, amant des veilles : il remplissoit la nuit de ses plaintes amoureuses, et le Silence étoit ravi. Bientôt le firmament étincelle de vivans saphirs. L'étoile du soir, à la tête de l'armée des astres, se montre long-temps la plus brillante ; mais enfin la reine des nuits se levant avec majesté à travers les nuages, répandit sa tendre lumière, et jeta son manteau d'argent sur le dos des ombres (1).

Adam et Eve se retirent au berceau nuptial, après avoir offert leur prière à l'Eternel. Ils pénètrent dans les ombres du bocage, et se couchent sur un lit de fleurs. Alors le poëte, qui est resté comme à l'entrée du berceau, entonne tout-à-coup, à la face du firmament et du pôle chargé d'étoiles, un cantique à l'hymen. Il entre dans ce magnifique épithalame, sans préparation et par un mouvement inspiré, à la manière antique : *Hail wedded love, mysterious law*,

(1) Ceux qui savent l'anglois, sentiront combien la traduction de ce morceau est difficile. On nous pardonnera la hardiesse de quelques-uns des tours, dont nous nous sommes servis, en faveur de la lutte contre le texte. Nous avons aussi fait disparoître des traits de mauvais goût, en particulier la comparaison allégorique du sourire de Jupiter, que nous avons remplacée par son sens propre.

true source o humain offspring : « Salut, » amour conjugal, loi mystérieuse ! vraie » source de la postérité ». C'est ainsi que l'armée des Grecs chante tout-à-coup après la mort d'Hector : Ἠράμεθα μέγα κῦδος· ἐπέφνομεν Ἕκτορα δῖον, etc. *Nous avons remporté une gloire signalée ! Nous avons tué le divin Hector !* C'est de même que les Saliens, célébrant la fête d'Hercule, s'écrient brusquement dans Virgile : *tu nubigenas, invicte, bimembres*, etc. *C'est toi qui domptas les deux centaures, fils d'une nuée*, etc.

Cet hymne à la foi conjugale, met le dernier trait au tableau de Milton, et achève la peinture des amours de nos premiers pères (1).

Nous ne craignons pas qu'on nous reproche la longueur de cette citation. « Par-tout » ailleurs, dit M. de Voltaire, l'amour est » une foiblesse ; dans Milton seul il est une » vertu ; et comme il n'y a point d'exemple

(1) Il y a encore un autre passage où ces amours sont décrites : c'est dans le VIIIe. livre, lorsqu'Adam raconte à Raphaël les premières sensations de sa vie, ses conversations avec Dieu sur la solitude, la formation d'Eve, et sa première entrevue avec elle. Ce morceau n'est point inférieur à celui que nous venons de citer, et doit de même toute sa beauté à une religion sainte et pure.

» d'un pareil amour, il n'y en a point d'une » pareille poésie (1) ». Un tableau de cette espèce prouve seul combien la vraie religion l'emporte en tout genre de beautés sur les cultes idolâtres. Il est trop manifeste que cette peinture tire son excellence de la Bible et des dogmes de notre foi, pour s'attacher à le prouver. Où trouver ailleurs cette scène, qui se passe entre le premier homme et la première femme, au milieu des solitudes d'un univers nouvellement créé? On vante la simplicité des sujets antiques, mais combien elle est loin de la simplicité du sujet de Milton! Et pourtant de quels grands intérêts ne s'agit-il point entre ces deux personnages solitaires; rien moins que de la perte ou du salut du genre humain!

Cette supériorité du fond, due toute entière aux écritures, est d'abord incontestable. Que si l'on compare ensuite les amours d'Ulysse et de Pénélope à celle d'Adam et d'Eve, vous trouverez que la simplicité d'Homère est plus ingénue, celle de Milton plus magnifique. Ulysse, quoique roi et héros, a toutefois quelque chose de rustique; ses ruses, ses attitudes, ses paroles ont un caractère agreste et naïf. Adam, quoiqu'à

---

(1) Essai sur la poés. épiq. Milt.

peine né, et sans expérience, est déjà le parfait modèle de l'homme : on reconnoît qu'il n'est point sorti des entrailles infirmes d'une femme, mais des mains puissantes de Dieu. Il est noble, majestueux, et tout-à-la-fois plein d'innocence et de génie. On sent en lui ses hautes destinées ; on voit qu'il est tel que le peignent les livres saints, c'est-à-dire, digne d'être respecté par les anges, et de se promener dans la solitude avec son créateur.

Quant aux deux épouses : si Pénélope est plus réservée, et ensuite plus tendre que notre première mère, c'est qu'elle a été éprouvée par le malheur, et que le malheur rend défiant et sensible. Eve, au contraire, s'abandonne ; elle est communicative et séduisante ; elle a même un léger degré de coquetterie. Et pourquoi seroit-elle sérieuse et prudente comme Pénélope ? tout ne lui sourit-il pas ? Si le chagrin ferme l'ame, la félicité la dilate : dans le premier cas, on n'a pas assez de déserts où cacher ses peines ; dans le second, pas assez de cœurs à qui raconter ses plaisirs. Cependant Milton n'a pas voulu peindre son Eve parfaite ; il l'a représentée irrésistible pour les charmes, mais un peu indiscrète et amante de paroles, afin qu'on prévît le malheur où ce défaut va bientôt l'entraîner. Au reste, les amours

de Pénélope et d'Ulysse, sont pures et sévères, comme devoient l'être celles de deux époux.

C'est ici le lieu de remarquer que dans la peinture des voluptés, la plupart des grands poëtes de l'antiquité ont à-la-fois une nudité et une chasteté qui étonnent : rien de plus pudique que leur pensée, rien de plus libre que leur expression. Nous, au contraire, nous bouleversons les sens, en ménageant les yeux et les oreilles. D'où naît donc cette magie des anciens, et pourquoi une Vénus de Praxitèle, toute nue, charme-t-elle plus notre esprit que nos regards ? C'est qu'il y a un beau idéal, qui touche plus à l'ame qu'à la matière. C'est alors le génie, et non le corps, qui devient amoureux ; c'est lui seul qui brûle de s'unir étroitement à ce chef-d'œuvre. Toute ardeur matérielle s'éteint, et est absorbée par une tendresse plus divine. L'ame échauffée se replie autour de l'objet aimé, et spiritualise jusqu'aux termes grossiers, dont elle est obligée de se servir pour exprimer sa flamme.

Mais ni l'amour de Pénélope et d'Ulysse, ni celle de Didon pour Enée, ni celle d'Alceste pour Admète, ne peut être comparée à la tendresse que déclare le grand couple d'Eden. La vraie religion a pu seule

donner le caractère d'une amour aussi sainte, aussi sublime. Quelle association d'idées! l'Univers naissant, les mers s'épouvantant, pour ainsi dire, de leur propre immensité, les soleils hésitant, comme effrayés dans leurs nouvelles carrières, les anges attirés par ces merveilles, Dieu regardant encore son récent ouvrage, et deux Etres, moitié esprit, moitié argile, étonnés de leurs corps, plus étonnés de leurs ames, et faisant à-la-fois l'essai de leurs premières pensées, et l'essai de leurs premières amours!

Et ce qui rend la scène parfaite, c'est que Milton a eu l'art d'y placer Satan. L'ange rebelle épie les deux époux; il apprend de leurs bouches le fatal secret; il se réjouit de leur malheur à venir, et toute cette peinture de la félicité de nos pères, n'est réellement que le premier pas vers d'affreuses calamités. Si Pénélope et Ulysse rappellent un malheur passé, Eve et Adam montrent des maux près d'éclore; sans cette circonstance, Homère l'emporteroit sur Milton; car un tableau péche par le fond, s'il offre des joies, sans mélange de chagrins évanouis ou de chagrins à naître. Un bonheur absolu nous ennuie; un malheur absolu nous repousse: le premier est dépouillé de morale et de pleurs; le second d'espérance et de sourires. Si vous remontez de la douleur au

plaisir, comme dans la scène d'Homère, vous serez plus touchant, plus mélancolique; parce que l'ame rêve alors dans le passé, et se repose dans le présent : si vous descendez au contraire de la prospérité aux larmes, comme dans la peinture de Milton, vous serez plus triste, plus poignant, parce que le cœur s'arrête à peine dans le présent, et anticipe déjà les maux qui le menacent. Il faut donc toujours dans nos portraits unir le bonheur à l'infortune. C'est le vrai moyen d'intéresser le lecteur, sur-tout si l'on fait la somme des maux un peu plus forte que celle des biens, comme dans la nature. Deux liqueurs sont mêlées dans la coupe de la vie; l'une douce et l'autre amère : mais outre l'amertume de la seconde, il y a encore la lie, que les deux liqueurs déposent également au fond du vase.

CHAPITRE IV.

LE PÈRE.

Priam.

Du caractère de l'*époux*, passons à celui du *père ;* considérons la paternité dans les deux positions les plus sublimes et les plus touchantes de la vie, la vieillesse et le malheur. Priam, ce monarque tombé du sommet de la gloire, et dont les grands de la terre avoient recherché les faveurs, *dum fortuna fuit*, maintenant les cheveux souillés de cendres, le visage baigné de pleurs, seul au milieu de la nuit, a osé pénétrer dans le camp des Grecs. Humilié aux genoux de l'impitoyable Achille, baisant les mains terribles, les mains dévorantes (ἀνδροφόνους, *qui dévorent les hommes*) qui fumèrent tant de fois du sang de ses fils, il redemande le corps de son Hector :

Μνῆσαι πατρὸς σεῖο, ...
. . . .
. . . . στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.

« Souvenez-vous de votre père, ô Achille ! semblable aux dieux : il est accablé d'années, et comme moi au dernier terme de la vieillesse. Peut-être en ce moment même est-il accablé par de puissans voisins, sans avoir auprès de lui personne pour le défendre. Et cependant

lorsqu'il apprend que vous vivez, il se réjouit dans son cœur ; chaque jour il espère revoir son fils de retour de Troie. Mais moi, le plus infortuné des pères, de tant de fils que je comptois dans la grande Ilion, je ne crois pas qu'un seul me soit resté. J'en avois cinquante, quand les Grecs descendirent sur ces rivages. Dix-neuf étoient sortis des mêmes entrailles ; différentes captives m'avoient donné les autres : la plupart ont fléchi sous le cruel Mars. Il y en avoit un qui, seul, défendoit ses frères et Troie. Vous venez de le tuer, combattant pour sa patrie.... Hector. C'est pour lui que je viens à la flotte des Grecs ; je viens racheter son corps, et je vous apporte une immense rançon. Respectez les Dieux, ô Achille, ayez pitié de moi ; souvenez-vous de votre père. O combien je suis malheureux ! aucun infortuné sur la terre a-t-il jamais été réduit à cet excès de misère ? je baise les mains qui ont tué mes fils ! »

Que de beautés dans cette prière ! quelle scène étalée aux yeux du lecteur ! la nuit, la tente d'Achille, ce héros lui-même pleurant Patrocle auprès du fidèle Automédon ; Priam, apparoissant au milieu des ombres, et se précipitant aux pieds du fils de Pélée. Là, sont arrêtés, dans les ténèbres, les chars et les deux mules qui apportent la rançon offerte par le vieux souverain de Troie ; et à quelque distance, gît le corps d'Hector, abandonné sans honneur, sur les grèves de l'Hellespont.

Si vous étudiez le discours de Priam, vous verrez que le second mot prononcé par l'infortuné monarque, est celui de père, πατρὸς ;

la seconde pensée, dans le même vers, est un éloge pour l'orgueilleux Achille, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ, *Achille semblable aux Dieux.* Priam doit se faire une grande violence, pour parler ainsi au meurtrier d'Hector : il y a une grande connoissance du cœur humain dans tout cela.

L'image la plus tendre à offrir au violent fils de Pélée, après lui avoir rappelé son père, étoit, sans doute, l'âge de ce même père. Jusques-là, Priam n'a pas encore dit un mot de lui-même ; mais soudain se présente un rapport qu'il saisit avec la simplicité la plus touchante ; *comme moi*, dit-il, *il est au dernier terme de la vieillesse.* Ainsi Priam ne parle encore de lui, qu'en se confondant avec Pélée, qu'en forçant Achille à ne voir que son propre père dans un roi suppliant et malheureux ; tant il a peur de blesser la superbe de l'impitoyable demi-dieu. L'image du délaissement du père d'Achille *peut-être accablé par de puissans voisins* pendant l'absence de son fils, ses chagrins soudainement oubliés, lorsqu'il apprend que ce fils *existe*, enfin la peinture des peines passagères de Pélée, opposée au tableau des maux irréparables de Priam, offrent un mélange de douleur, d'adresse, de bienséance, de dignité, tout admirable.

Avec quelle respectable et sainte habileté,

le vieillard d'Ilion n'amène-t-il pas ensuite Achille jusqu'à écouter paisiblement l'éloge même d'Hector. D'abord il se garde bien de nommer le héros troyen, il dit seulement, *il y en avoit un*, et il ne nomme Hector à Achille, qu'après lui avoir dit qu'il l'a tué, *combattant pour la patrie*, Τὸν σὺ πρώην κτεῖνας, ἀμυνόμενον περὶ πάτρης; et il ajoute alors sans pronom, sans verbe, le simple mot *Hector*, Εκτορα. Il est même remarquable que ce nom isolé n'est pas compris dans la période poétique; il est rejeté au commencement d'un vers, où il coupe la mesure, surprend l'esprit et l'oreille, forme un sens complet, et ne tient en rien à ce qui suit :

Τον σὺ πρωην κτεῖνας, αμυνομενον περὶ πατρης
Εκτορα :

Ainsi le fils de Pélée se souvient de sa vengeance, avant de se rappeler son ennemi. Si Priam eût d'abord nommé Hector, Achille eût soudain songé à Patrocle : mais ce n'est plus Hector qu'on lui présente, c'est un cadavre déchiré, ce sont de misérables restes livrés aux chiens et aux vautours; encore ne les lui montre-t-on qu'avec une excuse : *Il combattoit pour la patrie*, αμυνομενον περι πάτρης. La vanité d'Achille est pleinement satisfaite, d'avoir triomphé d'un frère, qui seul défendoit *ses frères et les murs de Troie*.

On voit par là, combien on doit se garantir des inversions, quand on traduit un grand poëte. Il ne faut pas s'imaginer que l'arrangement de ses mots soit arbitraire, et qu'il n'ait eu égard qu'à la mesure du vers. Représenter ses idées dans leur enchaînement naturel, est très-nécessaire, car souvent de la position d'un seul nom, découlent les beautés de tout un passage.

Enfin, Priam, après avoir rappelé les hommes à Achille, lui rappelle les *justes* Dieux, et le fait encore se ressouvenir de Pélée. Le trait qui termine la prière de ce père infortuné, est du plus haut sublime, dans le genre pathétique.

CHAPITRE V.

Suite DU PÈRE.

Lusignan.

Nous trouverons dans *Zaïre*, un père à opposer à *Priam*. A la vérité, les deux scènes ne se peuvent comparer, ni pour la force du dessin, ni pour la beauté de la poésie; mais le triomphe du christianisme n'en sera que plus grand, puisque lui seul, par le charme de ses souvenirs, peut lutter contre tout le génie d'Homère, et faire même

pencher l'intérêt du côté de *Lusignan*. Cet antique croisé, chargé de malheur et de gloire, resté fidèle à sa religion au fond des cachots, et qui supplie une jeune fille amoureuse d'écouter la voix du Dieu de ses pères, offre une scène merveilleuse, dont le christianisme fait toute la beauté.

Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploroient pour mes tristes enfans:
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux! — C'est ton père, c'est moi
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi...
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines.
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi:
C'est le sang des martyrs. — O fille encor trop chère!
Connois-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres:
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.

Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père.

Une religion qui fournit de pareilles choses à son ennemi déclaré, mériteroit d'être entendue avant d'être condamnée. L'antiquité ne présente rien de ce genre, parce qu'elle n'avoit pas un pareil culte. Le polythéïsme ne s'opposant point aux passions, ne pouvoit faire naître ces combats intérieurs de l'ame, si communs sous la loi évangélique, et d'où découlent les situations les plus touchantes. Le caractère mélancolique du christianisme, entre aussi puissamment dans le charme de Zaïre. Si Lusignan ne rappelloit à sa fille que des dieux heureux, que les banquets et les joies de l'Olympe, tout cela seroit d'un foible intérêt pour elle, et ne formeroit qu'un contre-sens dur, avec les tendres émotions que le poëte cherche à exciter. Mais les malheurs de Lusignan, mais son sang, mais ses souffrances se mêlent aux malheurs, au sang et aux souffrances de Jésus-Christ. Zaïre pourroit-elle rénier son Rédempteur au lieu même où il s'est sacrifié pour elle? La cause d'un père

et d'un Dieu se confond ; les vieux ans de Lusignan, le sang des martyrs, deviennent en partie même de l'autorité de la religion ; la Montagne et le Tombeau crient : Ici tout est tragique, les lieux, l'homme et la Divinité.

CHAPITRE VI.

LA MÈRE.

Andromaque.

Vox in Rama audita est, dit Jérémie (1), *ploratus et ululatus multus ; Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.* « Une voix a été entendue sur la montagne, avec des larmes et de grands gémissemens, Rachel déplore la perte de ses fils, et rien ne peut la consoler, *parce qu'ils ne sont plus* ». Comme ce *Quia non sunt* est beau ! c'est toute la mère (2). Croit-on qu'une religion qui a consacré un

(1) Cap. 31, v. 15.

(2) Nous avons suivi le latin de l'Evangile de saint Mathieu. Nous ne voyons pas pourquoi Sacy a traduit *Rama* par *Rama*, une ville. *Rama* hébreu (d'où le ῥάδαμνος des Grecs), se dit d'une branche d'arbre, d'un bras de mer, d'une chaîne de montagnes. Ce dernier sens est celui de l'hébreu, et la Vulgate le dit dans Jérémie : *vox in excelso.*

pareil mot, connoisse assez le cœur maternel?

Que le christianisme favorise le génie des mères, c'est ce qu'il est tout-à-fait impossible de nier : le culte de la Vierge, et la tendresse évangélique pour les enfans mettent cette vérité hors de doute. Nous nous proposons d'ouvrir ici un sentier nouveau à la critique, de rechercher dans les sentimens d'une *mère payenne*, peinte par un *auteur moderne*, les traits *chrétiens* que cet auteur a pu mêler à son tableau, sans s'en appercevoir lui-même. Pour prouver une influence morale ou religieuse sur le cœur de l'homme, il n'est pas nécessaire que l'exemple rapporté soit pris à la racine même de l'institution dont il s'agit : il suffit que la nuance du sentiment ou de la pensée, décèle le génie de cette institution, et c'est ainsi que l'élysée, dans le *Télémaque*, est visiblement un paradis chrétien.

Or, que les traits les plus touchans de l'*Andromaque* de Racine, sortent pour la plupart d'un poëte chrétien. L'*Andromaque* de l'Iliade est beaucoup plus épouse que mère; celle d'Euripide a un caractère d'ambition qui détruit le caractère maternel; celle de Virgile est tendre et mélancolique; mais c'est moins encore la mère que l'épouse : la veuve d'Hector ne dit pas *Astyanax ubi est*, mais *Hector ubi est*.

L'*Andromaque* de Racine est plus sensible, plus intéressante de toute façon que l'*Andromaque* antique. Ce vers si charmant par sa simplicité,

« Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui ».

est le mot d'une femme chrétienne; cela n'est point dans le goût des Grecs, et encore moins des Romains. L'*Andromaque* d'Homère gémit sur ses propres infortunes, et sur les malheurs futurs d'Astyanax; mais elle ne songe point à jouir de son fils dans le présent. La mère, sous notre culte, plus tendre, sans être moins prévoyante, oublie quelquefois ses chagrins, en donnant un baiser à son fils. Les anciens n'arrêtoient pas long-temps les yeux sur l'enfance; il semble qu'ils trouvassent quelque chose de trop naïf dans les langes d'un berceau. Il n'y a que le Dieu de l'Evangile qui ait osé nommer, sans rougir, les *petits enfans parvuli* (1), et qui les ait offerts en exemple aux hommes.

« *Et accipiens puerum, statuit eum in medio eorum: quem cum complexus esset, ait illis :*

» *Quisquis unum ex hujusmodi pueris receperit in nomine meo, me recepit* ».

Et ayant pris un petit enfant, il s'assit au milieu d'eux, et l'ayant embrassé, il leur dit :

---

(1) Math. c. 18, v. 3.

Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant, me reçoit (1).

Lorsque la veuve d'Hector dit, dans Racine :

> Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
> Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.

Qui ne reconnoît la chrétienne? C'est le *deposuit potentes de sede* tout entier. L'antiquité ne parle pas de cette sorte; car elle n'imite que les sentimens *naturels;* or, les sentimens exprimés dans ces vers de Racine, *ne sont point purement dans la nature;* ils contredisent, au contraire, la voix du cœur. Hector ne conseille point à son fils d'avoir *de ses aïeux un souvenir modeste;* en élevant Astyanax vers le Ciel, il dit :

> Ζεῦ ἄλλοι τε θεοί, δότε δὴ ϗ τόνδε γενέσθαι,
> Παῖδ' ἐμὸν, ὃς ϗ ἐγώ περ, ἀριπρεπέα Τρώεσσιν,
> Ὧδε βίην τ' ἀγαθὸν, ϗ Ἰλιυ ἶφι ἀνάσσειν.
> Καί ποτέ τις εἴπησι, Πατρὸς δ' ὅγε πολλὸν, ἀμείνων
> Ἐκ πολέμυ ανιοντα, (2) etc.

« O Jupiter, et vous tous, dieux de l'Olympe, faites » que mon fils règne, comme moi, sur Ilion, et qu'il » obtienne l'empire entre les guerriers. Qu'en le voyant » revenir tout chargé des dépouilles de l'ennemi, on » s'écrie : Celui-ci est encore plus vaillant que son père » !

(1) Marc. cap. IX, v. 35.
(2) Il. lib. VI, v. 476.

Enée dit à Ascagne :

Et te, animo repetentem exempla tuorum,
Et pater Æneas, et avunculus excitet Hector (1).

L'Andromaque moderne s'exprime à-peu-près de la même manière sur les aïeux d'Astyanax. Mais après ce vers,

« Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté ».

elle ajoute :

« Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été ».

Or, de tels préceptes sont directement opposés au cri de l'orgueil; on y voit la nature corrigée, la nature plus belle, la nature évangélique. Cette humilité que le christianisme a répandue dans les sentimens, et qui a changé pour nous les bases des passions, comme nous le dirons bientôt, se manifeste dans tout le rôle de l'Andromaque moderne. Si la veuve d'Hector dans l'Iliade se représente l'humble destinée qui attend son fils, il y a je ne sais quoi de bas dans la peinture qu'elle fait de sa future misère. L'humilité dans notre religion, est aussi noble qu'elle est touchante. Le chrétien se soumet aux conditions les plus dures de la vie; mais on sent qu'il ne le fait que par un principe de vertu; qu'il ne s'abaisse que

(1) Æn, lib. XII.

sous la main de Dieu, et non sous celle des hommes. Il conserve sa dignité dans les fers : fidèle à son maître sans lâcheté, il méprise des chaînes qu'il ne doit porter qu'un moment, et dont la mort le délivrera bientôt. Il n'estime les choses de la vie, que comme des songes; il supporte sa condition sans se plaindre, parce que la liberté et la servitude, la prospérité et le malheur, le diadême et le bonnet de l'esclave, ne diffèrent guères à ses yeux.

CHAPITRE VII.

LE FILS.

Gusman.

LE Théâtre de M. de Voltaire va nous fournir encore l'exemple du caractère *du fils.* Ce n'est ni le docile Télémaque avec Ulysse, ni le fougueux Achille avec Pélée : c'est un caractère nouveau, où la religion combat et subjugue la nature.

C'est dans *Alzire* que l'on plane au milieu de ces belles régions de la morale chrétienne qui, s'élevant au-dessus de la morale vulgaire, est d'elle-même une sorte de divine poésie. La paix qui règne dans l'ame d'Alvarez, n'est point la seule paix de la nature. Que l'on suppose Nestor cherchant à empêcher

Archiloque de s'abandonner à ses passions; il citeroit des exemples de jeunes gens, qui se sont perdus pour n'avoir pas voulu écouter leurs pères, il joindroit à ces exemples quelques maximes sur l'indocilité de la jeunesse et l'expérience des vieillards, et il couronneroit ses remontrances par son propre éloge, et par un regret sur les jours du vieux temps.

L'autorité qu'emploie Alvarez, est d'une autre espèce; il met en oubli son âge et son pouvoir paternel, pour ne se faire entendre qu'au nom de la religion. Il ne cherche pas à détourner Gusman d'un crime *particulier;* il lui prêche une vertu *générale*, une vertu presqu'inconnue avant le christianisme, l'*humanité*; il se réserve à lui-même la *charité*, sorte d'humanité encore plus sublime, que le fils de l'Homme a fait descendre sur la terre, et qui n'y habitoit point avant sa venue (1). Enfin, Alvarez, qui, commandant à son fils comme *père*, lui obéit comme *sujet*, est un de ces traits de haute morale, autant au-dessus de la morale des anciens,

(1) Et le peu d'humanité qu'on remarque chez les anciens, ils le devoient eux-mêmes à leur culte. L'hospitalité, le respect pour les supplians et pour les malheureux tenaient à des idées religieuses. Pour que le misérable trouvât quelque pitié sur la terre, il falloit que Jupiter s'en déclarât le protecteur; tant l'homme est féroce sans la religion.

que les Evangiles surpassent, pour l'enseignement des vertus, les dialogues de Socrate.

Achille mutile son ennemi, et l'insulte après l'avoir abattu. Gusman est aussi fier que le fils de Pélée; percé de coups par la main de Zamore, expirant à la fleur de son âge, perdant à-la-fois une épouse adorée, et le commandement d'un empire, maître absolu de la vie de celui qui lui ravit le jour, voici l'arrêt qu'il prononce sur son meurtrier : c'est le triomphe de la religion, et de l'exèmple paternel sur un fils chrétien.

(*A Alvarez.*)

Le ciel qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment, m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive et prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire :
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre; il est juste, et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé;
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé :
J'étois maître en ces lieux; seul j'y commande encore,
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi; sois libre, et te souvien
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.

(*A Monteze, qui se jette à ses pieds.*)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes;

Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des loix.

(*A Zamore.*)

Des Dieux que nous servons, connois la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

A quelle religion, à quel culte, appartiennent cette morale et cette mort? Il y a ici un *idéal de vérité*, au-dessus de tout *idéal poétique*. Quand nous disons un *idéal de vérité*, nous n'exagérons point; on sait que ces vers,

Des Dieux que nous servons connois la différence, etc.

sont les paroles mêmes de François de Guise. Quant au reste de la tirade,

Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.

. . . .

J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.

c'est la substance de la morale évangélique. Un trait seul n'est pas chrétien dans toute cette scène.

Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois,
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des loïs.

M. de Voltaire a voulu faire reparoître ici la nature et le caractère orgueilleux de Gusman. L'intention dramatique est heureuse, mais, prise comme beauté *absolue*,

le sentiment exprimé dans ces vers est bien petit, au milieu des hauts sentimens dont il est environné ! Telle se montre toujours la *pure nature*, auprès de la *nature chrétienne*. M. de Voltaire est bien ingrat d'avoir cherché à renverser un culte qui lui a fourni les plus beaux traits de ses ouvrages, et ses meilleurs titres à l'immortalité ; il auroit toujours dû se rappeler ce vers, qu'il voit fait par un mouvement involontaire d'admiration :

Quoi donc ! les vrais chrétiens auroient tant de vertus !

Ajoutons tant de *génie*, tant de *beautés poétiques* (1).

---

(1) On ignore assez généralement que M. de Voltaire ne s'est servi des paroles de François de Guise, qu'en les empruntant d'un autre poëte ; Rowe en avoit fait usage avant lui dans son *Tamerlan*, et l'auteur d'*Alzire* s'est contenté de traduire, mot pour mot, le tragique Anglais :

Now learn the difference, 'twixt thy faith and mine
Thine bids thee lift thy dagger to my throat ;
Mine can forgive the wrong, and bid thee live.

CHAPITRE VIII.

LA FILLE.

Iphigénie et Zaïre.

Iphigénie et *Zaïre* fournissent, pour le caractère de la *fille*, un parallèle intéressant. L'une et l'autre sont forcées, par l'autorité paternelle, à se dévouer pour la religion de leur pays. Agamemnon, il est vrai, exige d'Iphigénie le double sacrifice de son amour et de sa vie, et Lusignan ne demande à Zaïre, que de renoncer à son amour; mais pour une femme passionnée, vivre, et être privée de l'objet de ses vœux, c'est peut-être une condition plus douloureuse que la mort. Les deux situations peuvent donc se balancer, quant à l'intérêt *naturel* : voyons s'il en est ainsi de l'intérêt *religieux*.

Agamemnon, en obéissant aux Dieux, sacrifie sa fille à son ambition; et après tout il n'y a rien de fort pathétique dans un oracle qui demande du sang, afin d'obtenir un vent favorable. Et pourquoi la jeune Grecque obéit-elle à Jupiter? Que lui importe ce dieu; qu'a-t-il à ses yeux de si intéressant? N'est-ce pas plutôt un tyran qu'elle doit haïr? Le spectateur prend parti pour Iphi-

génie contre le Ciel. L'intérêt porte donc uniquement sur les situations *naturelles*; et si vous pouviez retrancher la religion de la pièce, il est évident que cet intérêt resteroit le même.

Mais dans Zaïre, si vous touchez à la religion, tout est détruit. Jésus-Christ n'a pas soif de sang, il ne veut que le sacrifice d'une passion. A-t-il le droit de le demander, ce sacrifice? Eh! qui pourroit en douter? N'est-ce pas pour racheter Zaïre qu'il a été attaché à une croix, qu'il a supporté l'insulte, les dédains, les injustices des hommes; qu'il a bu jusqu'à la lie le calice d'amertume? Et Zaïre iroit donner son cœur et sa main à ceux qui ont persécuté ce dieu charitable! à ceux qui tous les jours immolent des chrétiens; à ceux, qui dans ce moment même retiennent dans les fers ce vieux successeur de Bouillon, ce défenseur de la foi, ce *père de Zaïre!* Certes, la religion n'est pas inutile ici, et qui la supprimeroit, anéantiroit la pièce. Lusignan ne pourroit avoir aucun motif pour refuser sa fille à Orosmane. Que Zaïre déclare que Lusignan est son père, et que Nérestan est son frère; qu'elle reçoive la main du Sultan, et tous les malheurs finissent à-la-fois. Qu'est-ce qui empêche un dénouement si simple et si heureux? Un seul mot, la

religion : et de ce mot résulte une des situations les plus attachantes, qui soient au théâtre.

Au reste, il nous semble que Zaïre, comme *tragédie*, est encore plus intéressante qu'Iphigénie, pour une raison que nous essayerons de développer; ceci nous oblige de remonter un peu aux principes.

Il est certain qu'il ne faut élever sur le cothurne que des personnages pris dans les hauts rangs de la société.

Cela tient à de certaines convenances, que les beaux arts, d'accord avec le cœur humain, savent découvrir. Le tableau des infortunes que nous éprouvons nous-mêmes, nous afflige sans nous intéresser, ni nous instruire. Nous n'avons pas besoin d'aller au spectacle, pour y apprendre les secrets de notre famille; la fiction ne peut nous plaire, quand la triste réalité habite sous notre toit. Il n'y a aucune morale attachée à une pareille imitation : bien au contraire; car en voyant le tableau de notre état, nous tombons dans le désespoir, ou nous envions un état qui n'est pas le nôtre, et dans lequel nous supposons, que règne exclusivement le bonheur. Conduisez le peuple au théâtre; croyez-vous qu'il veuille voir des hommes sur la paille, et des représentations de sa propre indigence? Non; il vous de-

mande des Grands sur la pourpre : son oreille veut être remplie de noms éclatans, et son œil occupé de malheurs de rois.

La morale, la curiosité, la noblesse de l'art, la pureté du goût, et peut-être la nature envieuse de l'homme, obligent donc de prendre les acteurs de la tragédie dans une condition élévée. Mais si la personne doit être *distinguée*, sa douleur doit être *commune*, c'est-à-dire, d'une nature à être sentie par *tous*. Or, c'est en ceci que Zaïre nous paroît plus touchante qu'Iphigénie.

Que la fille d'Agamemnon meure pour faire partir une flotte, le spectateur ne peut guères s'intéresser à ce motif. Peu lui importe que le vaisseau d'Ulysse soit à l'ancre ou à la voile. Mais la raison presse dans Zaïre; chacun peut comprendre cette raison, car chacun peut éprouver le combat d'une passion contre un devoir. Dérivons de là, cette grande règle dramatique : qu'il faut, autant que possible, fonder l'intérêt de la tragédie, non sur une *chose*, mais sur un *sentiment*, et que le personnage doit être *éloigné* du spectateur par *son rang*, mais *près* de lui par *son malheur*.

Nous pourrions chercher dans le sujet d'Iphigénie, traité par Racine, les touches du pinceau chrétien, y démêler curieuse-

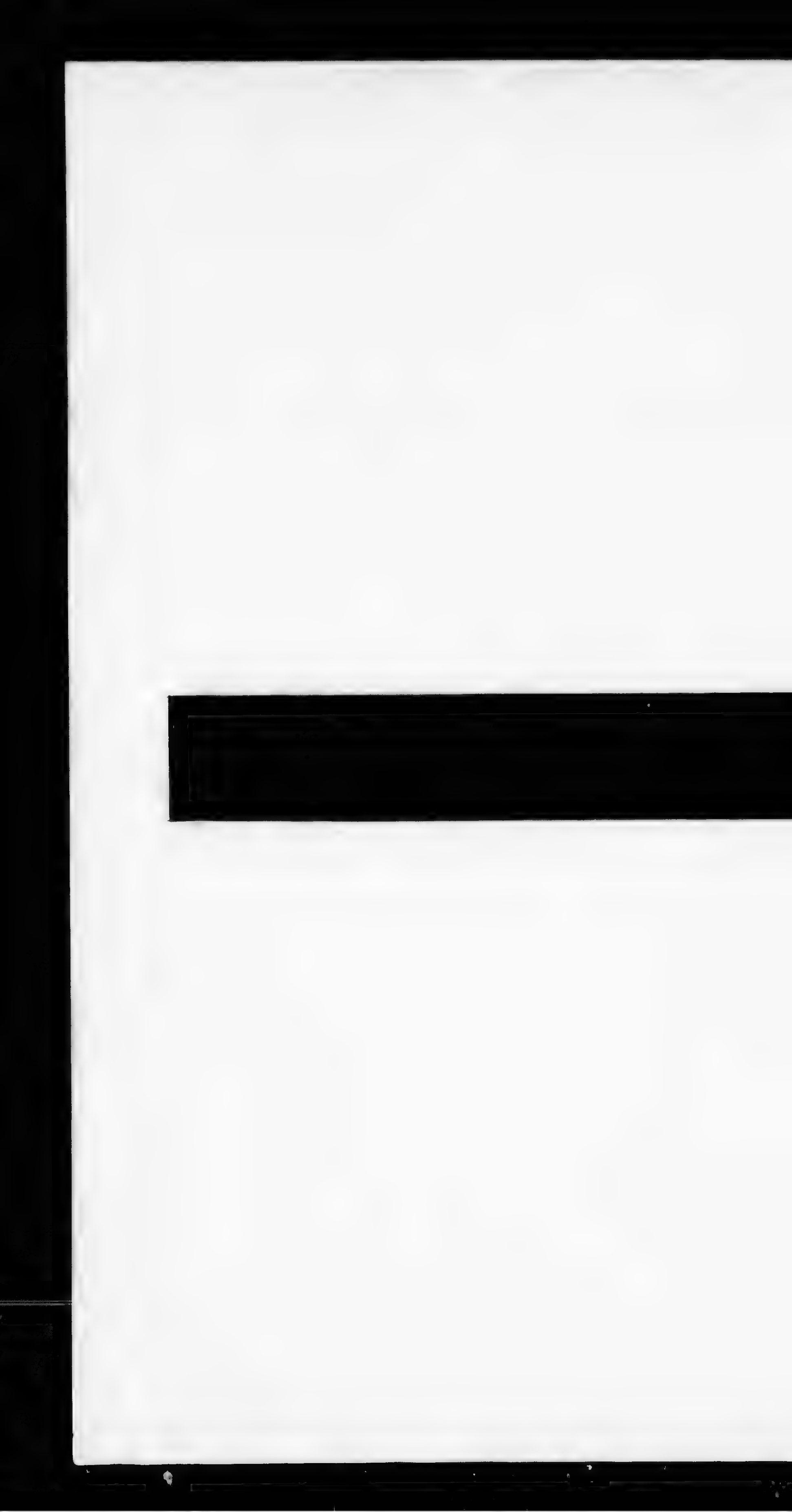
ment le génie de notre religion, comme nous l'avons fait pour l'Andromaque; mais le lecteur est maintenant sur la voie de ces études, et il peut la suivre sans guide. Nous ne nous arrêterons plus que pour faire une observation.

Le père Brumoy a remarqué qu'Euripide a mieux parlé selon la nature, en donnant à Iphigénie la frayeur de la mort et le desir de se sauver, que Racine, qui a fait son Iphigénie trop résignée. L'observation est fort bonne de soi; mais ce que le père Brumoy n'a pas vu, c'est que l'Iphigénie moderne est la *fille chrétienne*. Son père et le ciel ont parlé, il ne reste plus qu'à obéir. C'est comme à son propre insçu que Racine a donné ce courage à son héroïne, et par la secrète influence d'une institution religieuse qui a changé le fond des idées et de la morale. Ici la religion, comme de coutume, va plus loin que la nature, et par conséquent elle est plus d'accord avec la belle poésie, qui agrandit les objets et aime un peu l'exagération. La fille d'Agamemnon étouffant tout-à-coup sa passion et l'amour de la vie, intéresse davantage qu'Iphigénie pleurant son trépas. Ce ne sont pas toujours les choses purement naturelles qui touchent. Il est naturel de craindre la mort, et cependant une victime qui se lamente, sèche les pleurs qu'on versoit

pour elle. Le cœur humain veut plus qu'il ne peut. Il veut sur-tout admirer : il a en soi un élan vers je ne sais quelle beauté inconnue, pour laquelle il fut créé dans son origine.

La religion chrétienne est donc si heureusement formée, qu'elle est elle-même une véritable poésie, puisqu'elle place les caractères dans le beau idéal : c'est ce que prouvent assez les martyrs chez nos peintres, les chevaliers chez nos poëtes, etc. Quant à la peinture du vice, elle peut avoir, dans le christianisme, la même vigueur que celle de la vertu, puisqu'il est vrai que le crime augmente en raison du plus grand nombre de liens que le coupable a rompus. Ainsi les muses, qui haïssent le genre médiocre et tempéré, doivent s'accommoder infiniment d'une religion qui montre toujours ses personnages au-dessus, ou au-dessous de l'homme.

Pour achever le cercle des caractères *naturels*, il faudroit parler de l'amitié fraternelle. Mais tout ce que nous avons dit du fils et de la fille, s'applique également à deux frères, ou à un frère et à une sœur. Au reste, c'est dans l'Ecriture qu'on trouve l'histoire de Caïn et d'Abel, cette grande et première tragédie qu'ait vue le monde, et



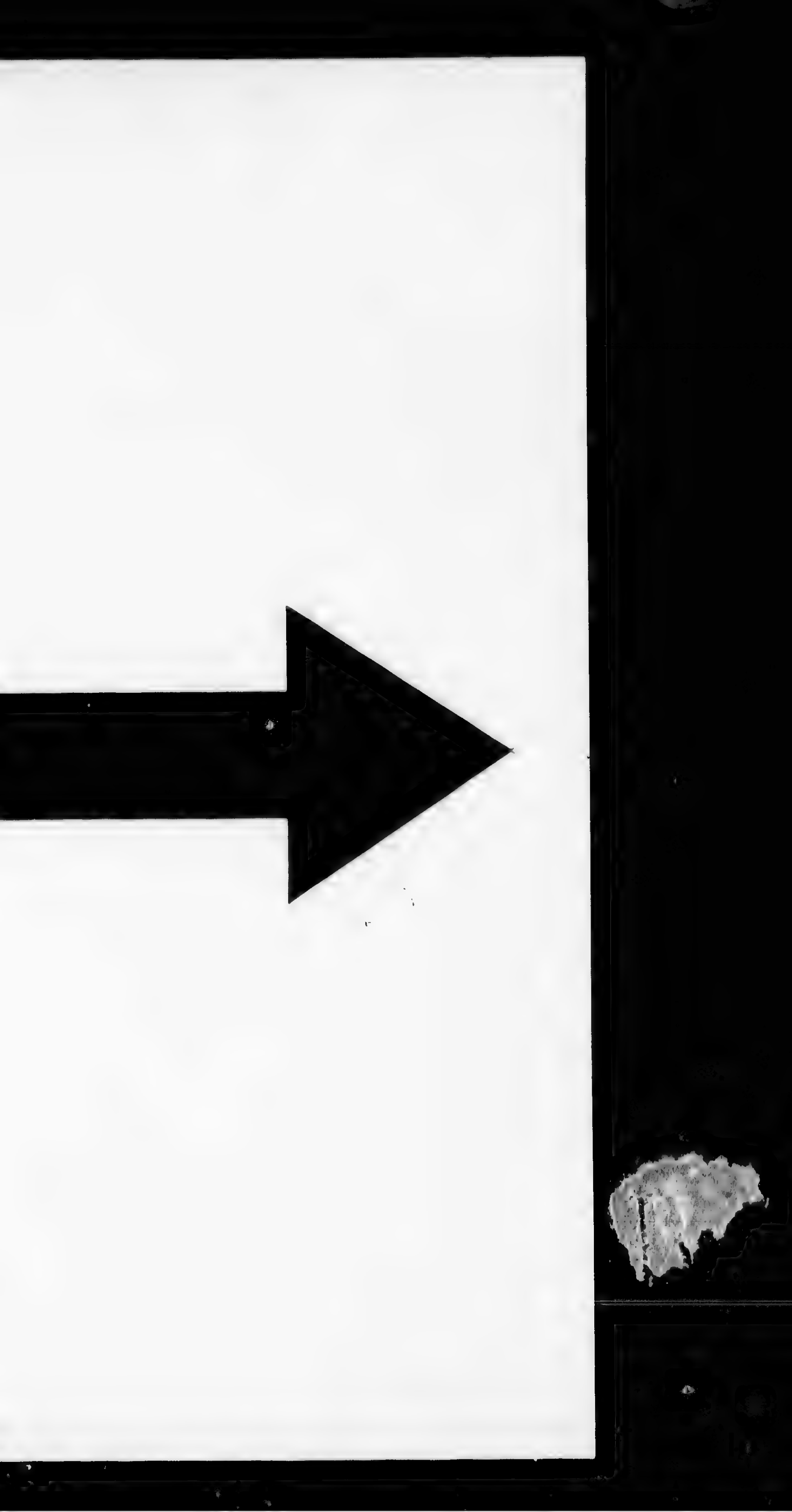
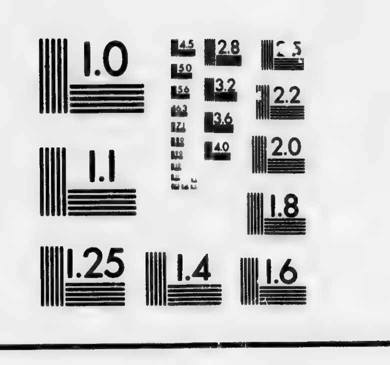


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

nous parlerons ailleurs de Joseph et de ses frères.

Enfin, le christianisme n'enlevant rien au poëte des caractères *naturels*, tels que pouvoit les représenter l'antiquité, et lui offrant de plus son *influence* dans ces mêmes caractères, augmente nécessairement la *puissance*, puisqu'il augmente le *moyen*, et multiplie les *beautés*, en en multipliant les *sources*.

CHAPITRE IX.

CARACTÈRES SOCIAUX.

Le Prêtre.

CES caractères que nous avons nommés *sociaux*, se réduisent à deux pour le poëte, le *prêtre* et le *guerrier*.

Si nous ne traitions pas à fond du Clergé dans la quatrième partie de notre ouvrage, il nous seroit aisé de faire voir à présent, que le caractère du prêtre chrétien, offre bien plus de variété et de grandeur que celui du prêtre dans le polythéïsme. Quels beaux tableaux à tracer depuis le pasteur du hameau, jusqu'au Pontife qui ceint la triple couronne pastorale; depuis le curé de ville, jusqu'à l'anachorète du rocher; depuis le

Chartreux et le Trapiste, jusqu'au moine savant de Saint-Benoît; depuis le missionnaire, et cette foule de religieux consacrés à tous les maux de l'humanité, jusqu'au prophète inspiré de l'antique Sion! Les vierges ne sont pas moins nombreuses: ces filles hospitalières, qui consument leur jeunesse et leurs grâces aux services de nos douleurs; ces habitantes du cloître qui élèvent, à l'abri des autels, les épouses futures des hommes, en se félicitant de porter elles-mêmes les chaînes du plus doux des époux; toute cette innocente famille, sourit agréablement aux Neuf Sœurs de la fable. Dans l'antiquité, tout se réduisoit, pour le poëte, à un grand-prêtre, à un devin, à une vestale, à une sibylle; encore ces personnages ne pouvoient être mêlés qu'accidentellement au sujet, tandis que le prêtre chrétien se peut trouver par-tout, et jouer un des rôles le plus important de l'épopée. Les poëtes sont bien loin d'avoir tiré tout le parti possible du ministre de nos autels: quand on ne lui donneroit qu'une passion malheureuse, en opposition avec ses devoirs, on en feroit sortir les plus grands effets dramatiques, soit qu'on le conduisît au vice ou à la vertu.

M. de la Harpe a montré dans sa Mélanie ce que peut devenir le caractère d'un simple

curé, traîté par un écrivain habile, et dans une foule de romans, on a employé le prêtre avec plus ou moins de bonheur. Quant aux pompes religieuses, quelle religion en offrit jamais de plus magnifiques que les nôtres? La Fête-Dieu, Noël, Pâques, toute la Semaine sainte, la fête des Morts, les Funérailles chrétiennes, la Messe même, et mille autres cérémonies que nous omettons, fournissent un vaste sujet de descriptions superbes ou touchantes (1). Lorsque les muses modernes se plaignent du christianisme, elles ne connoissent donc pas toutes ses richesses? Le Tasse a décrit une procession dans la Jérusalem, et c'est un des plus beaux tableaux de son poëme. Enfin, le sacrifice antique n'est pas même banni du sujet chrétien; car il n'y a rien de plus facile, au moyen d'un épisode ou d'un souvenir, de rappeler un sacrifice de l'ancienne loi.

---

(1) Nous parlerons de toutes ces fêtes dans la partie *du Culte*.

CHAPITRE X.

Suite DU PRÊTRE.

La Sibylle. — Joad.

Parallèle de Virgile et de Racine.

ÉNÉE va consulter la sibylle ; arrêté au soupirail de l'antre, il attend les paroles de la prophétesse.

. . . . *Quum virgo, poscere fata*, etc.

« Alors la vierge : le Dieu ! voilà le Dieu ! Elle dit, et soudain elle cesse de n'avoir qu'*un visage*, qu'*une couleur*, qu'*une chevelure paisible*. Elle paraît d'une taille demesurée, elle fait entendre des sons plus qu'humains. . . .

Énée la soulage par une prière. La sibylle lutte encore, enfin le dieu la dompte. Les cent portes de l'antre s'ouvrent en mugissant, et ces paroles nagent dans les airs.

O tandem magnis pelagi defuncte periclis ! etc.

« Ils ne sont plus les périls de la mer, mais quel » danger sur la terre ! etc. ».

Quelle fougue, lorsque le dieu commence à agiter la sibylle ! Remarquez la rapidité de ces tours : *deus, ecce deus*. Elle touche, elle saisit

l'Esprit, elle en est surprise : *le dieu! voilà le dieu!* c'est son cri. Ces expressions, *non vultus, non color unus,* peignent excellemment le trouble de la prophétesse. Les *tours négatifs* sont particuliers à Virgile, et l'on peut remarquer, en général, qu'ils sont fort multipliés chez les écrivains d'un génie mélancolique. Ne seroit-ce point que les ames tendres et tristes, sont naturellement portées à se plaindre, à desirer, à douter, à s'exprimer avec une sorte de timidité ; et que la plainte, le desir, le doute et la timidité, sont par essence des privations de quelque chose? L'homme sensible ne dit pas avec assurance, *je connois les maux ;* mais il dit comme Didon, *non ignara mali.* Enfin, les images favorites des poëtes mélancoliques, sont presque toutes empruntées d'objets négatifs, tels que le silence des nuits, l'ombre des bois, la solitude des montagnes, la paix des tombeaux, qui ne sont que l'absence du bruit, de la lumière, des hommes, et des inquiétudes de la vie (1).

Malgré la beauté des vers de Virgile, la

---

(1) Ainsi Euryale, en parlant de sa mère, dit :

. . . . . . *Genitrix* . . . .
. . . . *Quam miseram tenuit non Ilia tellus*
Mecum excedentem, non mœnia regis Acestæ.

« Ma mère infortunée qui a suivi mes pas, et que n'a

poésie chrétienne nous offre pour parallèle quelque chose de fort supérieur à la prophétesse de l'Enéïde. Le grand-prêtre des Hébreux, prêt à couronner Joas, est saisi de l'esprit divin dans le temple de Jérusalem.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfans, ô sagesse éternelle!
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes sermens jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même : il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
. . . .

» pu retenir, *ni* les rivages de la patrie, ni les murs » de la ville d'Aceste ».

Il ajoute un instant après,

. . . . Nequeam *lacrymas perferre parentis.*

« Je *ne* pourrois résister aux larmes de ma mère ».

Volcens va percer Euryale; Nisus s'écrie :

. . . . *Me, me (adsum qui feci).* . . .
. . . . . *Mea fraus omnis :* Nihil *iste* nec *ausus*,
Nec *potuit* . . . .

« Moi, moi, j'ai tout fait. Le crime est à moi; *rien* à » lui : il *n*'a osé, *ni* pu le commettre » ! Le mouvement qui termine cet admirable épisode est aussi de nature négative.

Cieux, écoutez ma voix; Terre, prête l'oreille :
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pêcheurs, disparoissez ; le Seigneur se réveille.

. . . .

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?...
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?...
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé...
Où menez-vous ces enfans et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités;
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés :
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.
Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur.

Il n'est pas besoin de commentaire.

Mais puisque Virgile et Racine reviennent si souvent dans notre critique, tâchons de nous faire une idée juste de leurs talens et de leur génie. Ces deux grands poëtes ont tant de ressemblance, qu'ils pourroient tromper jusqu'aux yeux de la Muse, comme ces deux jumeaux, dont parle Virgile, qui causoient de douces méprises à leur mère.

Tous deux font le vers avec le même travail, tous deux polissent laborieusement leurs ouvrages, tous deux sont pleins de goût; tous deux hardis et pourtant sobres d'expression;

tous deux timides dans les caractères d'hommes ; tous deux parfaits dans les caractères de femmes ; tous deux sublimes dans la peinture des passions. Et comme s'ils s'étoient suivis pas à pas, Racine a fait entendre dans Esther, une fraîche mélodie, une voix de quinze années, dont Virgile a pareillement rempli sa seconde églogue ; mais toutefois avec la différence qui existe entre la voix de la jeune fille, et celle de l'adolescent, entre les soupirs de l'innocence, et ceux d'un honteux amour.

Voilà en quoi Virgile et Racine se ressemblent ; voici, peut-être, en quoi ils diffèrent.

Le second semble, en général, supérieur au premier, dans les caractères. Agamemnon, Achille, Oreste, Néron, Mithridate, Acomat, sont fort au-dessus de tous les personnages de l'Enéïde. Enée et Turnus ne sont beaux que dans deux ou trois momens ; Mezance seul est fièrement dessiné.

Cependant, dans les peintures douces et tendres, Virgile a retrouvé son génie. Evandre, ce vieux roi d'Arcadie, vivant sous le chaume, et défendu par deux chiens de bergers, au même lieu où les Césars, entourés des gardes prétoriennes, devoient un jour habiter leur palais ; le jeune Pallas, le beau

Lausus, fils vertueux d'un père criminel; enfin, Nisus et Euryale sont des personnages tout divins.

Dans les caractères de femmes, Racine conserve sa supériorité; Clytemnestre et Agrippine sont plus savamment traitées qu'Amate, et Phèdre est plus passionnée que Didon.

Nous ne parlons point d'Athalie, parce que Racine, dans cette pièce, ne peut être comparé à personne : c'est l'œuvre la plus parfaite du génie inspiré par la religion.

Mais Virgile l'emporte par un autre côté sur Racine; il est plus rêveur et plus mélancolique. Ce n'est pas que l'auteur de Phèdre n'eût été capable de trouver cette espèce de mélodie des soupirs; le rôle d'Andromaque, quelques stances des cantiques imités de l'Ecriture, et quelques strophes des chœurs d'Esther et d'Athalie, montrent ce qu'il auroit pu faire dans ce genre. Mais il vécut trop à la ville, et pas assez dans la solitude. La cour de Louis XIV, en épurant son goût, et lui donnant la majesté des formes, lui fit peut-être tort sous quelques autres rapports, en l'éloignant trop des champs et de la nature.

Nous avons déjà dit (1) qu'une des causes de la mélancolie de Virgile, vint des mal-

(1) Part. Ire, liv. V, avant-dernier chap.

heurs de sa jeunesse. Chassé du toit paternel, il garda toujours le souvenir de sa Mantoue. Mais ce n'étoit plus le Romain de la République, aimant son pays, à la manière dure et âpre des Brutus; c'étoit le Romain de la monarchie d'Auguste, le rival d'Homère, et le nourrisson des Muses.

Virgile cultiva ce germe de tristesse, en vivant au milieu des bois. Peut-être faut-il encore ajouter à cela des accidens particuliers. Nos défauts moraux ou physiques influent beaucoup sur notre humeur, et forment souvent la raison secrète, de la teinte dominante de notre caractère. Virgile avoit une difficulté de prononciation : il étoit laid de visage, foible de corps, rustique d'apparence. Il semble avoir eu dans sa jeunesse, des passions vives, auxquelles ces imperfections naturelles purent mettre des obstacles. Ainsi, des chagrins de famille, le goût des champs, un amour-propre en souffrance, et des passions non satisfaites, s'unirent pour lui donner cette rêverie, qui nous charme dans ses écrits.

On ne trouve point dans Racine le *Diis aliter visum*, le *Dulces moriens reminiscitur Argos*, le *Disce puer virtutem ex me — fortunam ex aliis*, le *Lyrnessi domus alta : sola Laurente sepulchrum*. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que ces

mots si puissans de mélancolie, sont tous, pour la plupart, dans les six derniers livres de l'Enéïde, ainsi que les épisodes d'Evandre et de Pallas, de Mézance et de Lausus, de Nysus et d'Euryale. Il semble qu'en approchant du tombeau, le Cygne de Mantoue mit dans ses accens quelque chose de plus céleste, comme ces cygnes de l'Eurotas, consacrés aux Muses, qui, selon Platon et Pythagore, avoient, avant d'expirer, une vue intérieure de l'Olympe.

Il est temps de sortir des routes de cette critique commune, qui se borne à n'admirer dans l'Enéïde que l'élégance des vers, et la perfection des six premiers livres. Le second livre est le chef-d'œuvre du poëme. Ce qu'il y a sur-tout d'admirable dans le quatrième, ce sont les préparatifs de la mort de Didon. Le sixième est un miracle de style. Quant aux six derniers, ils contiennent peut-être des beautés plus originales, plus appartenant en propre au génie de Virgile, que les six autres. Ils ont une foule de mots tendres, de pensées rêveuses, qu'on chercheroit en vain dans ceux-ci.

Cessons donc de ne connoître Virgile que comme le laborieux artiste d'un mètre ; c'est l'ami du solitaire, c'est le compagnon des heures secrètes de la vie. Racine peut être placé au-dessus du poëte latin, parce qu'il

a fait Athalie ; mais le dernier n'a-t-il pas quelque chose qui remue plus doucement le cœur ? On admire plus l'un, on aime plus l'autre.

Le premier a des douleurs trop royales.

Le second parle davantage à tous les rangs de la société.

En parcourant les tableaux des vicissitudes humaines, tracés par Racine, on croit errer dans les parcs abandonnés de Versailles : ils sont vastes et tristes ; mais à travers la solitude croissante, on distingue la main régulière des arts, et les vestiges des grandeurs.

Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes.

Les tableaux de Virgile, sans être moins nobles, ne sont pas bornés à de certaines perspectives de la vie : ils représentent toute la nature. Ce sont les solitudes des forêts, l'aspect des montagnes, les rivages de la mer, où des femmes exilées *regardent, en pleurant, l'immensité des flots* :

Cunctæque profundum
Pontum adspectabant flentes.

CHAPITRE XI.

LE GUERRIER.

Définition du beau idéal.

Les siècles héroïques ne sont si favorables à la poésie, que parce qu'ils ont cette vieillesse, cette incertitude de tradition, que demandent les Muses, naturellement un peu menteuses. Nous voyons tous les jours se passer sous nos yeux les choses les plus extraordinaires, sans y prendre le moindre intérêt; mais nous aimons à entendre raconter des faits obscurs, et qui sont déjà loin de nous. C'est qu'au fond, les plus grands événemens de la terre sont fort petits en eux-mêmes. Notre ame, qui sent ce vice des affaires humaines, et qui tend sans cesse à l'immensité, tâche de ne les voir que dans le vague, pour les agrandir.

Or, l'esprit des siècles héroïques se forme du mélange d'un état civil encore grossier, et d'un état religieux porté à son plus haut point d'influence.

La barbarie et le polythéïsme ont produit les héros d'Homère; la barbarie et le christianisme ont enfanté les chevaliers du Tasse.

Qui, des *héros* ou des *chevaliers*, méritent la préférence, soit en morale, soit en poésie? c'est ce qu'il convient d'examiner.

En faisant abstraction du génie particulier des deux poëtes, et ne comparant qu'homme à homme, il nous semble que les personnages mis en action dans la Jérusalem, sont fort supérieurs à ceux de l'Iliade.

Eh? quelle différence entre des chevaliers si francs, si désintéressés, si humains; et des guerriers perfides, avares, atroces, insultant aux cadavres de leurs ennemis: poétiques enfin par leurs vices, comme les premiers le sont par leurs vertus?

Si par héroïsme, on entend un effort fait contre les passions, en faveur de la vertu, c'est, sans doute, Godefroi et non Agamemnon qui est le véritable héros. Or, nous demandons pourquoi le Tasse, en peignant les chevaliers, a tracé le modèle du parfait guerrier, tandis qu'Homère, en représentant les hommes des temps héroïques, n'a fait que des espèces de monstres? C'est que le christianisme a fourni, dès sa naissance, le *beau idéal moral*, ou *le beau idéal des caractères*, que n'a pu donner le polythéisme. Nous arrêterons un peu le lecteur sur ce sujet; il importe trop au fond de notre ouvrage, pour hésiter à le mettre dans tout son jour.

Il y a deux sortes de *beau idéal*, le beau idéal *moral*, et le beau idéal *physique*.

L'un et l'autre sont nés de la société. Les

hommes très-près de la nature, tels que les sauvages, ne le connoissent pas; ils se contentent, dans leurs chansons, de rendre fidèlement ce qu'ils voient. Comme ils vivent au milieu des déserts, leurs tableaux sont nobles et poétiques : vous n'y trouvez point de mauvais goût; mais aussi ils sont monotones, et les sentimens qu'ils expriment, ne vont pas jusqu'à l'héroïsme.

Le siècle d'Homère commençoit déjà à s'éloigner de ces premiers temps. Qu'un sauvage perce un chevreuil de ses flèches; qu'il le dépouille au milieu de toutes les forêts; qu'il étende la victime sur les charbons d'un chêne embrasé : tout est poétique dans cette action. Mais dans la tente d'Achille, il y a déjà des *bassins*, des *broches*, des *vases*; un seul instrument de plus, et Homère tomboit dans la bassesse des descriptions, ou bien il entroit dans la route du beau idéal, en commençant à *cacher*.

Ainsi, à mesure que la société multiplia les besoins et les commodités de la vie, les poëtes apprirent qu'il ne falloit plus, comme par le passé, peindre tout aux yeux, mais voiler de certaines parties du tableau.

Ce premier pas fait, ils virent encore qu'il falloit *choisir*; ensuite, que la chose choisie étoit susceptible d'une forme plus belle ou d'un plus bel effet dans telle ou telle position.

Toujours *cachant* et *choisissant*, retranchant ou ajoutant, ils se trouvèrent peu-à-peu dans des formes qui n'étoient plus naturelles, mais qui étoient plus parfaites que la nature; les artistes appellèrent ces formes, *le beau idéal*.

On peut donc définir *le beau idéal*, l'art *de choisir et de cacher*.

Cette définition du beau idéal s'applique également au beau idéal *moral* et au beau idéal *physique*. Celui-ci se forme, en cachant avec adresse la partie infirme des objets, l'autre en dérobant à la vue certains côtés foibles de l'ame : *l'ame* a ses besoins honteux, et ses bassesses comme le corps. Et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, qu'il n'y a que l'homme qui puisse être représenté plus parfait que nature, et comme approchant de la Divinité. On ne s'avise pas de peindre le *beau idéal* d'un cheval, d'un aigle, d'un lion. Ceci nous fait entrevoir une preuve merveilleuse de la grandeur de nos fins et de notre immortalité.

La société où la morale atteignit le plutôt tout son développement, dut atteindre le plus vîte au *beau idéal moral*, ou, ce qui revient au même, au *beau idéal des caractères*; or, c'est ce qui distingue éminemment les sociétés formées dans la religion chrétienne. Il est étrange, et cependant rigou-

reusement vrai, que tandis que les mœurs de nos pères étoient encore barbares, la morale, au moyen de l'Evangile, s'étoit élevée chez eux à son dernier point de perfection; de sorte que l'on vit des hommes à-la-fois sauvages par le corps, et, si nous osons nous exprimer ainsi, civilisés par l'ame.

C'est ce qui fait la beauté des temps chevaleresques, et ce qui leur donne la supériorité, tant sur les siècles héroïques, que sur les siècles tout-à-fait modernes.

Car si vous entreprenez de peindre les premiers âges de la Grèce; autant la simplicité des coutumes et des mœurs vous offrira des choses agréables, autant les caractères vous choqueront: le polythéisme ne fournit rien pour corriger la première nature sauvage, et l'insuffisance des vertus primitives.

Si, au contraire, vous chantez l'âge moderne, vous serez obligé de bannir toute vérité de votre ouvrage, et de vous jeter à-la-fois dans le beau idéal *moral*, et dans le beau idéal *physique*. Trop loin de la nature et de la religion sous tous les rapports, on ne peut représenter fidèlement, ni l'intérieur de nos ménages, ni encore moins le fond de nos cœurs.

La chevalerie seule offre le beau mélange de la *vérité* et de la *fiction*.

D'un côté, vous pouvez offrir le tableau des mœurs dans toute sa naïveté : un vieux château, une grande salle, un large foyer, des tournois, des joûtes, des chasses, le son du cor et le bruit des armes, n'ont rien qui heurte le goût, rien qu'on doive ou *choisir* ou *cacher*.

Et d'une autre part, le poëte chrétien, plus heureux qu'Homère, n'est point forcé de ternir sa peinture, en y plaçant l'homme barbare ou l'homme *naturel*; le christianisme lui donne le parfait héros.

Ainsi, tandis qu'il est dans la nature, relativement aux objets physiques, il est au-dessus de cette nature, par rapport aux objets moraux.

Or, le *vrai* et l'*idéal* sont les deux grandes sources de tout intérêt poëtique, le *touchant* et le *merveilleux*.

CHAPITRE XII.

Suite.

Du caractère du Guerrier.

Il faut montrer à présent que ces vertus des chevaliers, qui élèvent leur caractère jusqu'au *beau idéal*, sont des vertus véritablement chrétiennes.

Si elles n'étoient que de simples vertus

morales, imaginées par le poëte, elles seroient sans mouvement et sans ressort. On en peut juger par Énée, dont Virgile a fait un héros philosophe.

Les vertus purement morales sont froides par essence : ce n'est pas quelque chose d'ajouté à l'ame, c'est quelque chose de retranché ; c'est l'absence du vice, plutôt que la présence de la vertu.

Les vertus religieuses ont des ailes, elles sont passionnées. Non contentes de s'abstenir du mal, elles veulent faire le bien. Elles ont l'activité de l'amour, et se tiennent dans une région supérieure, et un peu exagérée.

Telles étoient les vertus des chevaliers. La foi ou la fidélité étoit sa première vertu.

La fidélité est pareillement la première vertu du christianisme.

Le chevalier ne mentoit jamais. — Voilà le chrétien.

Le chevalier étoit pauvre, et le plus désintéressé des hommes. — Voilà le disciple de l'évangile.

Le chevalier s'en alloit à travers le monde, secourant la veuve et l'orphelin. — Voilà la charité de Jésus-Christ.

Le chevalier étoit tendre et délicat en amour. Et de qui auroit-il reçu cette douceur, si ce n'étoit d'une religion humaine, qui porte toujours au respect pour la foiblesse ?

Avec quelle bénignité Jésus-Christ ne parle-t-il pas aux femmes dans l'évangile?

Agamemnon déclare brutalement qu'il aime autant Briséïs que son épouse, parce qu'elle fait d'aussi beaux ouvrages.

Un chevalier ne parle pas ainsi.

Enfin le christianisme a produit la bravoure des héros modernes, si supérieure à celle des héros antiques.

La véritable religion enseigne à tout homme que ce n'est pas par la force du corps qu'on se doit mesurer, mais par la grandeur de l'ame. Delà, le plus foible des chevaliers ne sait ce que c'est que de trembler devant un ennemi; et, quoique certain de recevoir la mort, il n'a pas même la pensée de la fuite.

Cette haute valeur est devenue si commune, que le moindre de nos fantassins est plus courageux que les Ajax, qui fuyoient devant Hector, qui fuyoit à son tour devant Achille. Quant à la clémence du chevalier chrétien envers les vaincus, qui peut nier qu'elle procède du christianisme?

Les poëtes modernes ont tiré une foule de traits nouveaux du caractère chevaleresque. Dans le drame, il suffit de nommer Tancrède, Nemours, Lusignan, et ce Nérestan qui apporte la rançon au moment où on ne l'attendoit plus, et qui se vient rendre prisonnier, parce qu'il ne peut satisfaire à la somme nécessaire, pour se racheter lui-même. Les belles mœurs

chrétiennes ! Et qu'on ne dise pas que c'est une pure invention poétique ; il y a cent exemples de chrétiens, qui se sont remis entre les mains des infidèles, ou pour délivrer d'autres chrétiens, ou parce qu'ils ne pouvoient pas payer l'argent qu'ils avoient promis.

Et dans l'épopée, comme ils sont aimables tous ces chevaliers de la Jérusalem ? On est avec eux sous les murs de Solyme ; on croit entendre le jeune Bouillon s'écrier au sujet d'Armide : « Que dira-t-on à la cour de France, quand on saura que nous avons refusé notre secours à la beauté » ? Ce Renaud si brillant, ce Tancrède si généreux, ce vieux Raymond de Toulouse, toujours abattu et toujours relevé, sont des personnages enchanteurs. Pour juger en un moment de la différence immense, qui se trouve entre les héros d'Homère et ceux du Tasse, il suffit de jeter les yeux sur le camp de Godefroi et sur les remparts défendus par Argant. D'un côté sont les *chevaliers*, et de l'autre les *héros antiques*. Soliman même n'a tant d'éclat, que parce que le poëte lui a donné quelques traits de la générosité du chevalier : ainsi le principal héros infidèle emprunte lui-même sa majesté du christianisme.

Mais c'est dans Godefroi qu'il faut admirer le chef-d'œuvre du caractère héroïque. Si Enée veut échapper à la séduction d'une

femme, il tient les yeux baissés, *immota tenebat lumina*; il cache son trouble; il répond des choses vagues : « Reine, je ne nie point tes bontés, je me souviendrai d'Elise »; *meminisse Elisæ.*

Ce n'est pas de cet air que le capitaine chrétien écoute les adresses d'Armide. Il résiste, car il connoît trop les fragiles appas de ce monde; il continue son vol vers le ciel, *comme l'oiseau rassasié qui ne s'abat point, où une nourriture trompeuse l'appelle.*

> Qual saturo augel, che non si cali,
> Ove il cibo mostrando, altri l'invita.

Faut-il combattre, délibérer, appaiser une sédition? Bouillon est par-tout grand, partout auguste. Ulysse frappe Thersite de son sceptre (σκήπτρῳ δὲ μεταφρενον, ἠδὲ καὶ ὤμω πλῆξεν), et arrête les Grecs, prêts à remonter sur leurs vaisseaux : mœurs naïves et pittoresques. Mais voyez Godefroi se montrant seul à un camp furieux, qui l'accuse d'avoir fait assassiner un héros. Quelle beauté noble et touchante dans la prière du pieux capitaine, plein de la conscience de sa vertu. Et comme cette prière fait ensuite éclater l'intrépidité du général, qui, désarmé et tête nue, se présente à une soldatesque effrénée.

Au combat, une sainte et majestueuse valeur, inconnue aux guerriers d'Homère et

de Virgile, anime le guerrier chrétien. Enée, couvert de ses armes divines, et debout sur la poupe de sa galère, qui approche du rivage Rutule, est dans une belle attitude épique : Agamemnon, semblable au Jupiter foudroyant, présente une image pleine de grandeur. Mais Godefroi n'est inférieur ni au père des Césars, ni au chef des Atrides, dans le dernier chant de la Jérusalem; chant où il ne manque qu'une mêlée, au commencement de la bataille, pour être parfait.

Le soleil vient de se lever; les armées sont en présence, *comme deux antiques forêts* : les bannières claquent dans les vents; les plumes flottent sur les casques; les habits, les franges, les harnois, les armes, les couleurs, l'or et le fer, étincellent aux premiers feux de la lumière. Monté sur un coursier rapide, Godefroi parcourt les rangs de son armée; il parle; et son discours est un modèle d'éloquence guerrière. Sa tête rayonne, son visage brille d'un éclat inconnu : l'ange de la victoire le couvre invisiblement de ses ailes. Bientôt il se fait un profond silence : les légions se prosternent en adorant celui qui fit tomber Goliath, par la main d'un jeune berger. Soudain les trompettes éclatent; les soldats chrétiens se relèvent, et, pleins de la fureur du Dieu des Armées, se précipitent sur les bataillons ennemis.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
POÉTIQUES ET MORALES
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE III.

SUITE DE LA POÉSIE, DANS SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES.

PASSIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Que le christianisme a changé les rapports des passions, en changeant les bases du vice et de la vertu.

De l'examen des caractères, nous venons à celui des passions. On sent qu'en traitant

des premiers, il nous a été impossible de ne pas toucher un peu aux secondes; mais ici, nous nous proposons d'en parler plus amplement.

S'il existoit une religion dont la qualité essentielle fût de poser une barrière aux passions de l'homme, elle augmenteroit nécessairement le jeu de ces passions dans le Drame et dans l'Epopée; elle seroit, par sa nature même, plus favorable à la peinture des sentimens, que toute autre institution religieuse, qui, ne connoissant point des délits du cœur, n'agiroit sur nous que par des scènes extérieures. Or, c'est ici le grand avantage de la religion chrétienne sur les cultes de l'antiquité : c'est un vent céleste qui enfle les voiles de la vertu, et multiplie les orages de la conscience autour du vice.

Les grands flots des passions, tantôt irrités, tantôt calmés par le christianisme, produisent des effets d'autant plus merveilleux sur la scène moderne, que ce même culte connoît aussi les nuances délicates des passions, et qu'il les exprime dans leurs détails, comme il les rend dans leur ensemble.

Toutes les bases du vice et de la vertu ont changé parmi les hommes, du moins parmi les hommes chrétiens, depuis la pré-

dication de l'Evangile. Chez les anciens, par exemple, l'humilité passoit pour bassesse, et l'orgueil pour grandeur : parmi nous, c'est le contraire ; l'orgueil est le premier des vices, et l'humilité une des premières vertus. Cette seule mutation de principes, bouleverse la morale entière. Il n'est pas difficile d'appercevoir que c'est le christianisme qui a raison, et que lui seul a rétabli la véritable nature ; mais il résulte de-là, que nous devons découvrir dans les passions, des nuances que les anciens n'y voyoient pas.

Donc, pour nous, la racine du mal est la *vanité*, et la racine du bien la *charité*; de sorte que les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses, un composé d'amour. Le christianisme a été si loin en morale, qu'il a, pour ainsi dire, donné les abstractions, ou les règles mathématiques des émotions de l'ame.

Appliquez ces principes à quelques-uns de nos sentimens, et vous en reconnoîtrez la justesse. Pourquoi toutes les passions qui tiennent au courage, sont-elles plus belles parmi nous que chez les anciens? pourquoi avons-nous donné d'autres proportions à la valeur, et transformé un mouvement brutal

en une vertu ? C'est par le mélange de la vertu chrétienne, directement opposée à ce mouvement; nous voulons dire l'*humilité*. De ce mélange est née la *magnanimité* ou la *générosité poétique*, sorte de passion (car les chevaliers l'ont poussée jusques-là) totalement inconnue des anciens.

Un de nos plus doux sentimens, et peut-être le seul qui appartienne absolument à l'ame (car tous les autres ont quelque mélange des sens dans leur nature ou dans leur but), c'est l'amitié. Et combien le christianisme n'a-t-il point augmenté les charmes de cette passion céleste, en lui donnant pour fondement la *charité*? Jésus-Christ dormit dans le sein de Jean, et sur la croix, avant d'expirer, l'amitié l'entendit prononcer ce mot digne d'un Dieu : *mater, ecce filius tuus; discipulus, ecce mater tua : mère, voilà ton fils; Disciple, voilà ta mère.*

Le christianisme qui a révélé notre double nature et montré toutes les contradictions de notre être; qui a fait voir le haut et le bas de notre cœur; qui lui-même est plein de contrastes comme nous, en nous présentant un homme-dieu, un enfant maître des mondes, le créateur de l'univers sortant du sein d'une créature; le christianisme, disons-

nous, vu sous ce jour des contrastes, semble être encore, par excellence, la religion de l'amitié. Ce sentiment se fortifie autant par les oppositions que par les ressemblances. Pour que deux hommes soient parfaits amis, ils doivent s'attirer et se repousser sans cesse par quelqu'endroit : il faut qu'ils aient des génies d'une même force, mais d'un genre différent; des opinions opposées, des principes semblables; des haines et des amours diverses, mais au fond la même dose de sensibilité; des humeurs tranchantes, et pourtant des goûts pareils; en un mot, de grands contrastes de caractères, et de grandes harmonies de cœur.

Cette douce chaleur, que la *charité* répand dans les passions vertueuses, leur donne un caractère divin. Chez les hommes de l'antiquité, l'avenir des sentimens ne passoit pas le tombeau, où il venoit faire naufrage. Deux amis, deux amans, se quittoient aux portes de la mort, et sentoient que leur séparation étoit éternelle; le comble de leur félicité se réduisoit à mêler leurs cendres ensemble : mais combien elle devoit être douloureuse, une urne qui ne contenoit que des souvenirs ! Le polythéisme avoit établi l'homme dans les régions du passé; le christianisme l'a placé dans les

champs de l'espérance. La jouissance des sentimens honnêtes sur la terre, n'est que l'avant-goût des délices dont nous serons comblés : le principe de nos amitiés n'est point dans ce monde. Deux êtres qui s'aiment ici-bas sont seulement dans la route du Ciel, où ils arriveront ensemble, si la vertu les dirige. De manière que cette forte expression des poëtes, *exhaler son ame dans celle de son ami*, est littéralement vraie pour deux chrétiens. En quittant leurs corps, ils ne font que se dégager d'un obstacle qui s'opposoit à leur union intime, et leurs ames, en s'échappant ensemble, vont se confondre dans le sein de l'Eternel.

Tel est l'effet de la charité dans les passions vertueuses; considérons l'orgueil dans les sentimens vicieux.

Si le poëte, dans l'antiquité, étoit obligé de représenter la haine, il ne pouvoit lui supposer qu'un de ces trois motifs : ou une antipathie naturelle, ou un intérêt d'ambition ou de fortune, ou une jalousie d'amour. On voit par-là, qu'il n'étoit qu'au premier degré de la connoissance de cette passion, puisqu'il ignoroit que l'amour-propre, autrement l'orgueil, est au fond de l'antipathie naturelle, de l'ambition, de la cupidité, et de la jalousie.

Nous donc, qui savons cette grande vérité, nous expliquerons parfaitement la haine, ou tel autre vice, et nous en varierons la peinture, selon le rang, la fortune, l'âge et la nation de l'homme qui en sera attaqué.

Mais toutefois, le christianisme, en nous découvrant les bases sur lesquelles reposent les passions des hommes, n'a pas désenchanté la vie; et c'est en cela qu'il diffère essentiellement de la philosophie, qui, cherche trop à pénétrer la nature de l'homme, et à trouver le fond par-tout. La religion chrétienne n'a soulevé des plis du voile que ce qui est nécessaire pour que nous puissions voir notre route; mais sur les choses inutiles à nos fins, elle a laissé le doute et les ombres. Ainsi elle a charmé l'esprit par un rayon de lumière, sans détruire la partie poétique de l'ame, en lui ôtant le champ des découvertes et des desirs. Chaque chose a une nature qui lui est propre : on ne sauroit trop analyser la pensée; il n'en est pas ainsi des sentimens : vouloir les approfondir, n'est pas preuve de savoir, mais d'ignorance; il ne faut pas toujours laisser tomber la sonde dans les abîmes du cœur : les vérités qu'il contient sont du nombre de celles qui demandent le demi-jour et la perspective. C'est une

grande imprudence que d'appliquer sans cesse son jugement à la partie sensible de son être, de porter l'esprit raisonneur dans les passions : cette curiosité conduit peu-à-peu à douter de toutes les choses généreuses ; elle dessèche les sentimens, et tue, pour ainsi dire, l'ame : les mystères du cœur sont comme ceux de l'antique Egypte, tout profane qui cherche à les découvrir, sans y être initié par la religion, est subitement frappé de mort.

CHAPITRE II.

AMOUR PASSIONNÉ.

Didon.

Ce que nous appelons proprement amour parmi nous, est un sentiment dont la haute antiquité a ignoré jusqu'au nom. Ce n'est que dans les siècles modernes qu'on a vu se former ce mélange des sens et de l'ame, cette espèce d'amour, dont l'amitié est la partie morale. C'est encore au christianisme que l'on doit ce sentiment perfectionné ; c'est lui, qui tendant sans cesse à épurer le cœur, est parvenu à jeter de la spiritualité jusques dans le penchant qui en paroissoit le moins

susceptible. Voilà donc un nouveau moyen de situations poétiques, que cette religion si dénigrée a fourni aux auteurs même qui l'insultent ; on peut voir dans une foule de romans, les beautés que cette passion demi-chrétienne a fait naître. Le caractère de Clémentine, par exemple, est un chef-d'œuvre, dont l'antiquité n'offre point de modèle. Mais pénétrons dans ce sujet, considérons d'abord l'*amour passionné*; nous verrons ensuite l'*amour champêtre*.

Cette sorte d'amour n'est ni aussi saint que la piété conjugale, ni aussi gracieux que le sentiment des bergers ; mais plus poignant que l'un et l'autre, il dévaste les ames où il règne. Ne s'appuyant point sur la gravité du mariage, ou sur l'innocence des mœurs champêtres, et ne mêlant aucun autre prestige au sien, il est à soi-même sa propre illusion, sa propre folie, sa propre substance. Ignorée de l'artisan trop occupé, et du laboureur trop simple, cette passion n'existe que dans ces rangs de la société, où l'oisiveté nous laisse surchargés de tout le poids de notre cœur, avec son immense amour-propre, et ses éternelles inquiétudes.

Cette grande maladie de l'ame, chez les riches de la terre, se déclare avec fureur,

aussitôt que se montre l'objet qui doit en développer le germe. Didon s'occupe encore des travaux de sa cité naissante : la tempête se lève ; un héros sort de ses flancs. La reine se trouble, un *feu aveugle* s'attache à ses veines ; les imprudences commencent ; les plaisirs suivent ; le désenchantement et le remords viennent après eux : bientôt Didon est abandonnée ; elle regarde avec horreur autour d'elle, et ne voit que des abîmes. Comment s'est-il évanoui, cet édifice de bonheur, dont une imagination exaltée avoit été l'amoureux architecte, semblable à ces palais de nuages que dore quelques instans un soleil prêt à s'éteindre? Didon vole, cherche, appelle, Enée :

Dissimulare etiam sperasti, etc.

Perfide! espérois-tu me cacher une chose si détestable, t'échapper clandestinement de cette terre? Ni notre amour, ni cette main que je t'ai donnée, ni Didon prête à étaler de cruelles funérailles, ne peut arrêter tes pas? etc., etc.

Quel trouble, quelle passion, quelle vérité, dans l'éloquence de cette femme trahie! Son discours est plein d'ellipses, de réticences, de parenthèses ; les sentimens se pressent tellement dans son cœur, qu'elle les produit en désordre, incohérens et séparés, tels qu'ils s'accumulent sur ses lèvres.

Remarquez les autorités qu'elle emploie dans ses prières. Est-ce au nom des dieux, au nom d'un vain sceptre qu'elle parle? Non! elle ne fait pas même valoir *Didon dédaignée;* mais, plus humble et plus amante, elle n'implore le fils de Vénus que par des larmes, que par la propre main du perfide. Si elle y joint le souvenir de l'amour, ce n'est encore qu'en l'étendant sur Enée: *par notre hymen, par notre union commencée*, dit-elle, *per connubia nostra, per inceptos hymenaeos*. Elle atteste aussi les lieux témoins de son bonheur; car c'est une coutume des malheureux d'associer à leurs sentimens les objets qui les environnent. Abandonnés qu'ils sont des hommes, ils cherchent à se créer des appuis, en animant de leur douleur les êtres insensibles autour d'eux. Ce toit, ce foyer hospitalier, où naguères elle accueillit l'ingrat, sont donc les vrais dieux pour Didon; Lares irrités, qui se vont changer en divinités de l'Erèbe. Ensuite, avec l'adresse d'une femme, et d'une femme amoureuse, elle rappelle tour-à-tour le souvenir de Pygmalion et celui de Iarbe, afin de réveiller ou la générosité, ou la jalousie du héros Troyen. Bientôt, pour dernier trait de passion et de misère, la superbe souveraine de Carthage va jusqu'à souhaiter

que du moins un *petit Enée*, *Parvulus Æneas* (1), restât dans sa cour, pour consoler sa douleur, même en portant témoignage à sa honte. Elle s'imagine que tant de larmes, tant d'imprécations, tant de prières, sont des vérités pressantes, auxquelles Enée ne pourra enfin résister; car dans ces momens de folie, les passions, incapables de plaider leur cause, croient déclarer tous leurs moyens, lorsqu'elles ne font entendre que tous leurs accens.

CHAPITRE III.

Suite du PRÉCÉDENT.

La Phèdre de Racine.

Nous pourrions nous contenter d'opposer à Didon la Phèdre de Racine. Bien plus passionnée que la reine de Carthage, elle n'est en effet qu'une *épouse chrétienne.* La crainte

(1) Le vieux *Lois des Masures*, Tournisien, qui nous a laissé les quatre premiers livres de l'Enéïde en *carmes françois*, a traduit ainsi ce morceau :

. . . . Si d'un petit Enée,
Avec ses yeux, m'étoit faveur donnée,
Qui seulement te ressemblât de vis,
Point ne seroit du tout, à mon avis,
Prinse, et de toi laissée entièrement.

des flammes vengeresses et de l'éternité formidable de notre enfer, percent à travers tout le rôle de cette femme criminelle (1), et sur-tout dans la fameuse scène de jalousie, qui, comme on le sait, est de l'invention du poëte moderne. L'inceste n'étoit pas une chose si rare et si monstrueuse chez les anciens, pour exciter de pareilles frayeurs dans le cœur du coupable. Si Sophocle fait mourir Jocaste au moment où elle apprend son crime, Euripide la fait vivre long-temps après. Au rapport de Tertullien, les malheurs d'Œdipe chez les Macédoniens (2), n'excitoient que les plaisanteries des spectateurs. Virgile ne place pas Phèdre aux enfers, mais seulement dans ces bocages de myrthes, dans ce *champs des pleurs*, *lugentes campi*, où vont errant ces amantes, *qui, même dans la mort, n'ont pas perdu leurs soucis.*

Curæ non ipsa in morte relinquunt (3).

Aussi, la Phèdre d'Euripide, comme celle de Sénèque craint-elle beaucoup plus Thésée que le Tartare. Ni l'une, ni l'autre ne parle comme la Phèdre de Racine.

---

(1) Cette crainte du Tartare est foiblement indiquée dans Euripide.

(2) Tertul. Apolog.

(3) Æneid. lib. VI, v. 444.

Moi jalouse ! et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant ; et moi je brûle encore !
Pour qui ? quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot, sur mon front, fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure :
Je respire à-la-fois l'inceste et l'imposture ;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux :
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ! mon père y tient l'urne fatale ;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux Enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même, de ton sang, devenir le bourreau.
Pardonne. Un dieu cruel a perdu ta famille :
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Cet incomparable morceau offre une gradation de sentimens, une science de la tristesse, des angoisses et des transports de l'ame, dont les anciens n'ont jamais approché. Chez eux on trouve, pour ainsi dire, des fragmens de sentimens, mais rarement

un sentiment complet ; ici, c'est tout le cœur.

> C'est Vénus toute entière à sa proie attachée !

Quant à ces vers,

> Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
> Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

c'est le trait le plus sublime de passion qui existe. Il y a là dedans un mélange des sens et de l'ame, de désespoir et de fureur amoureuse, qui passe toute expression. Cette femme, qui se *consoleroit d'une éternité de souffrances*, si elle avoit joui *d'un seul instant de bonheur ;* cette femme n'est pas dans le *caractère antique ;* c'est la *chrétienne réprouvée*, c'est la pécheresse tombée vivante entre les mains de Dieu ; son mot est le mot du damné.

CHAPITRE IV.

Suite des PRÉCÉDENS.

Julie d'Etange.

TOUT-A-COUP nous changeons de couleurs ; et l'amour passionné, terrible dans la Phèdre *chrétienne*, ne fait plus entendre dans la *dévote* Julie que de mélodieux sou-

pirs : c'est une voix troublée qui sort d'un sanctuaire de paix; c'est un cri d'amour que prolonge, en l'adoucissant, l'écho religieux des tabernacles.

Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité; et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas . . . .
. . . .
une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur; je le sens vide et gonflé, comme vous disiez autrefois du vôtre; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper, il lui reste une force inutile dont il ne sait que faire; cette peine est bizarre, j'en conviens; mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop heureuse, le bonheur m'ennuie . . . . .
. . . .

Ne trouvant donc rien ici bas qui lui suffise, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir; en s'élevant à la source du sentiment et de l'être, elle y perd sa sécheresse et sa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie; elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps, ou plutôt elle n'est plus en moi-même, elle est toute dans l'être immense qu'elle contemple; et dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime qu'elle espère être un jour le sien. . .
. . . .

En songeant à tous les bienfaits de la providence, j'ai honte d'être sensible à de si foibles chagrins, et d'oublier de si grandes graces. . . . .
Quand la tristesse m'y suit malgré moi (*dans son oratoire*), quelques pleurs versés devant celui qui console

soulagent mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont jamais amères, ni douloureuses, mon repentir même est exempt d'alarmes ; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte. J'ai des regrets et non des remords.

Le Dieu que je sers est un Dieu clément, un père : ce qui me touche, c'est sa bonté ; elle efface à mes yeux tous ses autres attributs ; elle est le seul que je conçois. Sa puissance m'étonne, son immensité me confond, sa justice... Il a fait l'homme foible ; puisqu'il est juste, il est clément. Le Dieu vengeur est le Dieu des méchans. Je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix, Dieu de bonté ! c'est toi que j'adore : c'est de toi, je le sens, que je suis l'ouvrage, et j'espère te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Comme l'amour et la religion sont heureusement fondus dans ce tableau ! Quel chef-d'œuvre ce seroit que l'*Héloïse*, si elle étoit toute écrite de ce ton (1), ou, encore mieux, comme la lettre de la promenade sur le lac. Ce style, ces sentimens n'ont point de modèle dans l'antiquité. Il faudroit être bien insensé pour repousser un culte qui fait sortir du cœur, des voix si tendres, et qui a, pour ainsi dire, ajouté de nouvelles cordes à l'ame.

Le christianisme est sur-tout un vrai baume pour nos blessures, quand les passions,

(1) Il y a toutefois dans ce morceau un mélange très-vicieux d'expression purement métaphysique, et de langage naturel. *Dieu*, le *Tout-Puissant*, le *Seigneur*, vaudroient beaucoup mieux que la *source de l'Etre*, etc.

d'abord soulevées dans notre sein, commencent à s'appaiser, ou par l'infortune, ou par la durée. Il endort la douleur, il fortifie la résolution chancelante, il prévient les rechûtes, en combattant, dans une ame à peine guérie, le dangereux pouvoir des souvenirs; il nous environne de paix, de parfums, de lumière; il rétablit pour nous cette harmonie des choses célestes, que Pythagore entendoit dans le silence de ses passions: comme il promet toujours une récompense pour un sacrifice, on croit ne rien lui céder en lui cédant tout; comme il offre à chaque pas un objet plus beau à nos desirs, il satisfait à l'inconstance naturelle de nos cœurs: on est toujours avec lui dans les extases d'un amour qui commence, et cet amour a cela d'ineffable, que ses mystères sont ceux de l'innocence et de la pureté.

CHAPITRE V.

Suite des Précédens.

Héloïse et Abeilard.

Julie a été ramenée à la religion par des malheurs ordinaires : elle est restée dans le monde, et contrainte de lui cacher une passion devenue criminelle, elle se réfugie en secret auprès de Dieu ; sûre de trouver dans ce père indulgent une pitié que lui refuseroient les hommes. Elle se plaît à se confesser au tribunal suprême, parce que lui seul peut l'absoudre, et peut-être aussi (reste involontaire de foiblesse) parce que c'est toujours parler de son amour.

Si nous trouvons tant de charmes à révéler nos peines à quelqu'homme supérieur, à quelque conscience tranquille qui nous fortifie, et nous fait participer au calme dont elle jouit ; quelles délices n'est-ce pas, que d'oser parler de passions à l'Etre impassible que nos confidences ne peuvent troubler, et de foiblesse à l'Être tout-puissant qui peut nous donner un peu de sa force ? On conçoit les transports de ces hommes saints, qui, retirés sur le sommet des montagnes, mettoient toute leur vie au pied de Dieu, à force d'amour perçoient les voûtes de

l'éternité et parvenoient à contempler la lumière primitive. Julie, sans le savoir, approche de sa fin, et les voiles du tombeau, qui commencent à s'entr'ouvrir pour elle, laissent éclater à ses yeux, un rayon de l'Excellence divine : la voix de cette femme mourante est foible, car ce sont les derniers bruits du vent qui va quitter la forêt, les derniers murmures d'une mer qui déserte ses rivages.

La voix d'Héloïse a plus de force. Femme d'Abeilard, elle vit, et elle vit pour Dieu. Ses malheurs ont été aussi imprévus que terribles. Précipitée du monde au désert, elle est entrée tout-à-coup, et avec tous ses feux, dans les glaces monastiques. La religion et l'amour exercent à-la-fois leur empire sur son cœur : c'est la nature rebelle, saisie toute vivante par la grâce, et qui se débat vainement dans les embrassemens du Ciel. Donnez Racine pour interprête à Héloïse, et le tableau de ses souffrances va mille fois effacer celui des malheurs de Didon, et par l'effet tragique, et par le lieu de la scène, et par je ne sais quoi de formidable, que le christianisme imprime aux objets où il mêle sa grandeur.

Hélas! tels sont les lieux où captive, enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée ;
Cependant, Abeilard, dans cet affreux séjour,

Mon cœur s'enivre encor du poison de l'amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence,
Et j'ai maudit cent fois ma pénible innocence.
. . . .
O funeste ascendant! ô joug impérieux!
Quels sont donc mes devoirs, et qui suis-je en ces lieux?
Perfide! de quel nom veux-tu que l'on te nomme?
Toi, l'épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme?
Dieu cruel, prends pitié du trouble où tu me vois,
A mes sens mutinés ose imposer tes loix :
. . . .
Le pourras-tu, grand Dieu! mon désespoir, mes larmes,
Contre un cher ennemi te demandent des armes;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux (1).

Il étoit impossible que l'antiquité fournît une pareille scène, parce qu'elle n'avoit pas une pareille religion. On aura beau supposer une vestale grecque ou romaine, jamais on n'établira ce combat entre la chair et l'esprit, qui fait tout le merveilleux de la position d'Héloïse, et qui appartient au dogme et à la morale du christianisme. Souvenez-vous que vous voyez ici réunie la plus fougueuse des passions, et une religion menaçante qui n'entre jamais en traité avec les appétits du corps. Héloïse aime, Héloïse brûle; mais là s'élèvent des murs glacés; là tout s'éteint sous des marbres insensibles; là des flammes éternelles, ou des récompenses

(1) Colard. Ep. d'Hél.

sans fin, attendent sa chûte ou son triomphe. Il n'y a point d'accommodement à espérer ; la créature et le créateur ne peuvent habiter ensemble dans la même ame. Didon ne perd qu'un amant ingrat. Oh ! qu'Héloïse est travaillée d'un tout autre soin ! Il faut qu'elle choisisse entre Dieu et un amant fidèle, dont elle a causé les malheurs ! Et qu'elle ne croie pas pouvoir détourner secrétement au profit d'Abeilard, la moindre partie de son cœur : le dieu de Jacob est un dieu jaloux, un dieu qui veut être aimé de préférence ; il punit jusqu'à l'ombre d'une pensée, jusqu'au songe qui s'adresse à d'autre qu'à lui.

Nous nous permettrons de relever ici une erreur de M. Colardeau, parce qu'elle tient à l'esprit irréligieux de son siècle, et qu'elle tend à jeter du jour sur le sujet que nous traitons. Son épître d'Héloïse a une teinte philosophique, qui n'existe point dans l'original de Pope. Après le morceau que nous avons cité, on trouve ces vers :

Chères sœurs, de mes fers, compagnes innocentes,
Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,
Vous qui ne connoissez que ces *foibles* vertus
Que la religion donne.... et que je n'ai plus ;
Vous qui, dans les *langueurs d'un esprit monastique*,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique ;
Vous enfin, qui n'ayant que Dieu seul pour amant,
Aimez par *habitude* et non par sentiment :

Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles !
Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles.
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah! qu'Héloïse envie et vos nuits et vos jours !

Ce passage qui pourtant ne manque ni d'abandon, ni de mollesse, ne se trouve point dans l'anglois. On en découvre à peine quelques traces dans ces vers de Pope, que nous traduisons mot à mot.

« Heureuse la vierge sans taches qui oublie le monde, et que le monde oublie ! L'éternelle joie de son ame est de sentir que toutes ses prières sont exaucées, tous ses vœux résignés. Le travail et le repos partagent également ses jours. Son sommeil facile cède sans effort aux pleurs et aux veilles. Ses desirs sont réglés, ses goûts toujours les mêmes ; elle s'enchante par ses larmes, et ses soupirs sont pour le Ciel. La grace répand autour d'elle ses rayons les plus sereins. Des anges lui *soufflent* (1) tout bas les plus beaux songes. Pour elle, l'époux prépare l'anneau nuptial ; pour elle, de blanches vestales entonnent des chants d'hymenée : c'est pour elle que fleurit la rose d'Eden, qui ne se fane jamais, et que les séraphins répandent les parfums de leurs ailes. Elle meurt enfin au son des harpes célestes, et s'évanouit dans les visions d'un jour éternel » !

Nous sommes encore à comprendre comment un *poëte* a pu se tromper au point de substituer à cette charmante description, un méchant lieu commun sur les *langueurs mo-*

(1) *Anglois* : PROMPT.

nastiques. Qui ne sent combien elle est belle, combien elle est dramatique, cette opposition que Pope a voulu faire entre les chagrins et l'amour d'Héloïse, et le calme et la chasteté de la vie religieuse ? Qui ne sent combien cette transition repose agréablement l'ame agitée par les passions, et quel nouveau prix elle donne ensuite aux mouvemens renaissans de ces mêmes passions ? Si la philosophie est bonne à quelque chose, ce n'est sûrement pas à la peinture des troubles du cœur, puisqu'elle est directement inventée pour les appaiser. Héloïse, philosophant sur les *foibles vertus* de la religion, ne parle ni comme la vérité, ni comme son siècle, ni comme la femme, ni comme l'amour. On ne voit que le poëte, et, ce qui est pis encore, l'âge des sophistes et de la déclamation.

C'est ainsi que l'esprit irréligieux détruit par-tout la vérité, et gâte les mouvemens de la nature. Pourrions-nous avoir aujourd'hui des *Phèdre* et des *Andromaque*, quand nos auteurs aiment mieux s'arrêter pour placer hors de propos une froide sentence, que de s'abandonner au torrent de la passion ? Pope, qui touchoit à de meilleurs temps, n'est pas tombé dans la méprise de M. Colardeau. Il conservoit la bonne tradition du siècle de Louis XIV, dont le siècle

de la reine Anne ne fut qu'une espèce de prolongement ou de reflet. Revenons vîte aux idées religieuses, si nous attachons quelque prix aux œuvres du génie. La religion est la vraie philosophie des beaux arts, parce qu'elle ne sépare point, comme la sagesse humaine, la poésie de la morale, et la tendresse de la vertu.

Au reste, il y auroit plusieurs autres observations intéressantes à faire sur Héloïse, par rapport à la maison solitaire où la scène se trouve placée. Ces cloîtres, ces voûtes, ces tombeaux, ces mœurs austères, en contraste avec l'amour, en doivent augmenter la force et la mélancolie. Autre est de consumer promptement sa vie sur un bûcher, comme la reine de Carthage; autre, de se brûler avec lenteur, comme Héloïse, sur l'autel de la religion. Mais comme dans la suite, nous aurons beaucoup à parler des monastères, nous sommes forcés, pour éviter les répétitions, de nous arrêter ici.

CHAPITRE VI.

AMOUR CHAMPÊTRE.

Le Cyclope et Galathée.

Pour point de comparaison dans les amours champêtres, nous prendrons chez les anciens l'idylle du Cyclope et de Galathée. Ce petit poëme est un des chefs-d'œuvre de Théocrite; la *Magicienne* est supérieure par l'ardeur de la passion, mais elle est moins pastorale.

Le Cyclope, assis sur un rocher, au bord des mers de Sicile, chante ainsi ses déplaisirs, en promenant ses yeux sur les flots.

Ωλευκα Γαλαθεια . . . .
. . . . ᾗ υπον ιθωκιν (1).

Charmante Galathée, pourquoi repousser les soins d'un amant, toi dont le visage est blanc comme la pâte de lait que le jonc presse de sa fragile dentelle; toi, plus tendre que l'agneau, plus voluptueuse que la génisse, plus fraîche que la grappe, non encore amollie par les feux du jour? Tu te glisses sur ces rivages, lorsque le doux sommeil m'enchaîne; tu fuis, lorsque le doux sommeil me fuit : tu me redoutes, comme l'agneau craint le loup blanchi par les ans. Je n'ai cessé

(1) Theoc. idyl. op. poet. græc. min. pag. 1710, v. 19 et seq.

de t'adorer, depuis le jour que tu vins avec ma mère ravir les jeunes hyacinthes à la montagne : c'étoit moi qui te traçois le chemin. Depuis ce moment, après ce moment, et encore aujourd'hui, vivre sans toi m'est impossible. Et cependant te soucies-tu de ma peine ? Au nom de Jupiter, te soucies-tu de ma peine ?..... Mais tout hideux que je puisse être, j'ai pourtant mille brebis, dont ma main presse les riches mamelles, et dont je bois le lait écumant. L'été, l'automne et l'hiver trouvent toujours des fromages dans ma grotte; mes réseaux en sont toujours pleins. Nul Cyclope ne pourroit aussi bien que moi te chanter sur la flûte, ô vierge nouvelle! Nul ne sauroit avec autant d'art, la nuit, durant les orages, célébrer tous tes attraits.

Pour toi, je nourris onze biches, qui sont prêtes à donner leurs faons. J'élève aussi quatre oursins, enlevés à leurs mères sauvages : viens, tu posséderas toutes ces richesses. Laisse la mer se briser follement sur ses grèves; tes nuits seront plus heureuses, si tu les passes à mes côtés, dans mon antre. Des lauriers et des cyprès alongés y murmurent; le lierre noir et la vigne chargée de grappes, en tapissent l'enfoncement obscur : tout auprès coule une onde fraîche; source que l'Etna blanchi verse de ses sommets de neiges, et de ses flancs couverts de brunes forêts. Quoi! préférerois-tu encore les mers et leurs mille vagues? Si ma poitrine hérissée blesse ta vue, j'ai du bois de chêne, et des restes de feux épandus sous la cendre; brûle même (tout me sera doux de ta main), brûle, si tu le veux, mon œil unique, cet œil qui m'est plus cher que la vie. Hélas! que ma mère ne m'a-t-elle donné, comme au poisson, des rames légères pour fendre les ondes! O comme je descendrois vers ma Galathée! comme je baiserois sa main, si elle me refusoit ses lèvres! Oui, je te porterois ou des lys blancs, ou de tendres pavots à feuilles de pourpre : les premiers croissent en été, et les autres

fleurissent en hiver; ainsi je ne pourrois te les offrir ensemble . . . .
Oh! sors, sors des ondes, Galathée! Accours, et surtout garde-toi de retourner à ta demeure, à l'exemple du Cyclope insensé, qui s'oublie maintenant sur cette rive. Viens avec moi conduire mes troupeaux; viens traire le lait parfumé, et avec le levain amer durcir les crêmes onctueuses.

C'étoit de la sorte que Polyphême appliquoit sur la blessure de son cœur le dyctame immortel des Muses, soulageant ainsi plus doucement sa vie, que par tout ce qui s'achète au poids de l'or.

Cette idylle respire une passion délicieuse. Le poëte ne pouvoit faire un choix de mots plus délicats, ni plus harmonieux. Le dialecte dorique ajoute encore à ces vers un ton de simplicité impossible à transporter dans notre langue. Par le jeu d'une multitude d'A, et d'une prononciation large et ouverte, on croiroit sentir le calme des tableaux de la nature, et entendre le parler naïf d'un pasteur (1).

---

(1) On peut remarquer que la première voyelle de l'alphabet se trouve dans presque tous les mots qui peignent les scènes de la campagne, comme dans *charrue*, *vache*, *cheval*, *labourage*, *vallée*, *montagne*, *arbre*, *pâturage*, *laitage*, etc. et dans les adjectifs, qui ordinairement accompagnent ces noms, tels que *pesante*, *champêtre*, *laborieux*, *grasse*, *agreste*, *frais*, *délectable*, etc. Cette observation tombe avec la même justesse sur tous les idiômes connus. La lettre *A* ayant été découverte la première, comme étant la pre-

Ce qu'on doit observer ensuite, c'est le naturel des plaintes du Cyclope. Polyphême parle du cœur, et l'on ne se doute pas un seul moment, que ce ne soit que l'imitation d'un poëte. Avec quelle naïveté passionnée le malheureux amant ne fait-il point la peinture de sa propre laideur? Il n'y a pas jusqu'à cet œil effroyable, dont Théocrite n'ait su tirer le trait le plus touchant : tant est vraie la remarque de

---

mière émission naturelle de la voix, les hommes, alors pasteurs, l'ont employée dans tous les mots qui composoient le simple dictionnaire de leur vie. L'égalité de leurs mœurs, et le peu de variété de leurs idées nécessairement teintes des images des champs, devoient aussi rappeler sans cesse le retour des mêmes sons dans le langage. Le son de l'*A* convient au calme d'un cœur champêtre et à la paix des tableaux rustiques. L'accent d'une ame passionnée est aigu, sifflant, précipité; l'*A* est trop long pour elle; il faut une bouche pastorale, qui puisse prendre le temps de le prononcer avec lenteur. Mais toutefois il entre fort bien encore dans les plaintes, dans les larmes amoureuses, et dans les naïfs *hélas* d'un chevrier. Enfin, la nature fait pareillement entendre cette lettre rurale dans ses bruits, et une oreille attentive peut la reconnoître diversement accentuée, dans les murmures de certains ombrages, comme dans celui du tremble et du lierre, dans la lame d'un lac, dans la première voix, ou dans la finale du bêlement des troupeaux, et, la nuit, dans les aboiemens du chien rustique.

ce Despréaux, qui eût du génie à force d'avoir de la raison.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

On sait assez généralement que les modernes, et sur-tout les François, ont peu réussi dans le genre pastoral (1). Cependant M. Bernardin de Saint-Pierre nous semble avoir surpassé tous les Bucoliastes de Rome et de la Grèce. Son roman, ou plutôt son poëme de *Paul et Virginie*, est du très-petit nombre de ces livres, qui deviennent assez antiques en peu d'années, pour qu'on ose les citer sans craindre de compromettre son jugement.

---

(1) La révolution nous a enlevé un homme qui promettoit un rare talent dans l'églogue, c'étoit M. André Chénier. Nous avons vu de lui un petit recueil d'idylles manuscrites, où l'on trouve des choses dignes de Théocrite. Cela explique le mot de cet infortuné jeune homme sur l'échafaud; il disoit, en se frappant le front: *mourir! j'avois quelque chose là!* C'étoit la Muse qui lui révéloit son talent au moment de la mort.

CHAPITRE VII.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Paul et Virginie (1).

LE vieillard, assis sur la montagne, fait l'histoire des deux familles exilées. Il raconte les soucis, les joies, les travaux, les amours, les jeux de leur vie.

Paul et Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour, par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est temps de dîner, disoit Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds », ou bien, « la nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles. — Quand viendrez-vous nous voir? lui disoient quelques amis de voisinage. — Aux cannes de sucre, répondoit Virginie. — Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable, reprenoient ces jeunes filles ». Quand on l'interrogeoit sur son âge et sur celui de Paul : « Mon frère, disoit-

(1) Il eût peut-être été plus exact de comparer *Daphnis et Chloé*, à Paul et Virginie ; mais ce roman est trop libre pour être cité dans un ouvrage tel que celui-ci.

elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde ». Leur vie sembloit attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connoissoient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie, que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu . . . .

. . . .

Quelquefois seul avec elle (*Virginie*) il (*Paul*) lui disoit au retour de ses travaux : « Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse ; quand du haut de la montagne, je t'apperçois au fond de ce vallon, tu me parois, au milieu de nos vergers, comme un bouton de rose . . . . . Quoique je te perds de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver : quelque chose de toi que je ne puis dire, reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds . . . .

. . . .

Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit ? Mais nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses ? Mais elles m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par ta bonté. . . . . Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier, que j'ai cueillie dans la forêt. Tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de miel, je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher ; mais auparavant repose-toi sur mon sein, et je serai délassé ».

Virginie lui répondoit : « O mon frère ! les rayons du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence . . . .

. . . .

Tu me demandes pourquoi tu m'aimes. Mais tout ce qui

a été élevé ensemble, s'aime. Vois nos oiseaux, élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous; ils sont toujours ensemble comme nous. Ecoute comme ils s'appellent et se répondent d'un arbre à un autre. De même, quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte, j'en répète les paroles au fond de ce vallon . . . Je prie Dieu tous les jours, pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos pauvres serviteurs; mais quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive pas de mal! Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et des fleurs? N'en avons-nous pas assez dans le jardin! Comme te voilà fatigué! Tu es tout en nage », et avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyoit le front et les joues, et elle lui donnoit plusieurs baisers.

Ce qu'il nous importe d'examiner dans cette peinture, ce n'est pas pourquoi elle est supérieure à l'Idylle de Galathée (supériorité trop évidente pour n'être pas reconnue de tout le monde), mais pourquoi elle doit son excellence à la religion, et en un mot, comment elle est chrétienne.

Il est certain que le charme de ce tableau consiste en une certaine morale mélancolique, qui se trouve fondue dans l'ensemble de *Paul* et *Virginie*, et qu'on pourroit comparer à cet uniforme éclat que la lune répand sur une solitude parée de fleurs. Or, quiconque a lu les évangiles, ne peut nier que ce soit là leur caractère distinctif. M. Bernardin de Saint-Pierre, qui, dans ses

Etudes de la Nature, a cherché à justifier les voies de Dieu, et à prouver la beauté de la religion, a dû nourrir son génie de la méditation des écritures. Son églogue n'a tant de charmes, que parce qu'elle représente deux petites familles chrétiennes exilées, vivant sous les yeux du Seigneur, entre sa parole dans la Bible, et ses ouvrages dans le désert. Joignez-y l'indigence et les infortunes de l'ame, dont la religion est le seul remède, et vous aurez tout le sujet. Les personnages sont aussi simples que l'intrigue: ce sont deux beaux enfans, dont on apperçoit le berceau et la tombe, deux fidèles esclaves, et deux pieuses maîtresses. Ces honnêtes gens ont un historien tout-à-fait digne de leur vie : un vieillard demeuré seul dans la montagne, et qui a survécu à tout ce qu'il aima, raconte à un voyageur les malheurs de ses amis, sur les débris de leurs cabanes.

Ajoutons que ces australes bucoliques, sont pleines du souvenir des Ecritures. Là c'est Ruth, là Séphora, ici Eden et nos premiers pères : ces sacrées réminiscences vieillissent les mœurs du tableau, en y jetant les antiques couleurs et les vieux costumes du primitif Orient. La messe, les prières, les sacremens, les cérémonies de l'Eglise, que l'auteur rappelle à tous momens, répandent leurs spirituelles beautés sur l'ou-

vrage. Le songe mystérieux de madame de Latour, n'est-il pas essentiellement lié à ce que nos dogmes religieux ont de plus grand et de plus attendrissant? On reconnoît encore le chrétien dans ces préceptes de résignation à la volonté de Dieu, d'obéissance à ses parens, de charité envers les pauvres, d'exactitude dans les devoirs de la religion, en un mot, dans toute cette douce théologie que respire le poëme de M. Bernardin de Saint-Pierre. Il y a plus; c'est en effet la religion qui détermine la catastrophe: Virginie meurt pour conserver une des premières vertus recommandées par le christianisme. Il eût été absurde de faire mourir une Grecque faute de vouloir dépouiller ses habits. Mais l'amante de Paul est une vierge *chrétienne*, et le dénouement, ridicule sous une croyance moins pure, devient ici sublime.

Enfin, cette pastorale ne ressemble, par le style, ni aux idylles de Théocrite, ni aux églogues de Virgile, ni tout-à-fait aux grandes scènes rustiques d'Hésiode, d'Homère et de la Bible; mais elle rappelle quelque chose d'ineffable, comme la parabole du *bon Pasteur*, et l'on sent qu'il n'y a qu'un chrétien qui ait pu soupirer les évangéliques amours de Paul et de Virginie.

On nous fera peut-être une objection;

on dira que ce n'est pas le charme tiré des livres saints, qui donne à M. Bernardin de Saint-Pierre la supériorité sur Théocrite, mais son talent pour peindre la nature. Eh! bien, nous répondons qu'il doit encore ce talent au christianisme, puisque c'est cette religion, qui, chassant de petites divinités des bois et des ondes, lui a permis de peindre les déserts dans toute leur majesté. C'est ce que nous essayerons de prouver quand nous traiterons de la Mythologie; mais à présent il nous faut continuer notre examen des passions.

CHAPITRE VIII.

La Religion chrétienne considérée elle-même comme passion.

MAIS voici quelque chose de plus merveilleux que tout ce que nous avons dit jusqu'ici; la religion chrétienne, non contente d'augmenter le jeu des passions dans le Drame et dans l'Epopée, est elle-même une sorte de passion qui a ses transports, ses ardeurs, ses soupirs, ses joies, ses larmes, ses amours du monde et du désert. Nous savons que le siècle appelle cela le *fanatisme*; nous pourrions lui répondre par

ces paroles de M. Rousseau, qui sont certes très-remarquables dans la bouche d'un philosophe : « Le fanatisme, quoique *san-*
» *guinaire et cruel* (1), est pourtant une
» passion grande et forte, qui élève le
» cœur de l'homme, et qui lui fait mé-
» priser la mort, qui lui donne un ressort
» prodigieux, et qu'il ne faut que mieux
» diriger pour en tirer les plus sublimes
» vertus ; au lieu que l'*irréligion*, et en
» général l'esprit *raisonneur et philoso-*
» *phique*, attache à la vie, effémine, avilit
» les ames, concentre toutes les passions
» dans la bassesse de l'intérêt particulier,
» dans l'abjection du moi humain, et sappe
» ainsi à petit bruit les vrais fondemens
» de toute société; car ce que les intérêts
» particuliers ont de commun est si peu de
» chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils
» ont d'opposé (2) ».

Mais ce n'est plus là à présent l'état de la question, il ne s'agit encore que d'effets dramatiques. Or, le christianisme, considéré lui-même comme passion, fournit des trésors immenses au poëte. Cette passion religieuse est d'autant plus énergique, qu'elle est en contradiction avec toutes les autres,

---

(1) La *Philosophie* l'est-elle moins ?

(2) Note de l'Emile, tom. 3, p. 198, liv. 4.

et que pour subsister, il faut qu'elle les absorbe. Comme toutes les grandes affections, elle est profondément mélancolique ; elle nous traîne à l'ombre des cloîtres et sur les montagnes : la beauté qu'elle adore n'est pas une beauté périssable, c'est cette éternelle Beauté, pour qui les disciples de Platon s'empressoient de quitter la terre : elle ne se montre à ses amans ici bas que voilée ; elle s'enveloppe dans les replis de l'Univers, comme dans un manteau ; car si un seul de ses regards tomboit directement sur le cœur de l'homme, il ne pourroit le soutenir, il se fendroit de délices.

Pour arriver à la jouissance de cette Beauté suprême, les chrétiens prennent une autre route que les philosophes d'Athènes : ils restent dans le monde, afin de multiplier les sacrifices, et de se rendre plus dignes, par une longue expiation, de l'objet de tous leurs desirs.

Quiconque n'a avec son corps que le moins de commerce possible, et se retire pur au tombeau ; celui-là, délivré de ses craintes et de ses doutes, s'envole dans le lieu de vie, où il contemple à jamais dans des extases interminables, ce qui est vrai, toujours le même, et au-dessus de l'opinion. Que de martyrs glorieux, cette espérance n'a-t-elle point faits ! Quelle solitude n'a point en-

tendu les soupirs de ces illustres rivaux, qui se disputoient entr'eux l'objet des adorations des Séraphins et des Anges ! Ici, c'est un Antoine, qui élève un autel au désert, et qui, pendant quarante ans, s'immole, inconnu de tous les hommes; là, c'est un saint Jérôme, qui quitte Rome, traverse les mers, et va, comme Elie, chercher une retraite au bord du Jourdain. L'Enfer ne l'y laisse pas tranquille, et cette grande figure de Rome, avec tous ses charmes, lui apparoît dans les forêts pour le tourmenter. Il soutient des assauts terribles; il combat corps à corps avec ses passions. Ses armes sont les pleurs, les jeûnes, l'étude, la pénitence, et sur-tout l'amour. Il se précipite aux pieds de la Beauté divine; il lui demande de le soutenir. Quelquefois, comme un forçat condamné aux travaux les plus pénibles, il charge ses épaules d'un fardeau de sable brûlant, pour dompter une chair révoltée, et éteindre dans les sueurs les coupables desirs qui s'adressent à la créature.

C'est cette passion chrétienne, c'est cette querelle immense entre les amours de la terre et les amours du ciel, que Corneille a peinte dans cette fameuse scène de Polyeucte (car ce grand homme, moins délicat que les

esprits du jour, n'a pas trouvé le christianisme au-dessous de son génie).

POLYEUCTE.

. . . .
. . . .

Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort?

PAULINE.

Quel Dieu?

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline, il entend vos paroles;
Et ce n'est pas un Dieu comme vos Dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissans, mutilés,
De bois, de marbre ou d'or, comme vous le voulez:
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre.
Et la terre et le ciel n'en connoissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien.

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère;
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir.
Il m'ôte des dangers que j'aurois pu courir;
Et sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne, entrant dans la carrière;
Du premier coup de vent il me conduit au port;
Et sortant du baptême, il m'envoie à la mort.

Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie. . . .

. . . .

. . . .

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne;
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des Enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux! qu'oses-tu souhaiter!

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE.

Que plutôt . . . .

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense,
Ce Dieu touche les cœurs, lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encore venu,
Il viendra; mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Etrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Eternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline.

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine, etc. etc.

Voilà de ces admirables dialogues à la manière de Corneille, où la franchise de la répartie, la rapidité du tour, la chaleur du trait et la hauteur des sentimens ne manquent jamais de ravir les spectateurs. Comme Polyeucte est sublime dans cette scène ! Quelle grandeur d'ame, quel divin enthousiasme, quelle dignité ! La gravité et la noblesse du caractère chrétien sont marquées jusque dans ces *vous* opposés aux *tu* de la fille de Félix : cela seul met déjà tout un

monde entre le martyr Polyeucte, et la payenne Pauline.

Enfin Corneille a déployé toute la puissance de la passion chrétienne, dans *ce dialogue admirable et toujours applaudi*, comme parle M. de Voltaire :

Félix propose à Polyeucte de sacrifier aux faux Dieux, Polyeucte le refuse.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur;
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie,
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es? O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire (1).

---

(1) Acte 5, scène 3.

Ce mot, *je suis chrétien*, deux fois répété, égale les plus beaux mots des *Horaces*. Corneille, qui se connoissoit si bien en sublime, a senti jusqu'où l'amour pour la religion étoit susceptible de s'élever. Cette sorte de passion a même la double énergie de l'*amour* et du *patriotisme*; car le chrétien aime Dieu comme la souveraine beauté, et le Ciel comme sa patrie.

Qu'on prenne maintenant le polythéisme, et qu'on essaie de donner à un idolâtre quelque chose de l'enthousiasme de Polyeucte. Sera-ce pour Junon aux yeux de bœuf qu'il se passionnera, ou pour le Pan aux pieds de chèvre qu'il courra à la mort? Les religions qui peuvent inspirer quelque ardeur, sont celles qui se rapprochent plus ou moins du dogme de l'unité d'un Dieu; autrement, le cœur et l'esprit, partagés entre une multitude de divinités, ne peuvent aimer fortement ni les unes, ni les autres. Il ne peut, en outre, y avoir d'amour durable que pour la vertu : la passion dominante de l'homme sera toujours la vérité; quand il aime l'erreur, c'est que cette erreur, au moment qu'il y croit, est pour lui comme une chose vraie. Nous ne chérissons pas le mensonge, parce que nous y tombons sans cesse : cette foiblesse ne nous vient que de notre dégradation originelle;

nous avons perdu la puissance en conservant le desir, et notre cœur cherche encore la lumière, que nos yeux n'ont plus la force de supporter.

La religion chrétienne, en nous rouvrant, par la morale et le sang du Fils de l'Homme, les routes éclatantes que la mort avoit couvertes de ses ombres, nous a rappelés à nos primitives amours. Héritier des bénédictions de Jacob, le chrétien brûle d'entrer dans cette Sion céleste, vers qui montent tous ses soupirs. Et c'est cette grande passion que nos poëtes peuvent chanter à l'exemple de Corneille; source nouvelle de beautés, que les anciens temps n'ont point connue, et que n'auroient pas négligée les Sophocle et les Euripide.

CHAPITRE IX.

Du vague des Passions.

Il reste à parler d'un état de l'ame, qui, ce nous semble, n'a pas encore été bien observé; c'est celui qui précède le développement des grandes passions, lorsque toutes les facultés, jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du *vague* des passions augmente, car il arrive alors une chose fort triste : le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentimens, rendent habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui; il reste encore des desirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide; et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.

Il est incroyable quelle amertume cet état d'ame répand sur la vie, et en combien de manières le cœur se retourne et se replie,

pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont peu ou point connu cette inquiétude secrète, cette aigreur des passions étouffées qui fermentent toutes ensemble : une grande existence politique, les jeux du gymnase et du champ de Mars, les affaires du forum et de la place publique, remplissoient tous leurs momens, et ne laissoient aucune place aux ennuis du cœur.

D'une autre part, ils n'étoient pas enclins aux exagérations, aux espérances, aux craintes sans objet, à la mobilité des idées et des sentimens, à la perpétuelle inconstance, qui n'est qu'un dégoût constant ; toutes dispositions que nous acquérons dans la société intime des femmes. Les femmes, indépendamment de la passion directe qu'elles font naître chez les peuples modernes, influent encore sur tous les autres sentimens. Elles ont dans leur existence un certain abandon qu'elles font passer dans la nôtre ; elles rendent notre caractère d'homme moins décidé ; et nos passions, amollies par le mélange des leurs, prennent à-la-fois quelque chose d'incertain et de tendre.

Enfin, les Grecs et les Romains, n'étendant guères leurs regards au-delà de la vie, et ne soupçonnant point des plaisirs plus

parfaits que ceux de ce monde, n'étoient point portés, comme nous, aux rêveries et aux desirs par le caractère de leur religion. C'est dans le génie du christianisme, qu'il faut sur-tout chercher la raison de ce *vague* des sentimens répandu chez les hommes modernes. Formée pour nos misères et pour nos besoins, la religion chrétienne nous offre sans cesse le double tableau des chagrins de la terre et des joies célestes, et par ce moyen elle fait dans le cœur une source de maux présens et d'espérances lointaines, d'où découlent d'inépuisables rêveries. Le chrétien se regarde toujours comme un voyageur qui passe ici bas dans une vallée de larmes, et qui ne se repose qu'au tombeau. Le monde n'est point l'objet de ses vœux, car il sait que l'*homme vit peu de jours*, et que cet objet lui échapperoit vîte.

Les persécutions qu'éprouvèrent les premiers fidèles, augmentèrent en eux ce dégoût des choses de la vie. L'invasion des barbares y mit le comble, et l'esprit humain en reçut une impression de tristesse, et peut-être même une légère teinte de misanthropie, qui ne s'est jamais bien effacée. De toutes parts s'élevèrent des couvens, où se retirèrent des malheureux trompés par le monde, ou des ames qui aimoient mieux

ignorer certains sentimens de la vie, que de s'exposer à les voir cruellement trahis. Une prodigieuse mélancolie fut le fruit de cette vie monastique ; et ce sentiment, qui est d'une nature un peu confuse, en se mêlant à tous les autres, leur imprima son caractère d'incertitude : mais en même temps, par un effet bien remarquable, le vague même où la mélancolie plonge les sentimens, est ce qui la fait renaître; car elle s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consument d'elles-mêmes dans un cœur solitaire.

Il ne faudroit que joindre quelques infortunes à cet état rêveur des sentimens, pour qu'il pût servir de fond à un drame admirable. Il est étonnant que les écrivains modernes ne se soient pas emparé de cette singulière position des passions. Puisque nous manquons d'exemples, nous seroit-il permis de donner aux lecteurs un épisode extrait, comme *Atala*, de nos anciens *Natchez?* C'est la vie de ce jeune René, à qui *Chactas* a raconté son histoire. Ce n'est pour ainsi dire, qu'*une pensée ;* c'est la peinture du *vague des passions*, sans aucun mélange d'aventures, hors un malheur, qui, sans produire d'événemens remarquables, sert seulement à redoubler la mélancolie de René et à le punir. On

trouvera d'ailleurs dans cet épisode quelques harmonies des monumens chrétiens et de la vie religieuse, avec les passions du cœur et les tableaux de la nature : ainsi, notre but sera doublement rempli.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME;
OU
BEAUTÉS
POÉTIQUES ET MORALES
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

SECONDE PARTIE.
POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE IV.
SUITE DE LA POÉSIE DANS SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES,
Suite des PASSIONS.

RENÉ.

En arrivant chez les Natchez, René (1) avoit été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens; mais

---

(1) Voyez Atala, à la fin du troisième tome.

il ne vivoit point avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînoit au fond des forêts ; il y passoit seul des journées entières, et sembloit sauvage parmi des sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire au fort Rosalie (1), il avoit renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avoient pris beaucoup d'empire sur son cœur, le premier par une indulgence toute aimable, l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse du castor, où le Sachem aveugle avoit raconté ses aventures à René, celui-ci, quoique souvent sollicité, n'avoit jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le missionnaire desiroient vivement savoir, quel malheur avoit pu conduire un Européen bien né à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisiane. René avoit toujours donné pour motifs de ses refus, le peu d'intérêt de son histoire, qui se bornoit, disoit-il, à celle de ses pensées. « Quant à l'événement qui m'a » déterminé à passer en Amérique, ajou- » toit-il, je dois l'ensevelir dans un éternel » oubli ».

Quelques années se passèrent de la sorte, sans que les vieillards pussent parvenir à

(1) Colonie française au Natchez.

lui arracher son secret. Enfin, une lettre qu'il reçut d'Europe, par le bureau des missions étrangères, redoubla tellement sa tristesse, qu'il fuyoit jusqu'à ses vieux amis. Ils n'en furent que plus ardens à le presser de leur ouvrir son cœur. Ils y mirent tant de discrétion, de douceur et d'autorité, qu'il fut enfin forcé de les satisfaire. Il prit donc jour avec eux, pour leur raconter, non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avoit point éprouvé, mais les sentimens secrets de son ame.

Le 21 de ce mois, que les sauvages appellent *la lune des fleurs*, René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au Sachem aveugle, et le conduisit sous un sassaffras, au bord du Meschacebé. Le père Souël ne tarda pas d'arriver au rendez-vous. L'aurore se levoit : à quelque distance dans la plaine, on appercevoit le village des Natchez, avec son bocage de mûriers et ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française, et le fort Rosalie, se montroient sur la droite, au bord du fleuve. Des tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichemens couverts de nègres, des groupes de blancs et d'Indiens, présentoient dans ce petit espace le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Au fond de

la perspective, vers l'orient, le soleil commençoit à paroître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinoient comme des caractères de toutes les formes, dans les hauteurs dorées du Ciel ; à l'occident, le Meschacebé rouloit ses ondes dans un silence magnifique, et formoit la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur.

René et le missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, et plaignirent l'aveugle Chactas, qui ne pouvoit plus en jouir. Ensuite le solitaire et le Sachem s'assirent sur le gazon, au pied de l'arbre. Le jeune homme prit sa place au milieu d'eux, et après un moment de recueillement et de silence, il parla de la sorte à ses vieux amis.

« Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi me font rougir du trouble et de l'agitation de mon ame.

» Combien vous aurez pitié de moi! que mes éternelles inquiétudes vous paroîtront misérables! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un

jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guères se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même. Hélas! ne le condamnez pas, il a été trop puni.

» J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avois un frère que mon père bénit, parce qu'il voyoit en lui son fils aîné. Pour moi, abandonné de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toît paternel.

» Ma mémoire étoit heureuse, je fis de rapides progrès; mais je portois le désordre parmi mes compagnons. Mon humeur étoit impétueuse, mon caractère inégal; tour-à-tour bruyant et joyeux, silencieux et triste; tantôt rassemblant autour de moi mes jeunes amis, puis les abandonnant tout-à-coup pour aller me livrer à des jeux solitaires.

» Chaque automne, je revenois au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

» Timide et contraint, devant mon père, je ne trouvois l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissoit étroitement à cette sœur; elle étoit un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les côteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chûte des feuilles;

promenades dont le souvenir remplit encore mon ame de délices : ô, illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs !

» Tantôt nous marchions tout pensifs, prêtant l'oreille au silence de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées, que nous traînions tristement sous nos pas ; tantôt nous murmurions quelques vers où nous cherchions à peindre la nature. Jeune, je cultivois les muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années : le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

» Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu, dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine, qui appeloit au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutois en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portoit à mon ame naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. O, quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui chantèrent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui

marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour, la sainte allégresse de son père, les douleurs, et les joies encore plus ineffables de sa mère! Tout se trouve dans les réminiscences enchantées que donne le bruit de la cloche natale, philosophie, piété, tendresse, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

» Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées rêveuses, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

» Cependant mon père fut atteint d'une maladie, qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras, et j'appris à connoître la mort sur les lèvres de celui qui m'avoit donné la vie. Cette impression fut grande, elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'ame s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé étoit en moi l'auteur de la pensée; je sentis qu'elle me devoit venir d'une autre source, et dans une sainte douleur, qui approchoit de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

» Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avoient

pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne seroit-il pas l'indice de notre immortalité ! Pourquoi la mort, qui sait tout, n'auroit-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers ? Enfin, pourquoi n'y auroit-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité ?

» Amélie, accablée de douleur, étoit retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi, et les sons de la cloche funèbre. J'accompagnai mon père à son dernier asile : la terre se referma sur sa dépouille, l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids : le soir même l'indifférent passoit sur sa tombe ; hors pour sa fille et pour son fils, c'étoit déjà comme s'il n'avoit jamais été.

» Il fallut quitter le toit paternel, désormais l'héritage de mon frère ; je me retirai avec Amélie chez de vieux parens.

» Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérois sans oser m'y engager. Amélie m'entretenoit souvent du bonheur de la vie religieuse ; elle me disoit que j'étois le seul lien qui la retînt au monde, et ses yeux s'attachoient sur moi avec tristesse. Ces conversations me touchoient ; j'allois promener mes rêveries dans un monas-

tère, non loin de mon nouveau séjour; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie. Heureux ceux qui ont fini leur voyage, sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre !

» Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence des déserts nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux foibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune, et l'espérance d'un abri : quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites, où l'ame religieuse, comme une plante aromatique des montagnes, semble s'élever vers le ciel, pour lui offrir ses parfums.

» Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye, où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissans et solitaires. Lorsque la lune éclairoit à demi les piliers des arcades, et dessinoit leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtois à contempler la croix qui marquoit le champ de la mort, et les longues herbes qui croissoient entre les pierres des tombes. O hommes! qui ayant

vécu loin du monde, aviez passé du silence de la vie au silence de la mort; de quelle philosophie mélancolique vos tombeaux ne remplissoient-ils point mon cœur !

» Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins. Je me résolus de voyager : je dis adieu à ma sœur; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressembloit à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter : je ne pus me défendre d'une réflexion amère sur l'inconséquence des amitiés humaines.

» Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connoissois ni les ports, ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus; je m'en allai, m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce; pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais des rois sont ensevelis dans la poudre, et leurs mausolées cachés sous les ronces. O force de la nature, et foiblesse de l'homme! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissans, ne soulèveront jamais! quelquefois une haute colonne se montroit seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une ame que le temps et le malheur ont dévastée.

» Je méditai sur ces monumens dans tous les accidens, et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil, qui avoit vu jeter les fondemens de ces cités, se couchoit majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montroit tous les pâles tombeaux; et souvent aux rayons de cet astre, qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le génie des souvenirs, assis pensivement à mes côtés.

» Mais enfin je me lassai de fouiller dans des monumens, où je ne remuois trop souvent qu'une poussière criminelle.

» Des songes des races évanouies, je revins aux illusions des races vivantes. Comme je me promenois un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'apperçus une statue qui indiquoit du doigt un lieu fameux par un sacrifice (1). Je fus frappé du silence qui régnoit en ces lieux, et que ne troubloient point les plaintes du vent, qui gémissoit autour du marbre tragique. Seulement quelques manœuvres étoient assis avec indifférence au pied de la statue, ou tailloient des pierres en sifflant. Je leur de-

(1) A Londres, derrière Withall, la statue de Charles II.

mandai ce que signifioit ce monument; les uns purent à peine me le dire, les autres ignoroient jusqu'à la grande catastrophe qu'il retraçoit. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événemens de la vie et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

» Je recherchai sur-tout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les Dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les loix, la religion et les tombeaux.

» Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre : leur vie est à-la-fois naïve et sublime; ils célèbrent les Dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfans; ils expliquent les loix de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent, sans s'en appercevoir, comme des nouveaux-nés.

» Sur les monts de la Calédonie, le dernier Barde qu'on ait ouï dans ces déserts, me chanta les poëmes dont un ancien héros consoloit sa vieillesse solitaire. Nous étions assis

sur quatre pierres rongées de mousse ; un torrent couloit à nos pieds ; le chevreuil paissoit à quelque distance sur la tour en ruine, et le vent du désert siffloit sur les bruyères de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monumens des héros de Morven, et touché la harpe de David, au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne : aussi tranquille que les divinités de Selma étoient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livroit des combats, et elle a répandu des anges de paix, dans les nuages qu'habitoient des fantômes homicides.

» L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chef-d'œuvres. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errois dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion! quel labyrinthe de colonnes ! quelle succession d'arches et de voûtes ! qu'ils sont beaux, ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs de la mer, aux murmures des vents dans les forêts, ou plutôt à la voix de Dieu dans son temple! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poëte, et les fait toucher aux sens, comme l'autre à l'ame.

» Cependant qu'avois-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue ? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes.

Le passé et le présent sont deux statues incomplettes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges, l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

» Mais peut-être, mes vieux amis, et vous sur-tout, sage Chactas, êtes-vous étonnés que dans tout ce récit, je ne vous aye pas parlé une seule fois des monumens de la nature ?

» Un jour j'étois monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, à peine discernois-je les fleuves comme des lignes géographiques tracées sur une carte ; mais tandis que d'un côté mon œil appercevoit ces objets, de l'autre il plongeoit dans le cratère de l'Etna, et je découvrois ses entrailles brûlantes, entre les bouffées d'une noire vapeur.

» Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels infortunés dont il voyoit à ses pieds les étroites demeures, n'est, sans doute, vertueux vieillards, qu'un objet digne de votre pitié ; mais quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre une

vive image de son caractère et de sa triste existence : c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à-la-fois immense et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés ».

En prononçant ces derniers mots, René sentit la parole distraite se perdre sur sa langue immobile. Le père Souël étoit dans un profond étonnement, et le vieux Sachem aveugle, qui n'entendoit plus parler le jeune homme, ne savoit que penser de ce silence.

Cependant René avoit les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passoient gaiement dans la plaine ; tout-à-coup sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, il s'écrie :

« Heureux sauvages, oh! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours ! Tandis qu'avec si peu de fruits, je parcourois tant de contrées, vous, assis tranquillement sous un chêne, vous laissiez couler vos jours sans les compter. Votre raison n'étoit que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la phi-

losophie, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Si cette légère mélancolie, qui s'engendre de l'excès du bonheur, atteignoit quelquefois votre ame, bientôt vous sortiez de ce trouble passager, et votre regard levé vers le Ciel cherchoit avec attendrissement ce je ne sais quoi inconnu, qui prend pitié du pauvre sauvage ».

Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pencha sa tête dans sa poitrine. Chactas, étendant son bras dans l'ombre, et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému : mon fils! mon cher fils!

A ces accens, le frère d'Amélie revenant à lui, et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Le vieux sauvage, avec une douceur parfaite, lui répondit : « Mon jeune ami, les » mouvemens d'un cœur comme le tien ne » sauroient être égaux ; tâche seulement de » modérer cette ardeur de caractère qui t'a » déjà fait tant de mal. Si tu souffres plus » qu'un autre des choses de la vie, il ne » faut pas t'en étonner; une grande ame » doit contenir plus de douleurs qu'une » petite. Continue ton récit. Tu nous as » fait parcourir l'Europe, hâte-toi de nous

» faire connoître ta patrie. Tu sais que j'ai » vu la France, et quels liens m'y ont at- » taché; j'aimerai à entendre parler de ce » grand Chef (1), qui n'est plus, et dont » j'ai visité la superbe cabane. Mon cher » enfant, je ne vis plus que par la mémoire : » un vieillard, avec ses souvenirs, ressem- » ble au chêne décrépit de nos bois, qui » ne se pare plus de son propre feuillage, » mais qui couvre quelquefois sa nudité des » plantes étrangères, qui ont végété sur ses » antiques rameaux ».

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles paisibles, reprit ainsi l'histoire secrète de son cœur.

« Hélas! mon père, je ne pourrai t'entretenir de ce grand siècle dont je n'ai vu que la fin dans mon enfance, et qui n'étoit plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais une métamorphose plus étonnante et plus soudaine ne s'est opérée chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout étoit subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété et à la corruption.

(1) Louis XIV.

» J'avois donc vainement espéré retrouver dans ma patrie de quoi calmer cette vague inquiétude, cette ardeur de desir qui m'avoit suivi par-tout : l'étude du monde ne m'avoit rien appris, et pourtant je n'avois plus la douceur de l'ignorance.

» Ma sœur, par une conduite inexplicable, sembloit se plaire à augmenter mon ennui. Elle avoit quitté Paris quelques jours avant mon arrivée; je lui écrivis que je comptois aller la rejoindre. Elle me répondit en hâte pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle étoit incertaine du lieu où l'appelleroient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité !

» Je me trouvai donc plus isolé dans ma patrie, que je ne l'avois été dans une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disoit rien et qui ne m'entendoit pas. Mon ame, qu'aucune passion n'avoit encore usée, cherchoit un objet auquel elle pût s'attacher. Je m'aperçus bientôt que je donnois plus que je ne recevois. Ce n'étoit ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandoit de moi. Je n'étois occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société.

Traité par-tout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouois, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg, où je vécus totalement ignoré.

» Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante : inconnu, je me mêlois à la foule ; vastes déserts d'hommes, bien plus tristes que ceux des bois, car leur solitude est toute pour le cœur.

» Souvent assis dans une église peu fréquentée, j'ai passé des heures entières en méditation. Je voyois de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortoit de ces lieux sans un visage plus serein ; et les sourdes clameurs qu'on entendoit au dehors, sembloient être les flots des passions et les orages du monde, qui venoient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu ! qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées ! tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme ! Ah ! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son ame à la fontaine de vie ?

Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste?

» Quand le soir approchoit, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtois sur les ponts, pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, sembloit osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de la grande horloge des siècles. Je me retirois ensuite à travers un labyrinthe de rues solitaires, où diverses scènes s'offroient à ma rêverie, à mesure que la nuit descendoit. En regardant toutes ces lumières qui brilloient dans la demeure des hommes, je me transportois, en imagination, au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairoient; je songeois que sous tant de toits habités, je n'avois pas un ami. Mais au milieu de mes réflexions, l'heure venoit à frapper à coups mesurés à l'horloge d'une cathédrale gothique; elle alloit se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église : hélas! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et amène des larmes.

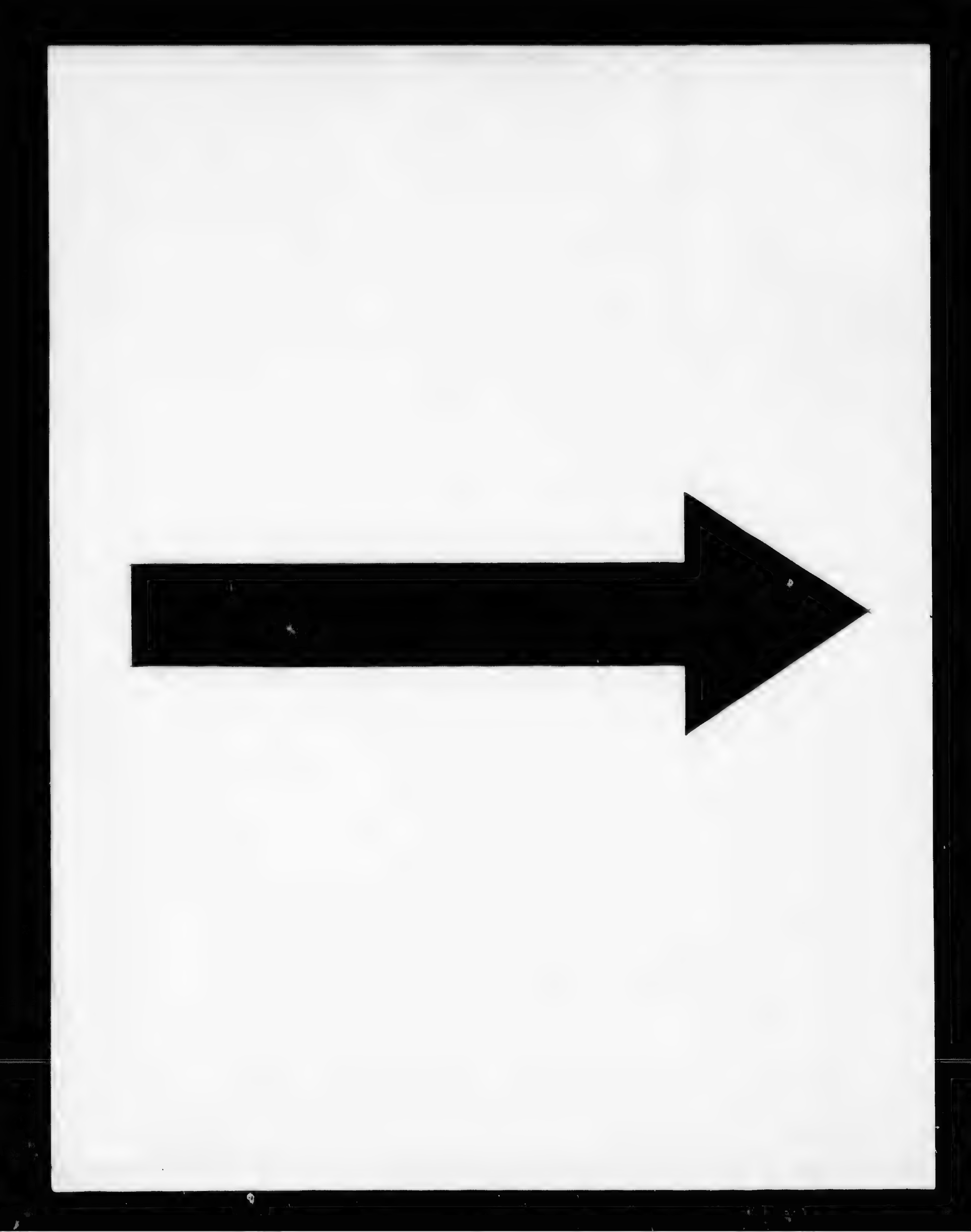
» Cette vie, qui m'avoit d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que

je desirois. Je ne le savois pas, mais je crus tout-à-coup que les bois me seroient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avois déjà dévoré des siècles.

» J'embrassai ce projet avec la même ardeur que je mets à tous mes desseins; je partis pour une chaumière, comme j'étois parti autrefois pour faire le tour du monde.

» On m'accuse d'avoir des goûts inconstans et rapides, de ne pouvoir jouir long-temps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination avide, qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle étoit accablée de leur courte durée; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre : hélas! je cherche seulement un bien inconnu, dont le vague instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve par-tout les bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentimens de la vie; et si j'avois encore la folie de croire au bonheur, je le chercherois dans l'habitude.

» La solitude absolue, le spectacle inspirant de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presqu'impossible à décrire. Sans parens, sans amis, pour ainsi dire seul




2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

sur la terre, n'ayant point encore aimé, mais cherchant à aimer, j'étois accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissois subitement, et je sentois couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussois des cris involontaires, et la nuit étoit également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquoit quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendois dans la vallée, je m'élevois sur la montagne, appelant de toute la force de mes desirs cet idéal objet d'une flamme future; je l'embrassois dans les vents, je le saisissois dans les gémissemens du fleuve; tout étoit ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

» Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'étoit pas sans quelques charmes. J'aimois les rêveries dans lesquelles il me plongeoit, même en usant les ressorts de ma vie.

» Un jour je m'étois amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînoit. Un prince qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes, à chaque accident qui arrivoit aux débris de mon rameau. O foiblesse

des mortels ! oh ! enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais ! voilà donc jusqu'à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses aussi fragiles que mes feuilles de saule.

» Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvois dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vague d'un cœur solitaire, ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

» L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les sombres mois des tempêtes. Tantôt j'aurois voulu être un de ces anciens guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviois jusqu'au sort du pâtre que je voyois réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avoit allumé au coin d'un bois. J'écoutois ses chants mélancoliques, qui me rappeloient que dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accens de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

» Le jour je m'égarois sur de grandes bruyères, qui se terminoient à des forêts. Qu'il falloit peu de choses à ma rêverie ; une feuille séchée que le vent chassoit devant moi, une cabane dont la fumée s'élevoit dans la cîme dépouillée des arbres, la mousse qui trembloit au souffle du nord sur le tronc d'un vieux chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmuroit ! Le clocher champêtre s'élevant au loin dans une vallée solitaire, a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui voloient au-dessus de ma tête. Je me figurois les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurois voulu être sur leurs ailes : un secret instinct me tourmentoit ; je sentois que je n'étois moi-même qu'un voyageur ; mais une voix du Ciel sembloit me dire : « Homme, la saison de
» ta migration n'est pas encore venue ; at-
» tends que le vent de la mort se lève, alors
» tu déploieras ton vol vers ces régions
» inconnues que ton cœur demande.

» Levez-vous vîte, orages desirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchois à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimat, enchanté, tourmenté, et

comme possédé par le démon de mon cœur.

» La nuit, quand l'aquilon venoit à ébranler ma chaumière, que les pluies tomboient en torrent sur mon toit; qu'à travers ma fenêtre je voyois la lune sillonner les nuages amoncelés comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues; il me sembloit que la vie redoubloit au fond de mon cœur, que j'aurois eu la puissance de créer des mondes. Ah! si j'avois pu faire partager à un autre les transports que j'éprouvois! ô Dieu! si tu m'avois donné une femme selon mes desirs; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Eve tirée de moi-même.... Beauté céleste, je me serois prosterné devant toi, puis te prenant dans mes bras, j'aurois prié l'Eternel de te donner les restes de ma vie!

» Hélas! j'étois seul, seul sur la terre! Une langueur secrète s'emparoit de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avois ressenti dès ma plus tendre jeunesse, revenoit avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'appercevois de mon existence, que par un profond sentiment de mal-aise et d'ennui.

» Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange

blessure de mon cœur, qui n'étoit nulle part, et qui étoit par-tout, je résolus de quitter la vie.

» Prêtre du Très-Haut, qui m'entendez, pardonnez à un malheureux, que le Ciel avoit presque privé de la raison. J'étois plein de religion, et je raisonnois en impie; mon cœur aimoit mieux Dieu, et mon esprit le méconnoissoit : ma conduite, mes discours, mes sentimens, mes pensées, n'étoient que contradiction, ténèbres et mensonges. Ah! l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut? est-il toujours sûr de ce qu'il pense?

» Tout m'échappoit à-la-fois, l'amitié, le monde et la retraite. J'avois essayé de tout, et tout m'avoit été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à me manquer à son tour, que me restoit-il? C'étoit la dernière planche sur laquelle j'avois espéré de me sauver, et je la sentois encore s'enfoncer dans l'abîme!

» Décidé donc que j'étois à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressoit; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers momens de l'existence, et de recueillir toutes mes forces à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon ame s'échapper.

» Il me devenoit nécessaire de prendre des arrangemens concernant ma fortune, et je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'échappa quelques plaintes sur son oubli, et je laissai sans doute percer l'attendrissement qui surmontoit peu-à-peu mon cœur. Je croyois pourtant avoir bien dissimulé mon secret ; mais ma sœur, accoutumée à lire dans les replis de mon ame, le devina sans peine ; elle fut alarmée du ton de contrainte qui régnoit dans ma lettre, et de mes questions sur des affaires dont je ne m'étois jamais occupé. Au lieu de me répondre, elle me vint tout-à-coup surprendre dans ma solitude.

» Pour bien sentir, ô vieillards, quelle dut être dans la suite l'amertume de ma douleur, et quels furent mes premiers transports, en revoyant Amélie, il faut vous figurer que c'étoit la seule personne au monde que j'eusse aimée ; que tous mes sentimens se venoient fondre en elle, avec la douceur des souvenirs de mon enfance. Je reçus donc Amélie dans une sorte d'extase de cœur : il y avoit si long-temps que je n'avois trouvé quelqu'un qui m'entendît, et devant qui je pusse ouvrir mon ame !

» Amélie se jetant dans mes bras, me dit toute en larmes : « Ingrat, tu veux mourir » pendant que ta sœur existe ! Tu soup-

» çonnes son cœur! Ne t'explique point,
» ne t'excuse point, je sais tout; j'ai tout
» compris, comme si j'avois été avec toi :
» est-ce moi qu'on trompe? moi, qui ai vu
» naître les premiers sentimens de ta vie?
» Voilà ton malheureux caractère, tes dé-
» goûts, tes injustices. Jure, tandis que je
» te presse sur mon cœur, jure que c'est la
» dernière fois que tu te livreras à tes folies,
» et fais le serment de ne jamais attenter à
» tes jours ».

» En prononçant ces mots, Amélie me regardoit avec compassion et tendresse, et couvroit mon front de ses baisers; c'étoit presqu'une mère, c'étoit quelque chose de plus tendre. Hélas! mon cœur se rouvrit à toutes les joies; comme un enfant, je ne demandois qu'à être consolé; je cédai à l'empire d'Amélie; elle exigea un serment solemnel, je le fis sans hésiter; ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

» Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendois la voix de ma sœur, j'éprouvois un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avoit reçu de la nature quelque chose de tout divin : son ame avoit les mêmes graces innocentes que son corps;

la douceur de ses sentimens étoit infinie; il n'y avoit rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit : on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiroient comme de concert ; elle tenoit de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

» Mais le moment étoit venu où j'allois expier les inconséquences de ma vie. J'avois été dans mon délire jusqu'à désirer d'éprouver un malheur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance ; épouvantable souhait que Dieu dans sa colère ne manque jamais d'exaucer.

» Mais que vais-je vous révéler, ô mes sages amis, voyez les pleurs qui coulent de mes yeux; puis-je même ..... Il y a quelques jours que rien n'auroit pu m'arracher ce secret... Mais à présent tout est fini !

» Cependant, augustes vieillards, que cette histoire soit à jamais ensevelie dans le silence. Souvenez-vous qu'elle n'a été racontée que sous l'arbre du désert.

» L'hiver finissoit, lorsque je m'apperçus qu'Amélie perdoit à son tour le repos et la santé qu'elle commençoit à me rendre. Elle maigrissoit, ses yeux se creusoient, sa démarche étoit languissante, et sa voix troublée. Un jour je la surpris toute en larmes, au pied d'un crucifix. La nuit, le jour, le

monde, la solitude, mon absence, ma présence, tout l'allarmoit. D'involontaires soupirs venoient expirer sur ses lèvres; tantôt elle soutenoit, sans se fatiguer, une longue course; tantôt elle se traînoit à peine : elle prenoit et laissoit son ouvrage, ouvroit un livre sans pouvoir le lire, commençoit une phrase qu'elle n'achevoit pas, fondoit tout-à-coup en pleurs, et se retiroit pour prier.

» En vain je cherchois à découvrir son secret. Quand je l'interrogeois, en la pressant dans mes bras, elle me répondoit, avec un sourire, qu'elle étoit comme moi, qu'elle ne savoit pas ce qu'elle avoit.

» Trois mois se passèrent de la sorte, et son état devenoit pire chaque jour. Une correspondance mystérieuse me sembloit la source de ses larmes, car elle paroissoit ou plus tranquille, ou plus émue, selon les lettres qu'elle recevoit. Enfin, un matin, l'heure à laquelle nous déjeûnions ensemble étant passée, je montai à son appartement; je frappai, on ne me répondit point; j'entr'ouvris la porte, il n'y avoit personne dans la chambre.

» J'apperçus sur la cheminée un paquet à mon adresse. Je le saisis en tremblant, je l'ouvris, et je lus cette lettre, que j'ai conservée, pour m'ôter à l'avenir tout mouvement de joie.

A RENÉ.

« Le Ciel m'est témoin, mon cher René,
» que je donnerois mille fois ma vie pour
» vous épargner un moment de peine; mais,
» infortunée que je suis, je ne puis rien
» pour votre bonheur. Vous me pardon-
» nerez donc de m'être dérobée de chez vous,
» à votre insçu, comme une coupable ; je
» n'aurois pu résister à vos prières, et cepen-
» dant il falloit partir. Mon Dieu ! ayez
» pitié de moi !

» Vous savez, mon frère, que j'ai tou-
» jours eu du penchant pour la vie reli-
» gieuse ; il est temps que je mette à profit
» les avertissemens du Ciel. Pourquoi ai-je
» attendu si tard ? Dieu me punit. J'étois
» restée pour vous dans le monde.... Par-
» donnez, je suis toute troublée par le cha-
» grin que j'ai de vous quitter.

» C'est à présent, mon cher frère, que
» je sens bien la nécessité de ces asyles,
» contre lesquels je vous ai vu souvent vous
» élever. Croyez-moi, il est des malheurs
» qui nous séparent pour toujours des hom-
» mes ! Que deviendroient de pauvres infor-
» tunées..... Je suis persuadée que vous-
» même, mon frère, vous trouveriez le repos
» dans ces retraites de la Religion. La terre
» n'offre rien qui soit digne de vous.

» Je ne vous rappellerai point votre ser-

» ment, je connois la fidélité de votre pa-
» role ; vous l'avez juré, vous vivrez pour
» moi. Eh ! qu'y a-t-il de plus misérable,
» que de songer sans cesse à quitter la vie.
» Pour un homme de votre caractère, rien
» n'est plus aisé que de mourir : croyez-en
» votre sœur, il est plus difficile de vivre !
» Mais, mon frère, sortez au plus vîte
» de la solitude, qui ne vous est pas bonne ;
» cherchez quelqu'occupation. Je sais que
» vous riez amèrement de cette nécessité
» où l'on est en France de *prendre un état* ;
» ne méprisez pas tant l'expérience et la
» sagesse de nos pères. Il vaut mieux, mon
» cher René, ressembler un peu plus au
» commun des hommes, et avoir un peu
» moins de malheur.
» Peut-être trouveriez-vous dans le ma-
» riage un soulagement à vos ennuis. Une
» femme, des enfans occuperoient vos jours.
» Et quelle est la femme qui ne chercheroit
» pas à vous rendre heureux ! L'ardeur de
» votre ame, la beauté de votre génie, votre
» air noble et passionné, ce regard si fier
» et si tendre, tout vous assureroit de sa
» fidélité et de son amour. Ah ! avec quelles
» délices ne te presseroit-elle pas dans ses
» bras et sur son cœur ! Comme tous ses re-
» gards, toutes ses pensées seroient attachés
» sur toi, pour prévenir tes moindres desirs,

» pour soulager tes moindres peines? Elle
» seroit tout amour, toute innocence devant
» toi; tu croirois retrouver une sœur.

» Je pars pour le couvent de . . . . . .
» ce monastère, bâti au bord de la mer,
» convient à la situation de mon ame. J'en-
» tendrai la nuit, du fond de ma cellule,
» le murmure des flots qui baignent les murs
» du couvent; je songerai à ces promenades
» que je faisois avec vous, au milieu des
» bois, alors que nous croyions retrouver
» le bruit des mers dans la cîme agitée des
» pins. Aimable compagnon de mon enfance,
» est-ce que je ne vous verrai plus? A peine
» plus âgée que vous, je vous balançois dans
» votre berceau; souvent nous avons dormi
» ensemble. Ah! si un même tombeau nous
» réunissoit un jour! mais non! je dois
» dormir seule sous les marbres glacés de
» ce sanctuaire, où reposent pour jamais
» ces filles qui n'ont point aimé.

» Je ne sais si vous pourrez lire ces lignes
» à moitié effacées par mes larmes. Après
» tout, mon ami, un peu plutôt, un peu
» plus tard, n'auroit-il pas fallu nous
» quitter? Qu'ai-je besoin de vous entretenir
» de l'incertitude, et du peu de valeur de
» la vie? Vous vous rappelez le jeune du
» T . . . . . qui périt à l'île de France. Quand
» vous reçûtes sa dernière lettre, quelques

» mois après sa mort, sa dépouille terrestre
» n'existoit même plus, et l'instant où vous
» commenciez votre deuil en Europe, étoit
» celui où ses amis le finissoient aux Indes.
» Qu'est-ce donc que l'homme, dont la mé-
» moire s'abolit si vîte, qu'une partie de ses
» amis ne peut apprendre sa mort, que
» l'autre n'en soit déjà consolée. Quoi, cher,
» et trop cher René, mon souvenir s'effa-
» ceroit-il si promptement de ton cœur?....
» O mon frère! Si je m'arrache à vous dans
» le temps, c'est pour n'être pas séparée de
» vous dans l'éternité».

AMÉLIE.

P. S. « Je joins ici l'acte de la donation
» de ma fortune; j'espère que vous ne
» refuserez pas cette marque de mon
» amitié ».

» La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi que cette lettre. Quel secret Amélie me cachoit-elle? qui la forçoit si subitement à embrasser la vie religieuse? Ne m'avoit-elle rattaché à l'existence par le charme de l'amitié, que pour me délaisser tout-à-coup? Oh! pourquoi étoit-elle venue me détourner de mon dessein! un froid mouvement de pitié l'avoit rappelée auprès de moi; mais bientôt fa-

tiguée d'un triste devoir, elle se hâte de quitter un malheureux, qui n'avoit qu'elle sur la terre ; on croit avoir tout fait quand on a empêché un homme de mourir ! Telles étoient mes plaintes. Puis faisant un retour sur moi-même : ingrate Amélie, disois-je, si tu avois été dans ma place, si, comme moi, tu eusses été accablée du vide de tes jours ; va, tu n'aurois pas été abandonnée par ton frère.

» Cependant, quand je relisois la lettre, j'y trouvois je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon cœur se fondoit. Tout-à-coup il me vint une idée qui me donna quelqu'espérance. Je m'imaginai qu'Amélie avoit peut-être conçu une passion pour un homme d'un rang inférieur, et qu'elle n'osoit avouer à cause de l'orgueil de notre famille. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respiroit dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour lui faire les plus tendres reproches, pour la supplier de m'ouvrir son cœur, et de ne pas sacrifier le bonheur de sa vie à des parens qui lui étoient presque étrangers.

» Elle ne tarda pas à me répondre, elle me mandoit qu'elle étoit déterminée, qu'elle avoit obtenu les dispenses du noviciat, et

qu'elle alloit prononcer immédiatement ses vœux. Elle ajoutoit, en finissant : « Je n'ai » que trop négligé notre famille; c'est vous » que j'ai uniquement aimé : mon ami, Dieu » n'approuve point ces préférences, il m'en » punit aujourd'hui ».

» Ce billet me donna un mouvement de rage, je fus révolté de l'obstination d'Amélie, du mystère de ses paroles, et de son peu de confiance en mon amitié.

» Après avoir hésité un moment sur le parti que j'avois à prendre, je me résolus d'aller à B.... dans le dessein de retarder au moins le sacrifice, si je ne pouvois l'empêcher de s'accomplir.

» La terre où j'avois été élevé se trouvoit sur ma route. Quand j'apperçus du grand chemin ces bois où j'avois passé les seuls momens heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu. Je me détournai donc un moment pour accomplir ce sacré pélerinage.

» Mon frère aîné avoit vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitoit pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins : je traversai à pied les cours désertes; je m'arrêtai en silence à regarder les fenêtres fermées ou demi brisées, le chardon qui croissoit au pied des murs, les

feuilles qui jonchoient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avois vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étoient déjà couvertes de mousse, le violier jaune croissoit entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. Comme j'hésitois à franchir le seuil; cet homme me dit: « Eh bien! allez-vous faire comme cette étran» gère, qui vint ici il y a quelques jours : » quand ce fut pour entrer, elle devint pâle » et tremblante, et l'on fut obligé de la » reporter à sa voiture ». Il me fut aisé de reconnoître l'*étrangère* qui, ainsi que moi, étoit venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs. Couvrant mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartemens sonores où l'on n'entendoit que le bruit de mes pas, et qui n'étoient éclairés que par la foible lumière qui pénétroit entre les volets fermés. Je visitai la chambre où ma mère avoit perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retiroit mon père, celle où j'avois dormi dans mon berceau, celle où l'amitié avoit reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur....... Par-tout les salles étoient détendues, et l'araignée filoit sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à

grands pas, sans oser détourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les momens que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parens ! La famille de l'homme n'est que d'un jour, le soufle de Dieu la disperse comme une fumée ; à peine le fils connoît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère : le chêne voit germer ses glands autour de lui, il n'en est pas ainsi des enfans des hommes !

» En arrivant à B....... je me fis conduire au couvent ; je demandai à parler à ma sœur. On me dit qu'elle ne recevoit personne. Je lui écrivis ; elle me répondit, que sur le point de se consacrer à Dieu, il ne lui étoit pas permis de donner une seule pensée au monde ; que si je l'aimois, j'éviterois de l'accabler de ma douleur. Elle ajoutoit : « Cependant si votre projet est de paroître à l'autel le jour de ma profession, » daignez m'y servir de père ; ce rôle est le » seul digne de votre courage, le seul qui » convienne à notre amitié et à ma paix ».

» Cette froide fermeté qu'on opposoit à toute l'ardeur de mon amitié, me jeta dans de violens transports. Tantôt j'étois prêt à retourner sur mes pas, tantôt je voulois rester, uniquement pour troubler la pompe. L'enfer me suscitoit jusqu'à la pensée de me

poignarder dans l'église, et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arracheroient ma sœur. La supérieure du couvent me fit prévenir qu'on avoit préparé un banc dans le sanctuaire, et elle m'invitoit à me rendre à la cérémonie, qui devoit avoir lieu dès le lendemain.

» Au lever de l'aube, j'entendis le premier son des cloches, qui annonçoit le sacrifice. Vers dix heures, dans une sorte d'agonie, je me traînai au monastère.... Rien ne peut plus être tragique quand on a assisté à de pareils spectacles, ni rien douloureux quand on y a survécu.

» Un peuple immense remplissoit l'église : on me conduit au banc du sanctuaire ; je m'y précipite sans presque savoir où j'étois, ni à quoi j'étois résolu. Déjà le prêtre attendoit à l'autel : tout-à-coup la grille mystérieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle étoit si belle, il y avoit sur son visage quelque chose de si divin, qu'elle excita un mouvement d'admiration et de surprise. Foudroyé par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent ; ma force m'abandonna, je me sentis lié par une main toute-puissante, et au lieu de blasphêmes

et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations, et les gémissemens de l'humilité.

» Amélie se plaça sous un dais qu'on avoit préparé pour elle. Le sacrifice commence à la lueur de cent flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums qui devoient rendre l'holocauste agréable. A l'offertoire, le prêtre se dépouille de ses ornemens, ne conserve qu'une tunique de lin, monte en chaire, et dans un discours simple et pathétique, peint le bonheur de la vie religieuse, les tribulations du monde, et la paix de la vierge qui se consacre au seigneur. Quand il prononça ces mots : *Elle a paru comme l'encens qui se consume dans le feu*; un grand calme et des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire; on se sentit comme à l'abri, sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir des anges descendre sur l'autel, et remonter vers les cieux, avec des parfums et des couronnes.

» Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtemens, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux jeunes religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel. On vient alors me chercher pour remplir les fonctions paternelles. Au bruit de mes

pas chancelans dans le sanctuaire, Amélie fut prête à défaillir. On me place à côté du prêtre pour lui présenter les ciseaux. En ce moment je sentis renaître mes transports; ma fureur alloit éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lança un regard où il y avoit tant de reproche et de douleur, que j'en fus atterré. La religion triomphe! ma sœur profite de mon trouble, elle avance hardiment la tête : sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré ; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornemens du siècle, sans la rendre moins touchante; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin; et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée. Jamais elle n'avoit paru si belle : l'œil de la pénitente étoit attaché sur la poussière du monde, et son ame étoit dans le ciel.

» Cependant, Amélie n'avoit point encore prononcé ses vœux, et pour mourir au monde, il falloit qu'elle passât comme à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre, on étend sur elle un drap mortuaire; quatre flambeaux funèbres en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, et le livre à la main, commence l'office des morts, que de jeunes vierges continuent.

O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles! On m'avoit contraint de me placer à genoux, près de ce funeste appareil : tout-à-coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulchral; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus le seul à entendre), viennent frapper mon oreille : « Dieu de » miséricorde, fais que je ne me relève ja- » mais de cette couche funèbre, et comble » de tes biens un frère qui n'a point par- » tagé ma criminelle passion »!

» A ces mots, échappés du creux du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire; ma raison s'égare, je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras, je m'écrie : « Chaste épouse de Jésus- » Christ, reçois mes derniers embrassemens » à travers les glaces du trépas et les pro- » fondeurs de l'éternité, qui te séparent déjà » de ton frère »!

» Ce mouvement, ce cri, ces larmes, troublent toute la cérémonie : le prêtre s'interrompt, les religieuses effrayées ferment la grille, la foule s'agite et se presse vers l'autel; on m'emporte sans connoissance. Ah! que je sus peu de gré à ceux qui me rappelèrent à la lumière! j'appris, en rouvrant les yeux au jour, que le sacrifice étoit consommé, et que ma sœur avoit été saisie

d'une fièvre ardente. Elle me faisoit prier de ne plus chercher à la voir.... O misère de ma vie! une sœur craignoit de parler à un frère, et un frère auroit craint de faire entendre sa voix à une sœur! Je sortis de ce monastère comme du lieu d'expiation, où des flammes nous préparent pour la vie céleste, et où l'on a tout perdu, comme aux enfers, hors l'espérance.

» Un malheur personnel, quel qu'il soit, se supporte; mais un malheur dont on est la cause involontaire, et qui frappe une victime innocente, est la plus grande des calamités. Eclairé sur les maux de ma sœur, je me figurois tout ce qu'elle avoit dû souffrir auprès de moi, victime d'autant plus malheureuse, que la pureté de ma tendresse devoit lui être à-la-fois odieuse et chère, et qu'appelée dans mes bras par un sentiment, elle en étoit repoussée par un autre.

» Que de combats dans son sein! que d'efforts n'avoit-elle point faits! Tantôt voulant s'éloigner de moi, et n'en ayant pas la force; craignant pour ma vie, et tremblant pour elle et pour moi. Je me reprochois mes plus innocentes caresses, je me faisois horreur. En relisant la lettre de l'infortunée, (qui n'avoit plus de mystères!) je m'apperçus que ses lèvres humides y avoient laissé d'autres traces que celles de ses pleurs. Alors

s'expliquèrent pour moi plusieurs choses que je n'avois pu comprendre ; ce mélange de joie et de tristesse qu'Amélie fit paroître lors de mon départ pour mes voyages, le soin qu'elle prit de m'éviter à mon retour, et cependant cette foiblesse qui l'empêcha si long-temps d'entrer dans un monastère ; sans doute la fille malheureuse s'étoit flattée de guérir ! Ses projets de retraite, et la disposition de ses biens en ma faveur, avoient apparemment produit cette correspondance secrète qui servit à me tromper.

» O mes vieux amis, je sus alors ce que c'étoit que de verser des larmes pour un mal qui n'étoit point imaginaire ! Mes passions, si long-temps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin, et je m'apperçus, avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

» J'avois voulu quitter la terre avant l'ordre du tout-puissant ; c'étoit un grand crime. Dieu m'avoit envoyé Amélie à-la-fois pour me sauver et pour me punir. Ainsi toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après soi les désordres et les malheurs. Amélie me prioit de vivre, et je lui devois bien de ne pas aggraver ses maux ;

d'ailleurs (chose étrange!) je n'avois plus envie de mourir depuis que j'étois réellement malheureux. Mon chagrin étoit devenu une occupation qui remplissoit tous mes momens; tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère!

» Je pris donc subitement une autre résolution; je me déterminai à quitter l'Europe, à passer en Amérique.

» On équipoit, dans ce moment même, au port de B....... une flotte pour la Louisiane; je m'arrangeai avec un des capitaines des vaisseaux, je fis savoir mon projet à Amélie, et je m'occupai de mon départ.

» Ma sœur avoit touché aux portes de la mort; mais Dieu, qui lui destinoit la première palme des vierges, ne voulut pas la rappeler si vîte à lui; son épreuve ici bas fut prolongée: descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous sa croix, s'avança courageusement au-devant des douleurs; ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances l'excès de la gloire.

» La vente du peu de bien qui me restoit, et que je cédai à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires, me retinrent long-temps dans le port. J'allois

chaque matin m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenois toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

» J'errois sans cesse autour du monastère, bâti au bord de la mer. J'appercevois souvent, à une petite fenêtre grillée qui donnoit sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive ; elle rêvoit à l'aspect de l'océan, où apparoissoit quelque vaisseau cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même vestale aux barreaux de la même fenêtre ; elle contemploit la mer, éclairée par l'astre de la nuit, et sembloit prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisoient tristement sur des grèves solitaires.

» Je crois encore l'entendre, pendant la nuit, la cloche qui appeloit les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintoit avec lenteur, et que les vierges s'avançoient en silence à l'autel du Tout-Puissant, je courois au monastère : là, seul au pied des murs, dans les ténèbres, j'écoutois dans une sainte extase les derniers sons des cantiques, qui se mêloient sous les voûtes du temple aux foibles bruissemens des flots lointains.

» Je ne sais comment toutes ces choses, qui auroient dû nourrir mes peines, en émoussoient au contraire l'aiguillon. Mes

larmes avoient moins d'amertume, lorsque je les répandois sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portoit avec lui quelque remède : on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur deviendroit à son tour moins misérable.

» Une lettre que je reçus d'elle vers ce temps-là, sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignoit tendrement de ma douleur, et m'assuroit que le temps diminuoit la sienne. « Je ne désespère pas de » mon bonheur, me disoit-elle : l'excès » même du sacrifice, à présent que le sa- » crifice est fait, sert à me rendre quelque » paix. La simplicité de mes compagnes, » la pureté de leurs vœux, la régularité de » notre vie, tout répand du baume sur mes » jours. Quand j'entends gronder les orages, » et que l'oiseau de mer vient battre des » ailes à ma fenêtre; moi, pauvre cobombe » du ciel, je songe au bonheur que j'ai eu » de trouver un abri contre la tempête. On » respire ici quelque chose de divin, un » air tranquille que ne trouble point le » souffle des passions; c'est ici la sainte » montagne, le sommet élevé d'où l'on en- » tend les derniers bruits de la terre, et les

» premiers concerts du ciel; c'est ici que
» la religion trompe doucement une ame
» sensible; aux plus violentes amours, elle
» substitue une sorte de chasteté brûlante,
» où l'amante et la vierge se trouvent unies.
» Elle épure les soupirs, elle allume une
» flamme incorruptible où brûloit une flam-
» me mortelle; elle mêle divinement son
» calme et son innocence à ce reste de con-
» fusion et de volupté, d'un cœur qui cherche
» à se reposer, et d'une vie qui se retire ».

» Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu me faire entendre que les orages accompagneroient par-tout mes pas. L'ordre étoit donné pour le départ de la flotte, déjà plusieurs vaisseaux avoient appareillé au baisser du soleil : je m'étois arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupois de ce triste soin, et que je mouillois mon papier de mes larmes, tout-à-coup le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute, et au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout étoit désert, et où l'on n'entendoit que le rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du

monastère, montent en masse dans les cieux : une petite lumière apparoissoit à la fenêtre grillée. Etoit-ce toi, ô mon Amélie, qui, prosternée au pied du crucifix, priois le dieu des orages d'épargner ton malheureux frère ! .... La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite ; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asyle que rien ne peut troubler ; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule, de même qu'il n'y a que la pierre du tombeau entre l'éternité et la vie ; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent, humble, mais certain, et dirigeant sans périls la religieuse à une terre céleste ; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale ayant sous le même toit et son lit et son tombeau, et connoissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie : d'une autre part, une ame telle que la tienne, ô Amélie, vaste, orageuse comme l'océan ; un naufrage plus affreux que celui du marinier..... Tout ce tableau est profondément gravé dans ma mémoire ...... Soleil de ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes ! échos du rivage américain, qui répétez les accens de René ! ce fut le lendemain de cette nuit terrible, qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale ; je contemplai long-temps sur la côte les

derniers balancemens des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère, qui s'abaissoient à l'horizon ».

Comme René achevoit de raconter son histoire, il tira un papier de son sein, et le donna au père Souël; puis, se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de lire la lettre qu'il lui avoit remise.

Elle étoit de la Supérieure de...... Elle contenoit le récit des derniers momens de la *sœur Amélie de la Miséricorde*, morte victime de son zèle et de sa charité, en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté étoit inconsolable, et l'on y regardoit Amélie comme une sainte : la Supérieure ajoutoit que depuis trente ans qu'elle étoit à la tête de la maison, elle n'avoit jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et aussi égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressoit René dans ses bras; le vieillard pleuroit. « Mon enfant, dit-il à son
» fils, je voudrois que le père Aubry fût
» ici; il tiroit du fond de son cœur je ne
» sais quelle paix, qui, en les calmant, ne
» sembloit point étrangère aux tempêtes:

» c'étoit la lune dans une nuit orageuse ; les
» nuages errans ne peuvent l'emporter dans
» leur course; pure et inaltérable, elle s'a-
» vance tranquille au-dessus d'eux. Hélas !
» pour moi, tout me trouble et m'entraîne » !

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avoit écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portoit en secret un cœur compatissant, mais il montroit au dehors un caractère inflexible ; la sensibilité du Sachem le fit sortir enfin de son silence :

« Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne
» mérite dans cette histoire la pitié qu'on
» vous montre ici. Je vois un jeune homme
» entêté de chimères, à qui tout déplaît, et
» qui s'est soustrait aux charges de la société
» pour se livrer à d'inutiles rêveries. On n'est
» point, Monsieur, un homme supérieur,
» parce qu'on apperçoit le monde sous un
» jour odieux ; on ne hait les hommes et la
» vie, que faute de voir assez loin. Etendez
» un peu plus votre regard, et vous serez
» bientôt convaincu que tous ces maux dont
» vous vous plaignez, sont de purs néans.
» Mais quelle honte de ne pouvoir songer
» au seul malheur réel de votre vie, sans
» être forcé de rougir ! Toute la pureté,
» toute la vertu, toute la religion, toutes
» les couronnes d'une sainte, rendent à
» peine tolérable la seule idée de vos cha-

» grins. Votre sœur a expié sa faute ; mais,
» s'il faut dire ici ma pensée, je crains que,
» par une épouvantable justice, un aveu,
» sorti du sein de la tombe, n'ait à son tour
» troublé votre ame. Que faites-vous seul
» au fond des forêts, où vous consumez
» vos jours, négligeant tous vos devoirs?
» Des saints, me direz-vous, se sont ense-
» velis dans les déserts? ils y étoient, Mon-
» sieur, avec leurs larmes, et employoient
» à éteindre leurs passions le temps que vous
» perdiez à allumer les vôtres. Jeune pré-
» somptueux, qui avez cru que l'homme se
» peut suffire à lui-même! La solitude est
» mauvaise à celui qui n'y vit pas avec
» Dieu; elle redouble les puissances de l'ame,
» en même temps qu'elle leur ôte tout
» sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu
» des forces, doit les consacrer au service
» de ses semblables : s'il les laisse inutiles,
» il en est d'abord puni par une secrète
» misère, et tôt ou tard le Ciel lui envoie
» un châtiment effroyable ».

Tout troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée : le Sachem aveugle se prit à sourire et ce sourire de la bouche, qui ne se marioit plus à celui des yeux, avoit quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon fils, dit l'antique amant
» d'Atala, il nous parle sévèrement, il cor-

» rige et le vieillard et le jeune homme, et
» il a raison. Oui, il faut que tu renonces
» à cette vie extraordinaire, qui n'est pleine
» que de soucis; il n'y a de bonheur que
» dans les voies communes.

» Un jour le Meschacebé, encore assez
» près de sa source, se lassa de n'être qu'un
» limpide ruisseau. Il demanda des neiges
» aux montagnes, des eaux aux torrens, des
» pluies aux tempêtes, et parvint à ramasser
» une onde immense. Bientôt il franchit ses
» rives, et ravage ses bords charmans. L'or-
» gueilleux ruisseau s'applaudit d'abord de
» sa puissance; mais voyant que tout de-
» venoit désert sur son passage; qu'il cou-
» loit, abandonné dans une grande solitude;
» que ses eaux étoient toujours troublées;
» il regretta l'humble lit que lui avoit creusé
» la nature, la pureté de son premier cours,
» et les oiseaux, et les fleurs, et les arbres,
» et les petits ruisseaux, jadis aimables com-
» pagnons de son onde, aux sources de sa
» vie ».

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du *flammant*, qui, retiré dans les roseaux du Meschacebé, annonçoit un orage pour le milieu du jour. Les trois amis se levèrent pour retourner à leurs cabanes: René marchoit en silence entre le missionnaire, qui prioit Dieu, et le Sachem aveugle,

qui cherchoit sa route. On dit que, pressé par les deux vieillards, il retourna chez son épouse, mais sans y trouver le bonheur. Il périt peu de temps après avec Chactas et le père Souël, dans le massacre des Français et des Natchez à la Louisiane : on montre encore un rocher où il alloit s'asseoir au soleil couchant.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
POÉTIQUES ET MORALES
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

SECONDE PARTIE.
POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE V.

DU *MERVEILLEUX*, OU DE LA POÉSIE DANS SES RAPPORTS AVEC LES ÊTRES SURNATURELS.

CHAPITRE PREMIER.

Que la mythologie rapetissoit la nature ; que les anciens n'avoient point de poésie proprement dite descriptive.

NOUS avons donc fait voir, dans les livres précédens, que le christianisme, en se mêlant

aux affections de l'ame, a multiplié les ressorts dramatiques. Encore une fois, le polythéisme ne s'occupoit point des vices et des vertus; il étoit totalement séparé de la morale. Or voilà un côté immense, tout l'homme, que le christianisme embrasse de plus que l'idolâtrie. Voyons maintenant si dans ce qu'on appelle le *merveilleux*, il ne le dispute point en beautés à la mythologie même.

Nous ne nous dissimulons pas que nous avons à combattre un des plus anciens préjugés de l'école. Toutes les autorités sont contre nous, et l'on peut nous citer vingt vers de l'Art poétique, qui nous condamnent.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux, etc.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas impossible de soutenir que la mythologie si vantée, loin d'embellir la nature, en détruit les véritables charmes, et nous croyons que plusieurs littérateurs distingués sont à présent de cet avis.

Le plus grand et le premier vice de la mythologie, étoit d'abord de rapetisser la nature et d'en bannir la vérité. Une preuve incontestable de ce fait, c'est que la poésie que nous appelons *descriptive*, a été inconnue de toute l'antiquité; les poëtes même qui ont chanté la nature, comme Hésiode, Théocrite et Virgile, n'en ont point fait de

description, dans le sens que nous attachons à ce mot. Ils nous ont sans doute laissé d'admirables peintures des travaux, des mœurs et du bonheur de la vie rustique; mais quant à ces tableaux des campagnes, des saisons, des accidens du ciel, qui ont enrichi la muse moderne, on en trouve à peine quelques traits dans leurs écrits.

Il est vrai que ce peu de traits est excellent, comme le reste de leurs ouvrages. Quand Homère a décrit la grotte du Cyclope, il ne l'a pas tapissée de *lilas et de roses*; il y a planté, comme Théocrite, des lauriers et de longs pins (1). Dans les jardins d'Alcinoüs, il fait couler des fontaines et fleurir des arbres utiles (2); il parle ailleurs de la colline, *battue des vents et couverte de figuiers* (3), et il représente la fumée des palais de Circé, s'élevant au-dessus d'une forêt de chênes (4).

---

(1) Μακρῆσίν τε πιτυσσιν ἰδὲδρυσιν υψικ ὁμοισιν. (*Odis. lib.* 9, *v.* 186.)

(2) Ὄγχναι.... Συκαι τε γλυκεραι, etc. (*Ibid. lib.* 7, *v.* 6.)

(3) Υἰδε παράσκοπιὴν καὶ ἐρινε ὸν ἠνε μὐεντα. (*Il. lib.* 22, *v.* 145.)

(4) Καί μοι ἐείσατο καπνὸς ἀπὸχ δονὸς εὐρυοδείης
Κίρκης ἐν μεγάροισι δια δρυμὰ ποκνὰ και ὕλη.

Virgile a mis la même vérité dans ses peintures. Il donne au pin l'épithète d'*harmonieux*, parce qu'en effet, le pin a une sorte de doux gémissemens quand il est foiblement agité; les nuages, dans les Géorgiques, sont comparés à des flocons de laine roulés par les vents, et les hirondelles, dans l'Enéïde, gazouillent sous le chaume du roi Évandre, ou rasent les portiques des palais. Horace, Tibulle, Properce, Ovide, ont aussi quelques ébauches de la nature; mais ce n'est jamais qu'un ombrage favorisé de Morphée, un vallon où Cythérée doit descendre, une fontaine où Bacchus repose dans le sein des Naïades.

L'âge philosophique de l'antiquité ne changea rien à cette manière. L'Olympe, auquel on ne croyoit plus, se réfugia chez les poëtes, qui protégèrent à leur tour les dieux qui les avoient protégés. Stace et Silius Italicus n'ont pas été plus loin que Homère et Virgile; Lucain seul avoit fait quelque progrès dans cette carrière, et l'on trouve dans la Pharsale la description d'une forêt et d'un désert, qui rappelle les couleurs modernes.

Enfin, les naturalistes furent aussi sobres que les poëtes; cependant Pline et Columèle ont plus décrit la nature qu'Aristote. Parmi les historiens et les philosophes, Xénophon,

Tacite, Plutarque, Platon et Pline le jeune (1), se font remarquer par quelques beaux tableaux.

On ne peut guères supposer que des hommes, aussi sensibles que les anciens, aient manqué d'yeux pour voir la nature, et de talent pour la peindre; il faut donc que quelque cause puissante les ait aveuglés. Or, cette cause étoit la mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégans fantômes, ôtoit à la création, sa gravité, sa grandeur, sa solitude et sa mélancolie. Il a fallu que le christianisme vînt chasser tout ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus vague, plus sublime; le dôme des forêts s'est exhaussé, les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes : le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature.

(1) Voyez dans Xénophon la retraite des Dix-mille et le traité de la chasse; dans Tacite, la description du camp abandonné, où Varus fut massacré avec ses légions (*An. lib. I.*); dans Plutarque, la vie de Brutus et de Pompée; dans Platon, l'ouverture du dialogue des loix, et la peinture d'un platane dans le Théete; dans Pline, la description de son jardin.

Le soleil levant et le soleil à son coucher, la nuit et l'astre qui l'enchante, ne pouvoient faire sentir aux Grecs et aux Romains les émotions qu'ils portent à notre ame. C'étoit éternellement l'aurore aux doigts de rose, les heures attelant ou dételant les chevaux du Dieu du jour. Au lieu de ce soleil couchant, dont le rayon prêt à s'éteindre, tantôt perce un feuillage sombre, tantôt forme une tangente d'or sur l'arc roulant des mers; au lieu de ces accidens de lumière qui nous retracent chaque matin le miracle de la création, les anciens ne voyoient partout qu'une uniforme machine d'opéra.

Si le poëte s'égaroit dans les vallées du Taigette, au bord du Sperchius, sur le Ménale aimé d'Orphée, ou dans les campagnes d'Elore, malgré la douceur de cette géographie hellenienne, il ne rencontroit que des faunes, il n'entendoit que des dryades. Priape étoit là sur un tronc d'olivier, et Vertumne avec les Zéphyrs, menoit des danses éternelles. Des Sylvains et des Naïades peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits. Nous ne voulons point

. . . Chasser les Tritons de l'empire des eaux,
Ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux.

Mais enfin, qu'est-ce que tout cela laisse

au fond de l'ame? Qu'en résulte-t-il pour le cœur? quel fruit peut en tirer la pensée? Oh! que le poëte chrétien est bien plus favorisé dans la solitude où Dieu se promène avec lui! Libre de ce troupeau de dieux ridicules, qui les bornoient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une Divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion, semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées. Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde, quel profond silence dans ces retraites, quand les vents reposent! quelles voix inconnues, quand les vents viennent à s'élever! Etes-vous immobile, tout est muet; faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent; on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres; la terre murmure sous vos pas; quelques coups de foudre font mugir les déserts; la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous : la lune sort enfin de l'Orient, A mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leur cîme, et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour : il regarde tour-à-tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve. Il se sent in-

quiet, agité, et dans l'attente de quelque chose d'inconnu. Un plaisir inouï, une crainte extraordinaire font palpiter son sein, comme s'il alloit être admis à quelque secret de la Divinité : il est seul au fond des forêts, mais la pensée de l'homme est égale aux espaces de la nature, et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule rêverie de son cœur.

Oui, quand l'homme renieroit la Divinité, l'Etre pensant, sans cortége et sans spectateur, seroit encore plus auguste au milieu des mondes solitaires, que s'il y apparoissoit environné des petites déités de la fable. Le désert vide auroit encore quelques convenances avec l'étendue de ses idées, la tristesse de ses passions, et le dégoût même d'une vie sans illusion et sans espérance. Du moins, au défaut de l'Intelligence suprême, son génie seroit la Raison de l'Univers.

Il y a dans l'homme une inquiétude secrète, un instinct mélancolique, qui le met en rapport avec les scènes de la nature. Eh! qui n'a passé des heures entières, assis sur le rivage d'un fleuve, à voir s'écouler les ondes! qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné! Il faut plaindre les anciens, qui n'avoient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune, et la grotte de Protée ; il étoit dur de ne voir

que les aventures des Tritons et des Néréides dans cette immensité des mers, qui nous donne une mesure confuse de la grandeur de notre ame, et un vague desir de quitter la vie, pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur.

CHAPITRE II.

De l'Allégorie.

Mais, quoi ! s'écriera-t-on, ne trouvez-vous rien de beau dans les allégories antiques ?

Il faut faire une distinction.

L'allégorie *morale*, comme celle des *prières* dans Homère, est belle en tout temps, en tout pays, en toute religion ; le christianisme ne l'a pas bannie : nous pouvons, autant qu'il nous plaira, placer au pied du trône du Souverain Arbitre, les deux tonneaux du bien et du mal. Nous aurons même cet avantage, que notre Dieu n'agira pas injustement et au hasard, comme Jupiter : il répandra les flots de la douleur sur la tête des mortels, non par caprice, mais pour une fin à lui seul connue. Nous savons que notre bonheur ici-bas est coordonné à un bonheur général, dans une chaîne d'êtres et de mondes qui se dérobent à notre vue ; que l'homme, en harmonie

avec les globes, marche d'un pas égal avec eux à l'accomplissement d'une révolution, que Dieu couvre de son éternité.

Mais si l'allégorie *morale* est toujours existante pour nous, il n'en est pas ainsi de l'allégorie *physique*. Que Junon soit l'*air*, que Jupiter soit l'*éther*, et qu'ainsi, frère et sœur, ils soient encore époux et épouse, où est le charme et la grandeur de cette personnification? Il y a plus; nous soutenons que cette sorte d'allégorie est contre les principes du goût, et même de la saine logique.

On ne peut, et on ne doit jamais personnifier qu'une *qualité* ou qu'une *affection* d'une chose, et non pas cette *chose même*; autrement ce n'est plus une véritable personnification, c'est seulement avoir fait changer de nom à l'objet. Je ferai bien prendre la parole à une pierre; mais que gagnerai-je à appeler cette pierre d'un nom allégorique? Or l'ame, dont la nature est la vie, a essentiellement la faculté de produire; de sorte qu'un de ses vices, une de ses vertus, peuvent être considérés ou comme son *fils*, ou comme sa *fille*, puisqu'elle les a véritablement engendrés. Cette passion, active comme sa mère, peut, à son tour, croître, se développer, prendre des traits, devenir un être distinct. Mais l'*objet physique*, être

passif de son essence, peut-il fournir quelque chose propre à l'allégorie? N'étant susceptible, ni de plaisir, ni de douleur, n'ayant que des *accidens* et point de *passions*, et des accidens aussi morts que lui-même, il ne présente rien qu'on puisse animer. Seroit-ce la *dureté* du caillou, ou la *sève* du chêne, dont vous ferez un être allégorique? Remarquez même que le goût est plus satisfait des *dryades*, des *naïades*, des *zéphyrs*, des *échos*, que des nymphes attachées à des objets muets et immobiles : c'est qu'il y a dans les arbres, dans l'eau et dans l'air un mouvement et un bruit qui rappellent l'idée de la vie, et qui peuvent par conséquent fournir une allégorie, comme le *mouvement* de l'ame. Mais, au reste, cette sorte de *petite allégorie* matérielle, quoiqu'un peu moins mauvaise que la *grande allégorie physique*, est toujours d'un genre médiocre, froid et incomplet; elle ressemble tout au plus aux fées des Arabes, et aux génies des Orientaux.

Quant à ces dieux inconnus que les anciens plaçoient dans les bois déserts et sur les sites sauvages, ils étoient d'un bel effet sans doute; mais ils ne tenoient plus au système mythologique : l'esprit humain retomboit ici dans la religion naturelle. Ce que le voyageur tremblant adoroit en pas-

sant dans ces solitudes, étoit quelque chose d'*ignoré*, quelque chose dont il ne savoit point le nom, et qu'il appeloit la *Divinité du lieu;* quelquefois il lui donnoit le nom de Pan, et Pan étoit le *Dieu universel.* Ces grandes émotions qu'inspire la nature sauvage, n'ont point cessé d'exister, et les bois conservent encore pour nous leur formidable divinité.

Enfin, il est si vrai que l'*allégorie physique* ou *les dieux de la fable*, détruisoient les charmes de la nature, que les anciens n'ont point eu de vrais peintres de paysage, par la même raison qu'ils n'avoient point de poésie descriptive. Or, chez les autres peuples idolâtres, qui ont ignoré le systême mythologique, cette poésie a plus ou moins été connue; c'est ce que prouvent les poëmes Sanscrit, les contes Arabes, les Edda, les chansons des Nègres et des Sauvages. Mais, comme les nations infidèles ont toujours mêlé leur fausse religion (et par conséquent leur mauvais goût) à leurs ouvrages, ce n'est que sous le christianisme qu'on a su peindre la nature dans sa vérité.

CHAPITRE III.

Partie historique de la Poésie descriptive chez les modernes.

Les Apôtres avoient à peine commencé de prêcher l'Evangile au monde, qu'on vit naître la poésie descriptive. Tout rentra dans la vérité, *devant celui qui tient la place de la vérité sur la terre*, comme parle saint Augustin. La nature cessa de se faire entendre par l'organe mensonger des idoles; on connut ses fins, on sut qu'elle avoit été faite premièrement pour Dieu, et ensuite pour l'homme. En effet, elle ne dit jamais que deux choses : Dieu glorifié par ses œuvres, et les besoins de l'homme satisfaits.

Cette grande découverte fit changer de face à la création; par sa partie intellectuelle, c'est-à-dire, par cette pensée de Dieu qu'elle montre de toutes parts, l'ame reçut abondance de nourriture; et par sa partie matérielle, le corps s'apperçut que tout avoit été formé pour lui. Dès-lors on entrevit des harmonies ineffables entre nous et les déserts. Les vains simulacres attachés aux êtres insensibles s'évanouirent, et les rochers furent bien plus réellement animés, les chênes rendirent des oracles bien plus certains, les vents et les ondes élevè-

rent des voix bien plus touchantes, quand l'homme eut puisé dans son propre cœur la vie, les oracles, et les voix de la nature.

Jusqu'à ce moment, la solitude avoit été regardée comme affreuse, mais les nouveaux chrétiens lui trouvèrent mille charmes. Les anachorètes écrivirent de la douceur du rocher et des délices de la contemplation : c'est le premier pas de la poésie descriptive. Les Religieux qui publièrent la vie des premiers pères du désert, furent à leur tour obligés de faire le tableau des retraites où ces illustres inconnus avoient caché leur gloire. On voit encore dans les ouvrages des Jérôme et des Athanase (1), des descriptions de la nature, qui prouvent qu'ils savoient observer, et faire aimer ce qu'ils peignoient.

Ce nouveau genre, introduit par le christianisme dans la littérature, se développa rapidement. Il se répandit jusque dans le style historique, comme on le remarque dans la collection appelée la Bizantine, et surtout dans les histoires de Procope. Il se propagea pareillement, mais il se corrompit, parmi les romanciers grecs du Bas-Empire, et chez quelques poëtes latins, en occident (2).

(1) Hyeron. *in vit. Paul.* Sanct. Athanas. *in vita Anton.*

(2) Aussaune Boëce, etc.

Après la prise de Constantinople par les Turcs, on vit se former en Italie une nouvelle poésie descriptive, composée de l'esprit Maure, Grec et Italien. Pétrarque, l'Arioste, et le Tasse la poussèrent au plus haut degré. Mais cette description brillante manque absolument de vérité. Elle consiste dans quelques épithètes répétées sans cesse, et toujours appliquées de la même manière. Il fut impossible de sortir d'un *bois touffu*, d'un *antre frais*, ou des bords d'une *claire fontaine*. Tout se remplit de bocages d'*orangers*, de berceaux de *jasmins* et de buissons de *roses*. Les oiseaux même perdirent leurs noms : ils ne s'appelèrent plus, ni *bouvreuils*, ni *fauvettes*; ce furent seulement les *chantres éternels* de leurs éternelles amours : heureux encore quand on ne leur donna, ni une voix humaine, ni un plumage extraordinaire.

Pour comble de maux, *Flore* revint avec sa corbeille, et les vieux *Zéphirs* ne manquèrent pas de l'accompagner : mais ils ne trouvèrent dans les bois ni les *Naïades*, ni les *Faunes*, et s'ils n'eussent rencontré les *Fées* et les *Géants* des Maures, ils couroient risque de se perdre dans cette immense solitude de la nature chrétienne. Quand l'esprit humain fait un pas, il faut que tout marche avec lui ; tout change avec ses clartés ou ses ombres : ainsi il lui fait peine à présent

d'admettre de petites divinités, là où il ne voit plus que de grands espaces. On aura beau placer l'amante de Titon sur un char, et la couvrir de fleurs et de rosée, rien ne peut empêcher qu'elle paroisse disproportionnée en promenant sa foible lumière, dans ces cieux infinis que le christianisme a déroulés : qu'elle laisse donc le soin d'éclairer le monde à celui qui l'a fait.

Cette poésie descriptive italienne passa en France, et fut favorablement accueillie des Ronsard, des Lemoine, des Coras, des Saint-Amand et de nos vieux romanciers. Mais les grands écrivains du siècle de Louis XIV, dégoûtés de ces peintures, où ils ne voyoient aucune vérité, les bannirent de leurs ouvrages ; et c'est un de leurs caractères distinctifs, qu'on ne trouve chez eux aucune trace de ce que nous appelons *poésie descriptive* (1).

Ainsi, repoussée en France, la muse des champs se réfugia en Angleterre, où Spenser, Waler et Milton l'avoient déjà fait connoître. Elle y perdit par degré ses manières affectées, mais elle tomba dans un autre excès. En ne peignant plus que la vraie nature, elle voulut tout peindre, et surchargea ses tableaux

(1) Il faut en excepter Fénélon, Lafontaine et Chaulieu. Racine le fils, père de cette nouvelle école

d'objets trop petits, ou de circonstances bizarres. Thompson même, dans son chant de l'hiver, si supérieur aux trois autres, a des détails d'une mortelle longueur : telle fut la seconde époque de la poésie descriptive.

D'Angleterre elle revint en France, avec les ouvrages de Pope et du chantre des Saisons. Elle eut de la peine à s'y introduire, car elle fut combattue par l'ancien genre italique, que M. Dorat et quelques autres avoient fait revivre; elle triompha pourtant, et ce fut à MM. de Lille et Saint-Lambert qu'elle dut la victoire. Elle se perfectionna sous la muse françoise, se soumit aux règles du goût, et atteignit sa troisième époque.

Disons toutefois qu'elle s'étoit maintenue pure, quoiqu'ignorée dans les ouvrages de quelques naturalistes du siècle de Louis XIV, tels que Tournefort, et le père du Tertre : ce dernier a été le Buffon de son siècle. A une imagination vive, il joint un génie tendre et rêveur; il se sert même du mot de *mélancolie*, dans le sens où nous l'employons aujourd'hui. Ainsi le siècle de Louis XIV n'a pas été totalement privé du véritable genre descriptif, comme on seroit

. . . .

poétique, dans laquelle M. l'abbé de Lille a excellé, peut être aussi regardé comme le fondateur de la poésie descriptive en France.

d'abord porté à le croire, il étoit seulement relégué dans les lettres et les relations de nos missionnaires, où on le trouve quelquefois dans une grande perfection (1). C'est dans cette source chrétienne que nous avons puisé cette espèce de style que nous croyons si nouveau aujourd'hui.

Au reste, les admirables tableaux répandus dans la bible, peuvent servir à prouver doublement que la poésie descriptive est née, parmi nous, du christianisme. *Job*, les *prophètes*, l'*ecclésiastique*, et sur-tout les *pseaumes*, sont remplis de descriptions magnifiques. Le pseaume *benedic, anima mea*, est un chef-d'œuvre dans ce genre; M. de la Harpe l'a supérieurement rendu dans son excellente traduction :

Mon ame, bénis le Seigneur : Seigneur, mon Dieu, que vous êtes grand dans vos œuvres!

. . . .

Vous répandez les ténèbres, et la nuit est sur la terre : c'est alors que les bêtes des forêts marchent dans l'ombre; que les rugissemens des lionceaux appellent la proie, et demandent à Dieu la nourriture promise aux animaux.

Mais le soleil s'est levé, et déjà les bêtes sauvages se sont retirées. . . . .

L'homme alors sort pour le travail du jour, et accomplir son œuvre jusqu'au soir.

---

(1) On en verra de beaux exemples, lorsque nous parlerons des missio ns.

. . . .

Comme elle est vaste, cette mer qui étend au loin ses bras spacieux! des animaux sans nombre se meuvent dans son sein, les plus petits avec les plus grands, et les vaisseaux passent sur ses ondes (1).

Horace et Pindare sont restés bien loin de cette poésie. Nous avons donc eu raison de dire, que c'est au christianisme que M. Bernardin de Saint-Pierre doit son talent pour peindre les scènes de la solitude : il le lui doit, parce que nos dogmes, en détruisant les divinités mythologiques, ont rendu la vérité et la majesté aux déserts; il le lui doit, parce qu'il a trouvé dans le système de Moïse le véritable système de la nature.

Mais ici se présente un autre avantage du poëte chrétien : si sa religion lui donne une nature *solitaire*, il peut aussi avoir à volonté une nature *habitée*. Il est le maître de placer des anges à la garde des forêts, aux cataractes de l'abîme, ou de leur confier les soleils et les mondes. Ceci nous ramène aux *êtres surnaturels* ou au *merveilleux* du christianisme.

---

(1) Pseautier françois, page 45.

CHAPITRE IV.

Si les Divinités du Paganisme ont poétiquement la supériorité sur les Divinités chrétiennes.

Toute chose a deux faces. Des personnes impartiales pourront nous dire : « On vous » accorde que le christianisme a fourni, » quant aux hommes, une partie dramatique qui manquoit à la Mythologie ; que » de plus il a produit la véritable poésie » descriptive. Voilà deux avantages que nous » reconnoissons, et qui peuvent, à quelques égards, justifier vos principes, et » balancer les beautés de la fable. Mais à » présent, si vous êtes de bonne foi, vous » devez convenir que les Divinités du paganisme, lorsqu'elles agissent directement » et pour elles-mêmes, sont plus poétiques » et plus dramatiques que les Divinités » chrétiennes ».

Cela pourroit sembler ainsi à la première vue. Les Dieux des anciens partageant nos vices et nos vertus, ayant, comme nous, des corps sujets à la douleur, des passions irritables comme les nôtres, se mêlant à la race humaine, et laissant ici bas une mor-

telle postérité ; ces Dieux ne sont qu'une espèce d'hommes supérieurs qu'on peut faire agir comme les autres hommes. On seroit donc enclin à penser qu'ils fournissent de plus grandes ressources à la poésie, que les Divinités incorporelles et impassibles du christianisme ; mais, en y apportant plus d'attention, on trouve que cette supériorité dramatique se réduit à fort peu de chose.

Premièrement, il y a toujours eu dans toute religion pour le poëte et le philosophe, deux espèces de déités. Ainsi l'Etre abstrait, dont Tertullien et saint Augustin ont fait de si belles peintures, n'est pas le *Jehovah* de David ou d'Isaïe ; l'un et l'autre sont fort supérieurs au Theos de Platon et au Jupiter d'Homère. Il n'est donc pas rigoureusement vrai que les Divinités poétiques des chrétiens, soient privées de toute passion. Le Dieu de l'Ecriture se repent, il est jaloux, il aime, il hait, sa colère monte comme un tourbillon ; le Fils de l'Homme a pitié de nos souffrances ; la Vierge, les Saints et les Anges, sont émus par le spectacle de nos misères ; en général, le *Paradis* est beaucoup plus occupé des hommes que l'*Olympe*.

Il y a donc des *passions* chez nos Puissances célestes, et ces passions ont ce grand

avantage sur les passions des Dieux du paganisme, qu'elles n'entraînent jamais après elles une idée de désordre et de mal. C'est une chose miraculeuse, sans doute, qu'en peignant la *colère* ou la *tristesse* du Ciel chrétien, on ne puisse détruire dans l'imagination du lecteur, le sentiment de la tranquillité et de la joie; tant il y a de sainteté et de justice dans le Dieu présenté par notre religion.

Ce n'est pas tout; car si l'on vouloit absolument que le Dieu des chrétiens fût un être impassible, on pourroit encore avoir des divinités passionnées aussi dramatiques et aussi méchantes que celles des anciens: l'Enfer rassemble toutes les passions des hommes. Il nous paroît que notre systême théologique est plus beau, plus régulier, plus savant, que la doctrine fabuleuse qui confondoit hommes, dieux et démons. Le poëte trouve dans notre Ciel les êtres parfaits, mais sensibles et disposés dans une brillante hiérarchie d'amour et de pouvoir; l'Abîme garde ses Dieux passionnés et puissans dans le mal, comme les Dieux mythologiques; les hommes occupent le milieu, touchant au Ciel par leurs vertus, et aux Enfers par leurs vices; aimés des anges, haïs des démons, et objet d'une guerre qui ne doit finir qu'avec le monde.

Ces ressorts sont grands, et le poëte n'a pas lieu de se plaindre. Quant aux actions des Intelligences chrétiennes, il ne nous sera pas difficile de prouver bientôt qu'elles sont plus vastes et plus fortes que celles des Dieux mythologiques. Le Dieu qui régit les mondes, qui roule les comètes, qui crée l'univers et la lumière, qui embrasse et comprend tous les temps, qui lit dans les plus secrets replis du cœur humain; ce Dieu peut-il être comparé à un Dieu qui se promène sur un char, qui habite un palais d'or sur une petite montagne, et qui ne prévoit pas même clairement l'avenir? Il n'y a pas jusqu'au foible avantage de la différence des sexes et de la forme visible, que nos Divinités ne partagent avec celles de la Grèce, puisque nous avons des saintes et des vierges, et que les Anges, dans l'Ecriture, empruntent souvent la figure humaine.

Mais comment préférer une sainte dont l'histoire blesse quelquefois l'élégance et le goût, à une fraîche Naïade attachée aux sources d'un ruisseau? Il faut séparer la vie terrestre de la vie céleste de cette sainte: sur la terre, elle ne fut qu'une femme; sa divinité ne commence qu'avec son bonheur, dans les régions de la béatitude éternelle. D'ailleurs, il faut toujours se souvenir que la

Naïade détruisoit la *poésie descriptive*, et qu'un ruisseau représenté dans son cours naturel, est plus agréable que dans sa peinture allégorique.

Quant aux combats, tout ce qu'on a dit contre les Anges de Milton, peut se rétorquer contre les Dieux d'Homère : des deux côtés, ce sont des divinités pour lesquelles on ne peut craindre, puisqu'elles ne peuvent mourir. Mars, renversé, et couvrant de son corps neuf arpens, Diane, donnant des soufflets à Vénus, sont aussi ridicules qu'un ange coupé en deux, et qui se renoue comme un serpent. Les Puissances surnaturelles peuvent encore présider aux combats de l'Epopée ; mais il nous semble qu'elles ne doivent plus elles-mêmes en venir aux mains, hors dans certains cas qu'il n'appartient qu'au goût de déterminer ; c'est ce que la raison de Virgile avoit déjà senti il y a plus de dix-huit cents ans.

Au reste, il n'est pas tout-à-fait vrai que les divinités chrétiennes soient ridicules dans les batailles. Satan, s'apprêtant à combattre Michel dans le paradis terrestre, est superbe; le Dieu des Armées, marchant dans une nuée obscure, à la tête des légions fidèles, n'est pas une petite image ; le glaive exterminateur, se dévoilant tout-à-coup aux yeux

de l'impie, frappe de surprise et de terreur; les saintes milices du Ciel, sappant les fondemens de Jérusalem, font un aussi grand effet que les Dieux ennemis de Troie, assiégeant le palais de Priam; enfin, il n'est rien de plus sublime dans Homère, que le combat d'Emmanuel contre les mauvais anges, quand, les précipitant dans l'abîme, le Fils de l'Homme retient *à moitié sa foudre de peur de les anéantir.*

« L'Enfer entendit le bruit; l'Enfer vit le » Ciel croulant du Ciel, et l'Enfer eût fui » épouvanté, si ses sombres bases n'eussent » été creusées si profondément par la main » de la justice éternelle (1) ».

(1) Milton.

CHAPITRE V.

Caractère du vrai Dieu.

C'est une chose bien merveilleuse, que le Dieu de Jacob soit aussi le Dieu de l'Evangile ; que le Dieu qui lance la foudre, soit encore le Dieu de paix et d'innocence.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits,
Et leur dispense avec mesure,
Et la chaleur des jours, et la fraîcheur des nuits.

Nous croyons n'avoir pas besoin de preuves, pour montrer combien le Dieu des chrétiens est *poétiquement* supérieur au Jupiter antique. A la voix du premier, les fleuves rebroussent leur cours, le Ciel se roule comme un livre, les mers s'entr'ouvrent, les murs des cités se renversent, les morts ressuscitent, les plaies descendent sur les nations ; en lui le sublime existe de soi-même, et il épargne le soin de le chercher. Le Jupiter d'Homère, ébranlant le Ciel d'un signe de ses sourcils, est sans doute fort majestueux ; mais Jéhovah descend dans le chaos, et lorsqu'il prononce le *fiat lux*, le fabuleux fils de Saturne s'abîme et rentre dans le néant.

Si Jupiter veut donner aux autres dieux

une idée de sa puissance, il les menace de les enlever tous au bout d'une chaîne : il ne faut à Jéhovah, ni chaîne, ni essai de cette nature.

Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre,
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer :
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer!
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étoient pas (1).

Achille va paroître pour venger Patrocle. Jupiter déclare aux immortels qu'ils peuvent prendre parti dans la mêlée. Aussitôt tout l'Olympe s'ébranle pour combattre.

Δεινὸν, *etc.* (2). . . . . . .

« Le père des Dieux et des hommes fait horriblement rouler ses foudres. Neptune, fracassant ses ondes, ébranle la terre immense; l'Ida secoue ses fondemens et ses cimes; ses fontaines débordent; les vaisseaux des Grecs, la ville des Troyens, vacillent sur le sol flottant; Pluton épouvanté s'élance de son trône, il s'écrie; il craint que Neptune entr'ouvre la terre et ne découvre aux hommes et aux immortels, ces bords des épouvantables visions, ces pâles choses de l'oubli et des ténèbres, abhorrées même des Dieux ».

(1) Racine, *Esther.*
(2) Hom. *Il.* l. XX, v. 56.

Ce morceau a été cité par tous les critiques comme le dernier effort du sublime. Les vers grecs sont admirables ; ils deviennent tour-à-tour le foudre de Jupiter, le trident de Neptune et le cri de Pluton : il semble qu'on entend toutes les gorges de l'Ida répéter le son des tonnerres, Δεινὸν δ'ἐβρόντησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε. Ces τ et ces consonnances en ων (*ôn*) dont le vers est rempli, imitent le roulement de la foudre, interrompu par des espèces de silence τε, ων, τε, ων, τε : c'est ainsi que la voix du Ciel, dans une tempête, meurt et renaît tour-à-tour dans la profondeur des bois. Un silence subit et pénible, des images vagues et fantastiques, succèdent tout-à-coup au tumulte des premiers mouvemens. On sent, après le cri de Pluton, qu'on est entré dans la région de la mort. Toutes les expressions d'Homère se décolorent et deviennent froides, muettes et sourdes. Une multitude d'*S* sifflantes, imitent le murmure de la voix inarticulée des ombres, en même temps que les yeux sont frappés de *formes* sans *nom*, de fantômes vagues, et des *pâles choses de l'oubli et des ténèbres*.

Où prendrons-nous le parallèle, et la poésie chrétienne a-t-elle assez de moyens pour s'élever à ces beautés ? Qu'on en juge. C'est l'Eternel qui se peint lui-même :

« Sa colère a monté comme un tourbillon de fumée ;
» son visage a paru comme la flamme, et son courroux
» comme un feu ardent. Il a abaissé les cieux, il est
» descendu, et les nuages étoient sous ses pieds. Il a pris
» son vol sur les ailes des Chérubins ; il s'est élancé sur
» les vents. Les nuées amoncelées formoient autour de
» lui un pavillon de ténèbres : l'éclat de son visage les a
» dissipées, et une pluie de feu est tombée de leur sein.
» Le Seigneur a tonné du haut des Cieux ; le Très-Haut
» a fait entendre sa voix ; sa voix a éclaté comme un
» orage brûlant. Il a lancé ses flèches et dissipé mes
» ennemis ; il a redoublé ses foudres qui les ont renversés.
» Alors les eaux ont été dévoilées dans leurs sources,
» les fondemens de la terre ont paru à découvert, parce
» que vous les avez menacés, Seigneur, et qu'ils ont
» senti le soufle de votre colère ».

« Avouons-le, dit M. de la Harpe, dont nous empruntons la traduction, » il y a
» aussi loin de ce sublime à tout autre su-
» blime, que de l'esprit de Dieu à l'esprit
» de l'homme. On voit ici la conception du
» grand dans son principe : le reste n'en
» est qu'une ombre, comme l'intelligence
» créée n'est qu'une foible émanation de
» l'intelligence créatrice ; comme la fiction,
» quand elle est belle, n'est encore que
» l'ombre de la vérité, et tire tout son mé-
» rite d'un fond de ressemblance ».

CHAPITRE VI.

Des Esprits de Ténèbres.

Les dieux du polythéisme, à-peu-près égaux en puissance, partageoient les mêmes haines et les mêmes amours. S'ils se trouvoient quelquefois opposés les uns aux autres, c'étoit seulement dans les querelles des mortels : ils se réconcilioient bientôt en buvant le nectar ensemble.

Le christianisme, au contraire, en nous instruisant de la vraie constitution des êtres surnaturels, nous a montré l'empire de la vertu, éternellement séparé de celui du vice. Il nous a révélé des esprits de ténèbres, machinant sans cesse la perte du genre humain, et des esprits de lumière, uniquement occupés des moyens de le sauver. Delà un combat éternel, dont une imagination heureuse peut tirer une foule de beautés.

Ce *merveilleux* d'un fort grand caractère, en fournit ensuite un second d'une moindre espèce : à savoir, *la Magie*. Celle-ci a été connue des anciens (1) ; mais sous notre culte

(1) La magie des Anciens différoit en ceci de la nôtre, qu'elle s'opéroit par les seules vertus des plantes et des philtres ; tandis que parmi nous, elle découle d'une Puissance surnaturelle, quelquefois bonne, mais presque

elle a acquis, comme machine poétique, plus d'importance et d'étendue. Toutefois on doit en user sobrement, parce qu'elle n'est pas d'un goût assez chaste : elle manque sur-tout de grandeur, car comme elle emprunte quelque chose de son pouvoir à la nature humaine, les hommes lui communiquent leur petitesse.

Un autre trait distinctif de nos êtres surnaturels, sur-tout chez les puissances infernales, c'est l'attribution d'un caractère. Nous verrons incessamment quel usage Milton a fait du caractère d'orgueil, donné, par le christianisme, au prince des ténèbres. Le poëte pouvant en outre attacher un ange du mal à chaque vice, il dispose, ainsi à volonté, d'un essaim de divinités infernales. Il a même alors la véritable allégorie, sans avoir la sécheresse qui l'accompagne ; ces esprits pervers étant en effet des êtres réels, et tels que la religion nous permet de les croire.

Mais si les démons se multiplient autant que les crimes des hommes, ils peuvent aussi se marier aux accidens terribles de la nature. Tout ce qu'il y aura de coupable et d'irrégulier dans le monde moral et dans le monde

toujours méchante. On sent qu'il n'est pas question ici de la partie historique et philosophique de la Magie considérée comme l'*Art des Mages*.

physique, sera également de leur ressort. Il faudra seulement prendre garde, en les mêlant aux tremblemens de terre, ou aux ombres d'une vieille forêt, de donner à ces scènes un caractère majestueux. Il fau qu'avec un goût exquis, le poëte sache faire distinguer le tonnerre du Très-Haut, du vain bruit que fait éclater un esprit perfide. Il seroit bon que le foudre ne fût que dans la main de Dieu, et qu'il ne brillât jamais dans une tempête excitée par l'Enfer. Que celle-ci soit toujours sombre et sinistre; que les nuages n'en soient point rougis par la *colère*, et poussés par le vent de la *justice ;* mais que leurs teintes soient blafardes et livides, comme celles du désespoir, et qu'ils ne se meuvent qu'au souffle impur de la haine. On doit sentir dans ces orages une puissance, forte seulement pour détruire; on y doit trouver cette incohérence, ce désordre, cette sorte d'énergie du mal, qui a quelque chose de disproportionné et de gigantesque, comme le chaos dont elle tire sa source.

CHAPITRE VII.

Des Saints.

Il est certain que les poëtes n'ont pas su tirer du *merveilleux* chrétien, tout ce qu'il peut fournir aux Muses. On se moque des saints et des anges ; mais les anciens eux-mêmes n'avoient-ils pas leurs demi-dieux ? Pythagore, Platon, Socrate recommandent le culte de ces hommes, qu'ils appellent des héros. *Honore les héros pleins de bonté et de lumière*, dit le premier dans ses vers dorés. Et pour qu'on ne se méprenne pas à ce nom de *héros*, Hieroclès l'interprête exactement dans le sens que le christianisme donne au nom de *saint*. « Ces héros, pleins de bonté et de lumière, » pensent toujours à leur Créateur, et sont » tout éclatans de la lumière qui rejaillit de » la félicité dont ils jouissent en lui ». — Et plus loin, « *héros* vient d'un mot grec, qui » signifie amour, pour marquer que pleins » d'amour pour Dieu, les héros ne cherchent » qu'à nous aider à passer de cette vie ter- » restre à une vie divine, et à devenir citoyens » du ciel (1) ». Les Pères de l'Eglise, comme

(1) Hierocl. Com. in Pyth. *Trad. de Dac.*

les anciens philosophes, appellent aussi les saints des *héros*, de même qu'ils disent que le baptême est le sacerdoce des laïques, fait de tous les chrétiens *des rois et des prêtres de Dieu* (1). Et, sans doute, ce sont des héros tous ces illustres martyrs, qui, domptant les passions de leurs cœurs, et bravant la méchanceté des hommes, ont mérité, par ces travaux glorieux, de monter au rang des puissances célestes. Sous le polythéisme, des sophistes se sont souvent montrés plus sages et plus moraux que la religion de leur patrie; mais, parmi nous, jamais un philosophe, si sage qu'il ait été, n'a pu s'élever au-dessus de la morale chrétienne. Tandis que Socrate honoroit la mémoire des justes, le paganisme offroit à la vénération des peuples, des Hercules et des Thésées, dont la force corporelle étoit la seule vertu, et qui s'étoient souillés de tous les crimes. Si quelquefois on accordoit l'apothéose aux bons rois, les Tibère et les Néron avoient aussi leurs prêtres et leurs temples. Sacrés mortels, que l'église de Jésus-Christ nous commande d'honorer! vous n'étiez ni des forts, ni des puissans entre les hommes. Le plus souvent, nés dans la cabane du pauvre, vous n'avez étalé aux yeux du

(1) Hieron. Dial. c. Lucif. t. II, p. 136.

monde, que d'humbles jours et d'obscurs malheurs! N'entendra-t-on jamais que des blasphêmes contre la religion, qui, déifiant l'indigence, l'infortune, la simplicité et la vertu, a fait tomber à leurs pieds la richesse, le bonheur, la grandeur et le vice?

Et qu'ont donc de si odieux à la poésie, ces solitaires de la Thébaïde, avec leur bâton blanc et leur habit de feuilles de palmier? Les oiseaux du ciel les nourrissent (1), les lions portent leurs messages (2) ou creusent leurs tombeaux (3); en commerce familier avec les anges, ils remplissent de miracles les déserts où fut Memphis (4). Horeb et Sinaï, le Carmel et le Liban, le torrent de Cédron, et la vallée de Josaphat, parlent encore de l'habitant de la cellule et de l'anachorète du rocher; les Muses aiment à rêver dans ces antiques monastères, remplis des ombres des Antoine, des Pacôme, des Benoît, des Basile. Les Pierre, les Jean, les Paul, prêchant l'Evangile aux premiers fidèles, dans les catacombes ou sous le dattier du désert, n'ont pas paru aux Michel-Ange et aux Raphaël, des sujets si peu favo-

---

(1) Hieron. op.

(2) Théod. *Hist. relig.* cap. VI.

(3) Hieron. *in vit. Paul.*

(4) Nous passons rapidement sur ces solitaires, parce que nous en parlerons ailleurs.

rables au génie. Ici, c'est un saint Léon arrêtant Attila aux portes de Rome (1), comme Jaddus (2) Alexandre sur le chemin de Jérusalem; là, c'est un saint Jérôme recevant dans Bethléem, après le sac de Rome par Alaric, ces familles patriciennes, qui, après avoir possédé le monde, s'estimoient heureuses de trouver un chétif abri dans la grotte d'un solitaire chrétien (3). Saint Augustin écrit à ce même saint Jérôme, pour lui demander son opinion sur les trois systêmes de la génération des ames. Marcellin et Evodius viennent mêler leurs doutes savans à ces doctes questions (4); et tandis que l'ignorance épaissit ses ombres, on voit partir du fond des déserts, des lettres qui traitent de toutes les sciences humaines. Clarke, Newton et Léibnitz, eurent-ils une correspondance plus sublime?

Nous tairons à présent, parce que nous en parlerons dans la suite, tous ces bienfaiteurs de l'humanité, qui fondèrent des hôpitaux et se dévouèrent à la pauvreté, à la peste, à l'esclavage, pour secourir des hommes. Nous nous renfermerons dans les seules Ecritures, de peur de nous égarer

---

(1) Maimb.
(2) Joseph. *Antiq.*
(3) Hyeron. Ep. 78.
(4) Aug. Ep. 463, 160-61, 166-167.

dans ce sujet si vaste et si intéressant. Est-ce que ces Elie, ces Isaïe, ces Daniel, tous ces prophêtes enfin, qui vivent maintenant d'une éternelle vie, ne pourroient pas faire entendre dans un beau poëme, leurs sublimes lamentations? L'urne de Jérusalem ne se peut-elle encore remplir de leurs larmes? n'y a-t-il plus de saules de Babylone, pour y suspendre leurs harpes détendues? Pour nous, qui, à la vérité, ne sommes pas poëtes, il nous semble que tous ces fils de l'avenir feroient d'assez beaux groupes sur les nuées : on les y verroit avec une tête flamboyante; une barbe inspirée descendroit sur leur poitrine immortelle, et l'Esprit divin leur sortiroit par les yeux.

Mais quel essaim de vénérables ombres, à la voix d'une muse chrétienne, s'éveille dans la caverne de Membré? Abraham, Isaac, Jacob, Rebecca, et vous tous, enfans de l'Orient, rois patriarches, aïeux de Jésus-Christ, chantez l'antique alliance de Dieu et des hommes! Redites-nous cette histoire, chère au Ciel, l'histoire de Joseph et de ses frères. Le chœur des saints rois, David à leur tête, l'armée des confesseurs et des martyrs vêtus de robes éclatantes, nous offriroient aussi leur *merveilleux*; ces derniers présentent au pinceau, le genre tragique dans sa plus grande élévation. Après

la peinture de leurs tourmens, nous dirions ce que Dieu fit pour ces saintes victimes, et le don de miracles dont il honora leurs tombeaux.

Nous placerions auprès de ces augustes chœurs, les chœurs des vierges célestes, les Geneviève de Brabant, les Pulchérie, les Rosalie, les sainte Thérèse, les Cécile de Belloy, les Lucile, les Isabelle, les Eulalie. Le *merveilleux* du christianisme est plein de ces concordances et de ces contrastes gracieux. On sait comment Neptune

. . . . S'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots. . . . .

Nos dogmes admettent une toute autre poésie. Un vaisseau est prêt à périr : l'aumônier, par des paroles mystérieuses qui délient les ames, remet à chacun la peine de ses fautes, et adresse au Ciel cette prière, qui, dans un tourbillon, envoie l'esprit du naufragé au Dieu des orages. Déjà l'Océan se creuse pour engloutir les matelots; déjà les vagues, élevant leur triste voix entre les rochers, semblent commencer les chants funèbres : tout-à-coup un trait de lumière perce la tempête; *l'Etoile des mers*, Marie, patrone des mariniers, apparoît au milieu de la nue. Elle tient son enfant dans ses bras, et calme les flots par un sourire. Char-

mante religion, qui opposé à ce que la nature a de plus terrible, ce que le Ciel a de plus doux! aux tempêtes de l'Océan, un petit enfant et une tendre mère!

CHAPITRE VIII.

Des Anges.

TEL est le *merveilleux* qu'on peut tirer des *Saints*, sans parler des diverses histoires de leurs vies : on découvre ensuite dans la hiérarchie des *Anges*, doctrine aussi ancienne que le monde, un immense trésor pour le poëte. Non-seulement ces divins messagers portent les décrets du Très-Haut, d'un bout de l'univers à l'autre; non-seulement ils sont les invisibles gardiens des hommes, ou prennent, pour se manifester à eux, les formes les plus aimables; mais encore la religion nous permet d'attacher des anges protecteurs à toute la belle nature, ainsi qu'à tous les sentimens vertueux. Quelle innombrable troupe de divinités vient donc tout-à-coup peupler les mondes!

Chez les Grecs, le Ciel finissoit au sommet de l'Olympe, et leurs Dieux ne montoient pas plus haut que les vapeurs de la terre. Le *merveilleux* chrétien, d'accord avec la raison, l'astronomie, et l'expansion de notre

ame, s'enfonce de monde en monde, d'univers en univers, par des successions d'espace, où l'imagination effrayée frissonne et recule. En vain les télescopes fouillent tous les coins du Ciel ; en vain ils poursuivent la comète au-delà de notre système, la comète enfin leur échappe ; mais elle n'échappe pas à l'*archange* qui la roule à son pôle inconnu, et qui, au siècle marqué, la ramenera par des voies mystérieuses jusques dans le foyer de notre soleil.

Le poëte chrétien est seul initié au secret de ces merveilles. De globes en globes, de soleils en soleils, avec les *séraphins*, les *trônes*, les *ardeurs* qui régissent ces mondes, l'imagination fatiguée redescend enfin sur la terre, comme un fleuve qui, par une cascade magnifique, épancheroit ses flots d'or à l'aspect d'un couchant radieux : on passe alors de la grandeur à la douceur des images. Sous l'ombrage des forêts, on parcourt l'empire de l'*ange de la solitude ;* on retrouve dans la clarté de la lune, *le génie des mélancolies du cœur ;* on entend ses soupirs dans le frémissement des bois, et dans les plaintes de Philomèle ; les roses de l'aurore ne sont que la chevelure de l'*ange du matin* ; l'*ange de la nuit* repose au milieu des cieux, où il ressemble à la lune endormie sur un nuage : ses yeux sont couverts d'un

bandeau d'étoiles, ses talons et son front sont un peu rougis des pourpres de l'aurore et de celle du crépuscule ; l'*ange du silence* le précède, et *celui du mystère* le suit. Ne faisons pas l'injure aux poëtes, de penser qu'ils regardent l'*ange des mers*, *l'ange des tempêtes*, *l'ange du temps*, *l'ange de la mort*, comme des génies désagréables aux Muses. C'est l'*ange des saintes amours* qui donne aux vierges un regard céleste, et c'est l'*ange des harmonies* qui leur fait présent des graces : l'honnête homme doit son cœur à l'*ange de la vertu*, et ses lèvres, *à celui de la persuasion*. Rien n'empêche d'accorder à ces esprits bienfaisans des attributs qui distinguent leurs pouvoirs et leurs offices : l'*ange de l'amitié*, par exemple, pourroit porter une ceinture beaucoup plus merveilleuse que celle de Vénus; car on y verroit fondu par un travail divin, les consolations de l'ame, les dévouemens sublimes, les paroles secrètes du cœur, les joies innocentes, les chastes embrassemens, la religion, le charme des tombeaux, et l'immortelle espérance.

CHAPITRE IX.

Application des Principes établis dans les Chapitres précédens. Caractère de Satan.

Des préceptes, passons aux exemples. En reprenant ce que nous avons dit dans les précédens chapitres, nous commencerons par le caractère attribué anx mauvais anges, et nous citerons le Satan de Milton.

Avant le poëte anglois, le Dante et le Tasse avoient peint le monarque de l'Enfer. L'imagination du Dante, épuisée par neuf cercles de torture, n'a fait de Satan enclavé au centre de la terre, qu'un monstre atroce; le Tasse, en lui donnant des cornes, l'a presque rendu ridicule. Entraîné par ces autorités, Milton a eu un moment le mauvais goût de mesurer son Satan; mais il se relève bientôt d'une manière sublime. Ecoutez le prince des ténèbres s'écrier, du haut de la montagne de feu, dont il contemple pour la première fois son empire :

« Adieu, champs fortunés qu'habitent les joies éternelles. Horreurs, je vous salue! je vous salue, monde infernal! Abîme, reçois ton nouveau monarque. Il t'apporte un esprit que ni temps, ni lieux ne changeront jamais. . . . . Du moins ici nous serons libres;

ici nous régnerons : régner, même aux enfers, est digne de mon ambition (1) ».

Quelle manière de prendre possession des gouffres de l'Enfer !

Le conseil infernal étant assemblé, le poëte représente Satan au milieu de son sénat :

« Ses formes conservoient une partie de leur primitive splendeur ; ce n'étoit rien moins encore qu'un archange tombé, une Gloire excessive un peu obscurcie : comme lorsque le soleil levant, dépouillé de ses rayons, jette un regard horizontal à travers les brouillards du matin ; ou tel que dans une éclipse, cet astre caché derrière la lune, répand sur une moitié des peuples un crépuscule funeste, et tourmente les rois par la frayeur des révolutions ; ainsi paroissoit l'archange obscurci, mais encore brillant, au-dessus de tous les compagnons de sa chûte. Toutefois son visage étoit sillonné par les cicatrices de la foudre, et les chagrins se montroient sur ses joues décolorées (2) ».

Achevons de connoître le caractère de Satan. Echappé de l'Enfer, et parvenu sur la terre, il est saisi de désespoir en contemplant les merveilles de l'univers ; il apostrophe le soleil :

« O toi, qui couronné d'une gloire immense, laisses du haut de ta domination solitaire, tomber tes regards comme le Dieu de ce nouvel univers ; toi, devant qui

(1) Par. Lost. Book I. v. 49, etc.
(2) Par. Lost. B. I. v. 591, etc.

les étoiles cachent leurs têtes humiliées ; j'élève ma voix vers toi, mais non pas une voix amie ; je ne prononce ton nom, ô soleil, que pour te dire combien je hais tes rayons, qui me rappellent de quelle hauteur je suis tombé, et combien jadis je brillois glorieux au-dessus de ta sphère. L'orgueil et l'ambition m'ont précipité. J'osai, dans le ciel même, déclarer la guerre au roi du ciel. Il ne méritoit pas un pareil retour, lui qui m'avoit créé ce que j'étois dans un rang éminent........ Elevé si haut, je dédaignai d'obéir ; je crus qu'un pas de plus me porteroit au rang suprême, et me déchargeroit en un moment de la dette immense d'une reconnoissance éternelle....... Oh! pourquoi sa volonté toute-puissante ne me fit-elle pas naître au rang de quelqu'Ange inférieur! Je serois encore heureux aujourd'hui ; mon ambition n'eût point été nourrie par une espérance illimitée....... Misérable! où fuir une colère infinie, un désespoir infini? L'enfer est par-tout où je suis; moi-même je suis l'enfer..... O Dieu, ralentis tes coups! N'est-il aucune voie laissée au repentir, aucune à la miséricorde, aucune, hors l'obéissance? L'orgueil me la défend ; qu'elle honte pour moi devant les esprits de l'abîme! Ce n'étoit pas par des promesses de soumission que je les séduisis, lorsque j'osai me vanter de subjuguer le Tout-Puissant. Ah! tandis qu'ils m'adorent sur le trône des enfers, qu'ils savent peu combien je paye cher ces paroles superbes, combien je gémis intérieurement, sous le fardeau de mes douleurs!.... Mais si je me repentois, si par un acte de la grace divine, je remontois à ma première place? Un rang élevé rappelleroit bientôt de hautes pensées, les sermens d'une feinte soumission seroient bientôt démentis!..... Le tyran le sait, et il est aussi loin de m'accorder la paix, que je suis loin de la demander....

Adieu donc espérance, et avec toi, adieu crainte, adieu remords; tout est perdu pour moi. Mal ! sois mon unique bien ! par toi du moins, avec le roi du Ciel je partagerai l'empire : peut-être même régnerai-je sur plus d'une moitié, comme l'homme et ce monde nouveau l'apprendront en peu de temps (1) ».

Quelle que soit notre admiration pour Homère, nous sommes obligés de convenir qu'il n'a rien de comparable à ce passage de Milton. Lorsque tout ensemble, avec la grandeur du sujet, la beauté de la poésie, l'élévation naturelle des personnages, on montre une connoissance aussi profonde des passions, il ne faut rien demander de plus au génie. Satan, se repentant à la vue de la lumière qu'il hait, parce qu'elle lui *rappelle combien il fut élevé au-dessus d'elle,* souhaitant ensuite d'avoir été créé dans un rang inférieur, puis s'endurcissant dans le crime par orgueil, par honte, par méfiance même de son caractère ambitieux; enfin, pour tout fruit de ses réflexions, et comme pour expier un moment de remords, se chargeant de l'empire du mal pendant toute une éternité : voilà certes, si nous ne nous trompons, une des conceptions les plus fortes et les plus pathétiques qui soient jamais sorties du cerveau d'un poëte.

---

(1) Parad. Lost, Book IV. From the 33, v. to th. the 113 th.

Au reste, nous sommes frappés dans ce moment d'une idée que nous ne pouvons taire. Quiconque a quelque critique et un bon sens pour l'Histoire, peut reconnoître que Milton a fait entrer dans le caractère de son Satan, les perversités de ces hommes, qui, vers le milieu du dix-septième siècle, couvrirent l'Angleterre de deuil. On y sent la même obstination, le même enthousiasme, le même orgueil, le même esprit de rebellion et d'indépendance ; on y retrouve ces fameux Nivelleurs, qui, se séparant de la religion de leur pays, avoient secoué le joug de tout gouvernement légitime, et s'étoient révoltés à-la-fois contre Dieu et les hommes. Milton lui-même avoit partagé cet esprit de perdition ; et pour imaginer un Satan aussi détestable, il falloit que le poëte en eût vu l'image dans ces réprouvés, qui firent si long-temps de leur patrie le vrai séjour des démons.

CHAPITRE X.

MACHINES POÉTIQUES.

Vénus dans les bois de Carthage, Raphaël au berceau d'Eden, etc.

VENONS aux exemples des machines poétiques. Vénus se montrant à Enée dans les bois de Carthage, est un morceau achevé dans le genre des graces, *cui mater media*, etc. « *A travers la forêt, sa mère, suivant le même sentier, s'avance au-devant de lui. Elle avoit la bouche et l'habit d'une vierge, et elle étoit armée à la manière des filles de Sparte, etc., etc.* ».

Cette poésie est divine, mais n'y a-t-il pas encore quelque chose de plus ineffable, dans l'arrivée de l'ange Raphaël au bocage de nos premiers pères ?

« Pour ombrager ses formes divines, le Séraphin porte six ailes. Deux, attachées à ses épaules, sont ramenées sur son sein, comme les pans d'un manteau royal ; celles du milieu se roulent autour de lui comme une écharpe étoilée......... les deux dernières, teintes d'azur, battent à ses talons rapides. Il secoue ses plumes, qui répandent des baumes célestes.

» Il s'avance dans le jardin du bonheur, au travers des bocages de myrte, et des nuages de nard et d'en-

cens; solitudes de parfums, où la nature, dans sa jeunesse, se livroit à tous ses caprices.... Adam, assis à la porte de son berceau, apperçut le divin Messager marchant dans ces forêts aromatiques. Il crie aussitôt à sa compagne : « Eve ! accours ! viens voir ce qui est digne de » ton admiration ! Regarde vers l'orient, parmi ces arbres. » Apperçois-tu cette forme glorieuse, qui semble se diri» ger vers notre berceau ? on la prendroit pour une autre » aurore, qui se lève au milieu du jour.....

Ici Milton, aussi gracieux que Virgile, l'emporte sur lui par la sainteté et la grandeur. Raphaël est plus beau que Vénus, Eden plus enchanté que les bois de Carthage, et Enée est un froid et triste personnage auprès du majestueux Adam.

Voici un ange mystique de M. Klopstock :

. . . . Dann eilet der thronen (1).

« Soudain le premier né des Trônes descend vers » Gabriel, pour le conduire solemnellement vers le » Très-Haut. L'Eternel le nomme *Elu*, et le ciel *Eloa*. » Plus parfait que tous les êtres créés, il occupe la » première place près de l'Etre infini. Une de ses » pensées est belle comme l'ame entière de l'homme, » lorsque digne de son immortalité, elle médite pro» fondément. Son regard est plus beau que le matin » d'un printemps, plus doux que la clarté des étoiles, » lorsque brillantes de jeunesse, elles se balancèrent » près du trône céleste avec tous leurs flots de lumière. » Dieu le créa le premier. Il puisa dans une aurore

(1) Messias Erst. ges. v. 286, etc.

» son corps aérien. Lorsqu'il naquit, tout un ciel de » nuages flottoit autour de lui; Dieu lui-même le sou» leva dans ses bras, et lui dit en le bénissant: *Créature*, » *me voici* ».

Raphaël est l'ange *extérieur*; Eloa l'ange *intérieur*. Les Mercure et les Apollon de la mythologie nous semblent bien moins divins que ces génies du christianisme.

Plusieurs fois les dieux en viennent aux mains dans Homère; mais on n'y trouve rien d'égal au combat que Satan s'apprête à livrer à Michel dans le Paradis Terrestre, et aux autres combats que nous avons indiqués; plusieurs fois les divinités de l'Iliade sauvent leurs héros favoris, en les couvrant d'une nuée; mais cette machine nous paroît surpassée par l'imitation qu'en a faite le Tasse, lorsqu'il introduit Soliman dans Jérusalem. Ce char enveloppé de vapeurs, ce voyage invisible d'un vieil enchanteur et d'un héros, à travers le camp des chrétiens, cette porte secrète d'Hérode, ces souvenirs des temps antiques, jetés au milieu d'une narration rapide, ce guerrier qui assiste à un conseil sans être vu, et qui se montre seulement pour déterminer Solyme aux combats; tout ce merveilleux, quoique du genre magique, est d'une excellence singulière. Mais on objectera peut-être que dans les peintures voluptueuses, le paganisme doit

au moins avoir la préférence. Et que ferons-nous donc d'Armide ? Dirons-nous qu'elle est sans charmes, lorsque penchée sur le front de Renaud endormi, le poignard échappe à sa main, et que sa haine se résout en amour? Préférerons-nous Ascagne, caché par Vénus dans les bois de Cythère, au jeune héros du Tasse enchaîné avec des fleurs, et transporté sur un nuage aux îles fortunées ? Ces jardins, dont le seul défaut est d'être trop enchantés, ces amours qui ne manquent que d'un voile, ne sont pas assurément des tableaux si sévères. On retrouve dans cet épisode jusqu'à la ceinture de Vénus, tant et si justement regrettée. Au surplus, si des critiques chagrins vouloient absolument bannir la magie, les anges de ténèbres pourroient exécuter eux-mêmes tout ce qu'Armide fait par leur moyen. On y est autorisé par l'histoire de quelques-uns de nos saints, et le démon des voluptés a toujours été regardé comme un des plus dangereux et des plus puissans de l'abîme.

CHAPITRE XI.

Suite des MACHINES POÉTIQUES.

Songe d'Enée. Songe d'Athalie.

Il ne nous reste plus qu'à parler de deux machines poétiques : *les voyages des Dieux* et *les songes*.

En commençant par les derniers, nous choisirons le songe d'Enée, dans la nuit fatale de Troie. Le héros le raconte lui-même à Didon. Voici une traduction que nous devons à un de nos amis :

Tempus erat, etc.

C'étoit l'heure où du jour adoucissant les peines,
Le sommeil, grace aux Dieux, se glisse dans nos veines ;
Tout-à-coup le front pâle et chargé de douleurs,
Hector, près de mon lit, a paru tout en pleurs,
Et tel qu'après son char la victoire inhumaine,
Noir de poudre et de sang, le traîna sur l'arène.
Je vois ces pieds encore et meurtris et percés
Des indignes liens qui les ont traversés.
Hélas! qu'en cet état de lui-même il diffère!
Ce n'est plus cet Hector, ce guerrier tutélaire,
Qui des armes d'Achille orgueilleux ravisseur,
Dans les murs paternels revenoit en vainqueur,
Ou courant assiéger les vingt rois de la Grèce,
Lançoit sur leurs vaisseaux la flamme vengeresse.
Combien il est changé! le sang de toutes parts
Souilloit sa barbe épaisse et ses cheveux épars,

Et son sein étaloit à ma vue attendrie
Tous les coups qu'il reçut autour de sa patrie.
Moi-même il me sembloit qu'au plus grand des héros,
L'œil de larmes noyé, je parlois en ces mots :

« O des enfans d'Ilus la gloire et l'espérance !
Quels lieux ont si long-temps prolongé ton absence ?
O qu'on t'a souhaité ! mais pour nous secourir,
Est-ce ainsi qu'à nos yeux Hector devoit s'offrir,
Quand à ses longs travaux Troie entière succombe,
Quand presque tous les Tiens sont plongés dans la tombe !
Pourquoi ce sombre aspect, ces traits défigurés,
Ces blessures sans nombre, et ces flancs déchirés » ?

Hector ne répond point ; mais du fond de son ame,
Tirant un long soupir : « Fuis les Grecs et la flamme,
Fils de Vénus, dit-il, le destin t'a vaincu ;
Fuis, hâte-toi, Priam et Pergame ont vécu.
Jusqu'en leurs fondemens nos murs vont disparoître,
Ce bras nous eût sauvés si nous avions pu l'être.
Cher Enée ! Ah ! du moins dans ses derniers adieux,
Pergame à ton amour recommande ses Dieux ;
Porte au-delà des mers leur image chérie,
Et fixe-toi près d'eux dans une autre patrie ».
Il dit, et dans ses bras emporte à mes regards,
La puissante Vesta qui gardoit nos remparts,
Et ses bandeaux sacrés, et la flamme immortelle,
Qui veilloit dans son temple, et brûloit devant elle.

Ce songe mérite toute notre attention, parce que c'est comme un abrégé du génie de Virgile, où l'on trouve dans un cadre étroit, tous les genres de beautés qui lui sont propres.

Observez d'abord le contraste entre cet effroyable songe et l'heure paisible où les dieux l'envoient à Enée. Personne n'a su marquer les temps et les pays d'une manière plus touchante que le cygne de Mantoue. Ici, c'est un tombeau, là, une aventure attendrissante, qui déterminent la position d'un lieu; plus loin, une ville nouvelle porte une appellation antique; un ruisseau étranger prend le nom d'un fleuve de la patrie. Virgile est le géographe du cœur, avec lequel il a mesuré la terre.

Quant aux heures, Virgile a presque toujours fait briller la plus douce sur l'événement le plus malheureux. Outre un contraste plein de tristesse, il en résulte cette moralité philosophique, que la nature accomplit ses loix, sans être troublée par les foibles révolutions des hommes.

Delà, nous passons à la peinture de l'ombre d'Hector. Ce fantôme, qui regarde Enée en silence, ces larges pleurs, ces pieds enflés, sont les petites circonstances que choisit toujours le grand peintre pour mettre l'objet sous les yeux. Ce cri d'Enée : *quantùm mutatus ab illo !* est le cri d'un héros qui relève la dignité d'Hector, et donne une vue rétroactive de toute cette fameuse his-

toire de Troie. *Squallentem barbam et concretos sanguine crines.* Voilà tout le spectre. Mais Virgile fait soudain un retour à sa manière. — *Vulnera.... circum plurima muros accepit patrios.* Tout est là dedans : éloge d'Hector, souvenirs de ses malheurs et de ceux de la patrie, pour laquelle il reçut *tant de blessures.* Ces locutions, *ô lux Dardaniae ! Spes, ô fidissima Teucrum*, sont pleines d'une chaleur véritable. Autant elles remuent le cœur, autant elles rendent déchirantes les paroles qui suivent. *Ut te post multa tuorum funera.... adspicimus !* Hélas! c'est l'histoire de tous ceux qui ont quitté leur patrie; à leur retour, on peut leur dire comme Enée à Hector : *Faut-il vous revoir après les funérailles de tous vos proches !* Enfin, le silence d'Hector, son pesant soupir, suivi du *fuge, eripe flammis*, font dresser les cheveux sur la tête. Le dernier trait du tableau mêle la double poésie du songe et de la vision ; en emportant, dans ses bras, la statue de Vesta, et le feu sacré, on croit voir le Spectre emporter Troie de la terre.

Il y a de plus dans ce songe, une beauté prise dans la nature même de la chose. Enée se réjouit d'abord de voir Hector qu'il croit vivant ; ensuite il parle des malheurs de

Troie, arrivés depuis la *mort* même du héros. L'état où il le revoit ne peut lui rappeler sa destinée ; il demande *d'où lui viennent ces blessures*, et il vous a dit qu'*on l'a vu ainsi, le jour qu'il fut traîné autour d'Ilion*. Telle est l'incohérence des pensées, des sentimens et des images d'un songe.

Il nous est singulièrement agréable de trouver parmi les poëtes chrétiens, quelque chose qui balance, et qui peut-être surpasse ce songe : poésie, tragique, religion, tout est égal dans l'une et l'autre peinture, et Virgile s'est encore une fois reproduit dans Racine.

Athalie, sous le portique du temple de Jérusalem, raconte son rêve à Abner et à Mathan.

C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée ;
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté :
Même elle avoit encor cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,
» Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi :
» Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
» Ma fille ». En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi, je lui tendois les bras pour l'embrasser ;

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange ;
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputoient entre eux.

Il seroit mal-aisé de décider ici entre Virgile et Racine. Ce qu'on voit de certain, c'est que les deux songes sont pris également à la source des différentes religions des deux poëtes. Virgile est plus mélancolique, Racine plus terrible. Le dernier eût manqué son but, et auroit mal connu le génie sombre des dogmes hébreux, si, comme le premier, il eût amené le rêve d'Athalie dans une heure pacifique. Comme il va tenir beaucoup, il promet beaucoup par ce vers :

C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.

Dans Racine, il y a concordance, et dans Virgile, contraste d'images.

La scène annoncée par l'apparition d'Hector, c'est-à-dire, la nuit fatale d'un grand peuple et la fondation de l'Empire romain, seroit plus magnifique que la chûte d'une seule reine, si Joas, en *rallumant le flambeau de David*, ne nous montroit dans le lointain le Messie et la révolution de toute la terre.

La même perfection se remarque dans les vers des deux auteurs : toutefois la poésie

de Racine nous semble la plus belle. Quel Hector paroît au premier moment devant Enée, quel il se montre à la fin. Mais la pompe, mais *l'éclat emprunté* de Jésabel,

« Pour réparer des ans l'irréparable outrage »,

suivi tout-à-coup, non d'une forme entière, mais

« . . . . de lambeaux affreux
» Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux ».

est une sorte de changement d'état, de péripétie, qui donne au songe de Racine une beauté qui manque à celui de Virgile. Enfin, cette ombre d'une mère qui se baisse vers le lit de sa fille, comme pour s'y cacher, et qui se transforme tout-à-coup en *os et en chairs meurtris*, est une de ces beautés vagues, de ces circonstances terribles, de la vraie nature du fantôme.

CHAPITRE XII.

Suite des MACHINES POÉTIQUES.

Voyage des Dieux Homériques. Satan allant à la découverte de la Création.

Nous touchons à la dernière des machines poétiques, c'est-à-dire, aux *voyages* des êtres surnaturels. C'est une des parties du *merveilleux*, où Homère s'est montré le plus sublime. Tantôt il raconte que le char du dieu vole avec la rapidité de la pensée d'un voyageur qui se rappelle, en un instant, tous les lieux qu'il a parcourus; tantôt il dit :

Autant qu'un homme assis aux rivages des mers
Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs,
Autant des immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut (1).

Quoi qu'il en soit du génie d'Homère et de la majesté de ses dieux, son *merveilleux* et toute sa grandeur vont encore s'éclipser devant le *merveilleux* du christianisme.

Satan, arrivé aux portes de l'Enfer, que le péché et la mort lui ont ouvertes, se

(1) Boileau dans Longin.

prp are à aller à la découverte d'un monde nouvellement créé.

. . . . . . Like a furnase mouth (1).
. . . .
. . . . The sudden view
Of all this world at once.

« *Les portes de l'enfer s'ouvrent*..... vomissant, comme la bouche d'une fournaise, des flocons de fumée et des flammes rouges. Soudain aux regards de Satan, se dévoilent tous les secrets de l'antique abîme; océan sombre et sans bornes, où les temps, les dimensions et les lieux viennent se perdre; où l'ancienne Nuit et le Chaos, aïeux de la nature, maintiennent une éternelle anarchie, au milieu des rugissemens d'une éternelle guerre, et règnent par la confusion. Satan, arrêté sur le seuil de l'enfer, regarde dans le vaste gouffre, berceau et peut-être tombeau de la nature; il pèse en lui-même les dangers du voyage. Bientôt déployant ses vastes ailes, et repoussant du pied le seuil fatal, il s'élève dans des tourbillons de fumée. Porté sur ce siége nébuleux, long-temps il monte avec audace; mais la vapeur graduellement dissipée, l'abandonne au milieu du vide. Surpris, il précipite en vain le mouvement de ses ailes; et comme un poids mort, il tombe.

» L'instant où je chante verroit encore sa chûte, si l'explosion d'un nuage tumultueux rempli de souffre et de flamme, ne l'eût élancé à des hauteurs égales aux profondeurs qu'il avoit parcourues. Jeté sur des terres molles et tremblantes, à travers les élémens épais ou subtils.... il marche, il vole, il nage, il rampe. A

(1) Par. Lost. Book II. v. 888-1050; Book III. v. 501-544. Des vers de passés çà et là.

l'aide de ses bras, de ses pieds, de ses ailes, il franchit les syrtes, les détroits, les montagnes. Enfin, une universelle rumeur, des voix et des sons confus viennent avec violence assaillir son oreille. Il alonge aussitôt son vol de ce côté, résolu d'aborder l'Esprit inconnu de l'abîme, qui réside dans ce bruit, et d'apprendre de lui le chemin de la lumière.

» Bientôt il apperçoit le trône du Chaos, dont le sombre pavillon s'étend au loin sur le gouffre immense. La Nuit revêtue d'une robe noire, est assise à ses côtés : fille aînée des Etres, elle est l'épouse du Chaos. Le Hasard, le Tumulte, la Confusion, la Discorde aux mille bouches, sont les ministres de ces divinités ténébreuses. Satan paroît devant eux sans crainte.

» Esprits de l'Abîme, leur dit-il, Chaos, et vous antique Nuit, je ne viens point pour épier les secrets de vos royaumes..... apprenez-moi le chemin de la lumière, etc.

Le vieux Chaos répond en mugissant : « Je te connois, ô étranger !... Un monde nouveau pend au-dessus de mon empire, du côté où tes légions tombèrent. Vole, et hâte-toi d'accomplir tes desseins. Ravages! dépouilles! ruines! vous êtes les espérances du Chaos ».

Il dit : Satan plein de joie .... s'élève avec une nouvelle vigueur; comme une pyramide de feu, il perce l'atmosphère ténébreuse .... Enfin l'influence sacrée de la lumière commence à se faire sentir. Parti des murailles du ciel, un rayon pousse au loin, dans le sein des ombres, une douteuse et tremblante aurore : ici la nature commence, et le Chaos se retire. Guidé par ces mobiles blancheurs, Satan, comme un vaisseau long-temps battu de la tempête, reconnoît le port avec joie, et glisse plus doucement sur les vagues calmées. A mesure qu'il avance vers le jour, l'empyrée avec ses

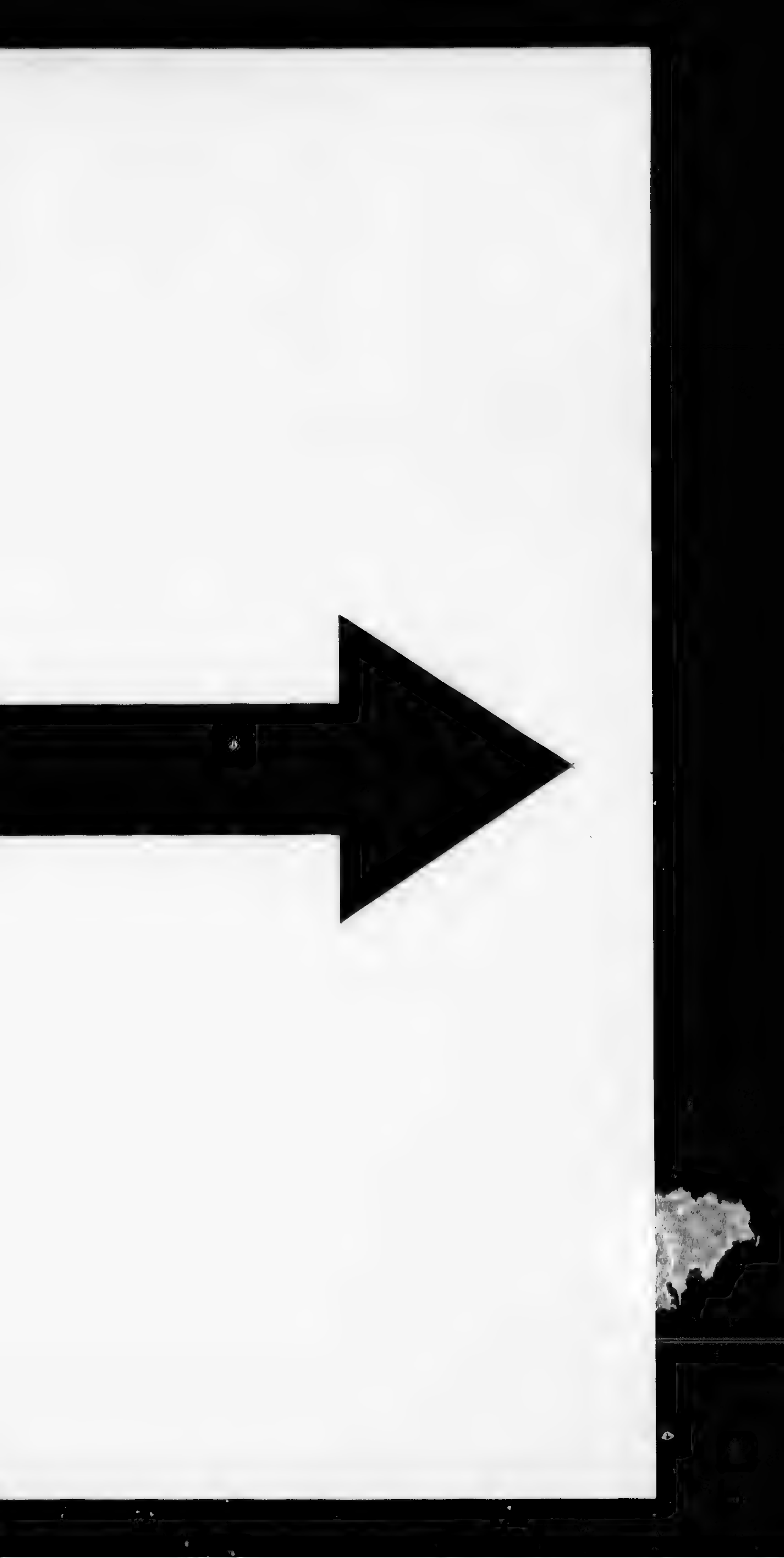
tours d'opales et ses portes de vivans saphirs, se découvre à sa vue.

Enfin, il apperçoit au loin une haute structure, dont les marches magnifiques s'élèvent jusqu'aux remparts du ciel...... Perpendiculairement au pied des degrés mystiques, s'ouvre un passage vers la terre.... Satan s'élance sur la dernière marche, et plongeant tout-à-coup ses regards dans les profondeurs au-dessous de lui, il découvre, avec un immense étonnement, tout ce monde à-la-fois.

Voilà donc cette religion *barbare, niaise, monacale, ennemie du beau et du génie?* Qu'est-ce que Junon allant aux *bornes de la terre*, en *Ethiopie*, auprès de Satan remontant du fond du chaos jusqu'aux frontières de la nature? C'est dans ce morceau qu'il faut reconnoître que le merveilleux chrétien n'a d'autre espace que l'immensité.

Sans doute il existe des ouvrages où les mêmes sujets sont présentés sous un autre point de vue; mais le *Virgile Travesti*, et la caricature d'un tableau de Raphaël, n'ont jamais rien prouvé ni contre l'*Enéïde*, ni contre la *Transfiguration*. L'homme est d'ailleurs un être grave par essence; il rit un moment, et pleure des années. Voilà pourquoi il y a des règles pour toutes les sortes d'éloquence et pour tous les genres d'esprit, hors pour la plaisanterie, parce que c'est quelque chose d'étranger à notre nature. C'est donc un





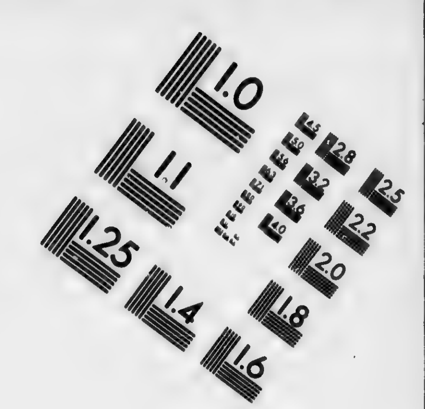
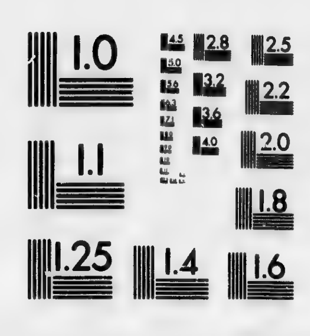
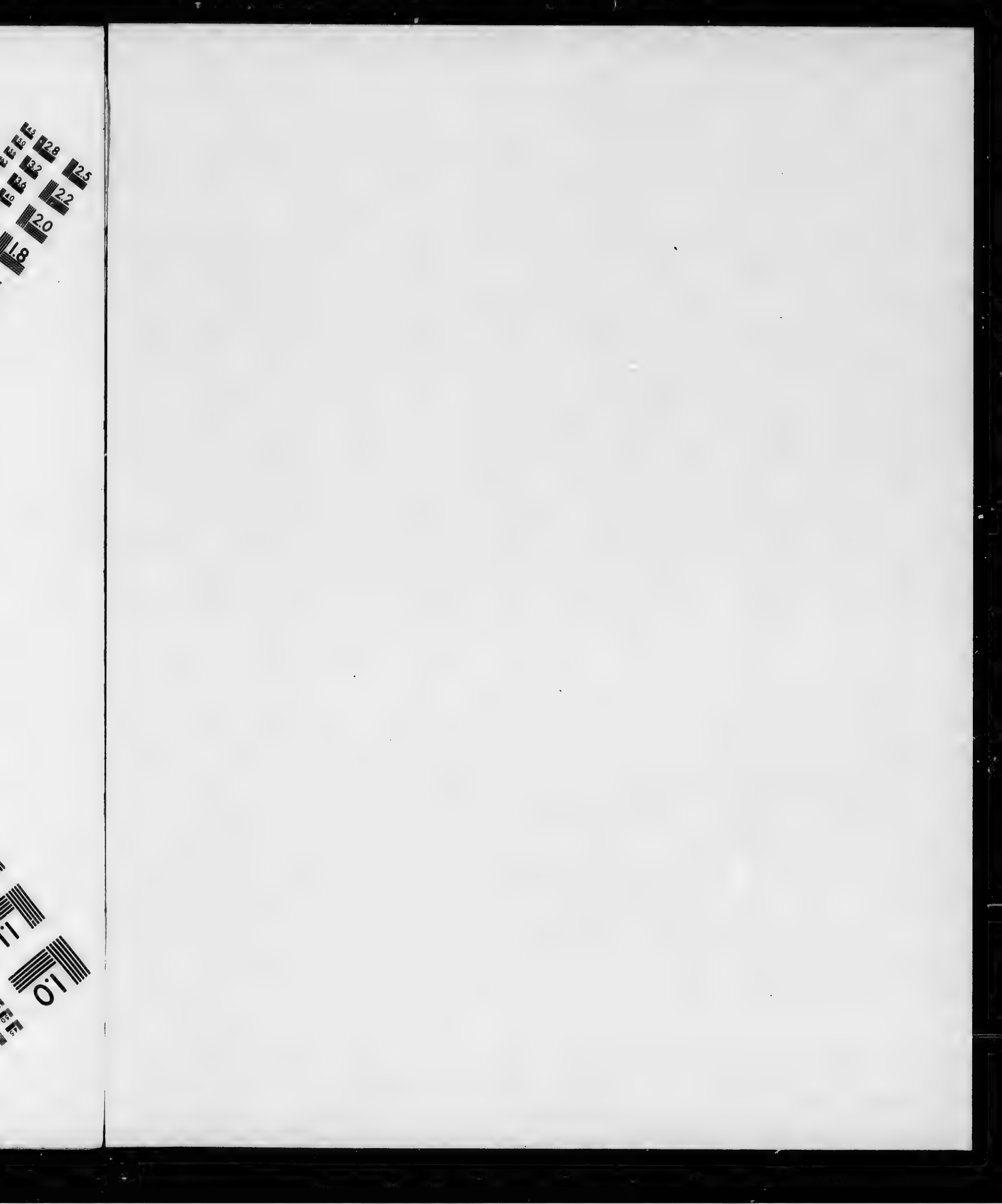


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

mauvais calcul pour un écrivain, que de ne saisir dans un grand objet que le côté ridicule ; c'est renoncer à un moyen presque sûr de réussite, pour tenter le plus difficile des succès.

Le haut genre des beautés répandues dans le voyage de Satan, tranche la question en faveur du *merveilleux* du christianisme. Il y a même dans l'original un effet singulier que nous n'avons pu rendre, et qui tient, pour ainsi dire, au défaut général du morceau : des longueurs que nous avons retranchées, semblent alonger la course de Satan, et donner au lecteur une idée de cet infini, au travers duquel il a passé.

Pour tout homme impartial, une religion qui a fourni tout-à-la-fois un tel *merveilleux*, et l'idée des amours d'Adam et d'Eve, n'est pas une religion *anti-poëtique*. « Dans tous les autres poëmes, dit M. de » Voltaire, l'amour est regardé comme une » foiblesse ; dans Milton seul, il est une » vertu. Le poëte a su lever d'une main » chaste le voile qui couvre ailleurs les plai- » sirs de cette passion ; il transporte le lec- » teur dans le jardin des délices ; il semble » lui faire goûter les voluptés pures dont » Adam et Eve sont remplis : il ne s'élève » pas au-dessus de la nature humaine, mais

» au-dessus de la nature humaine corrom-
» pue ; et comme il n'y a point d'exemple
» d'un pareil amour, il n'y en a point d'une
» pareille poésie (1) ».

CHAPITRE XIII.

L'ENFER CHRÉTIEN.

Entre plusieurs différences qui distinguent l'enfer chrétien du tartare antique, une surtout est très-remarquable : ce sont les tourmens qu'éprouvent eux-mêmes les démons. Pluton, les juges, les parques et les furies, ne souffroient point avec les coupables. Les douleurs de nos puissances infernales sont donc un *moyen de plus* pour l'imagination, et conséquemment un *avantage poétique* de notre enfer sur l'enfer des anciens.

Dans les champs Cimmériens de l'Odyssée, le vague de la position géographique, les ténèbres, l'incohérence des objets, la fosse où les ombres viennent boire le sang, donnent au tableau quelque chose de formidable, et qui ressemble plus à l'enfer chrétien, que le Ténare de Virgile. Dans celui-ci, l'on peut remarquer les progrès de

(1) Essai sur la poésie épique, ch. 9. Milton.

la morale, et sur-tout ceux des dogmes philosophiques de la Grèce. Les Parques, le Cocyte, le Styx se retrouvent avec tous leurs détails dans les ouvrages de Platon. Là commence une distribution de châtimens et de récompenses inconnue à Homère. Nous avons déjà fait remarquer (1) que le malheur, l'indigence et la foiblesse étoient, après le trépas, relégués par les payens dans un monde aussi pénible que celui-ci. O religion de Jésus-Christ, vous n'avez point ainsi sevré nos ames! Nous savons qu'au sortir de ce monde de tribulations, nous autres misérables, nous trouverons un lieu de repos; et si nous avons eu soif de la justice dans le temps, nous en serons rassasiés dans l'éternité. *Sitiunt justitiam.... ipsi saturabuntur* (2).

Si la philosophie est satisfaite, il ne nous sera pas très-difficile de convaincre les Muses. A la vérité, nous n'avons point d'enfer chrétien traité d'une manière irréprochable. Ni le Dante, ni le Tasse, ni Milton n'est parfait dans la peinture des lieux de douleur.

(1) Première part. sixième liv.

(2) L'injustice des dogmes infernaux, étoit si manifeste chez les Anciens, que Virgile même n'a pu s'empêcher de la remarquer.

.... *Sortemque animo miseratus iniquam.*

Cependant le grand nombre de morceaux achevés qu'on y trouve, démontre que si toutes les parties en avoient été revues avec autant de soin par ces premiers maîtres, nous posséderions des enfers aussi poétiques que ceux d'Homère et de Virgile.

CHAPITRE XIV.

PARALLÈLE DE L'ENFER ET DU TARTARE.

Entrée de l'Averne. Porte de l'Enfer du Dante. Didon. Françoise d'Arimino. Tourmens des coupables.

L'ENTRÉE de l'Averne dans le sixième livre de l'Eneïde, a des vers d'un fort beau travail.

Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram,
Perque domos ditis vacuas et inania regna.
. . . .
Pallentesque habitant morbi, tristisque senectus,
Et metus, et malesuada fames, ac turpis egestas,
Terribiles visu formæ; letumque laborque,
Tum consanguineus leti sopor, et mala mentis
Gaudia.

Il suffit de lire le latin, pour être frappé de l'harmonie lugubre de ces vers. Vous entendez mugir la caverne où marchent la Sibylle et Enée : *Ibant obscuri solâ sub*

nocte per umbram. Mais tout-à-coup vous entrez dans des *espaces déserts*, dans les *royaumes du vide ; Perque domos ditis vacuas et inania regna.* Ensuite viennent des syllabes sourdes et pesantes, qui rendent admirablement les pénibles soupirs des enfers. *Tristisque senectus, et metus— Letumque, laborque ;* consonnances qui prouvent que les anciens n'ignoroient pas cette espèce de beautés, qui résulte chez nous de la rime. Les Latins, ainsi que les Grecs, employoient la répétition des sons dans les peintures pastorales, et dans les harmonies sombres.

Le Dante, comme Virgile, erre d'abord dans une forêt sauvage, qui cache l'entrée de son enfer. Rien n'est plus effrayant que cette solitude. Bientôt le poëte arrive à la porte, où se lit la fameuse inscription.

Per me si và, nella città dolente :
Per me si và, nell' eterno dolore;
Per me si và, tra la perduta gente.
. . . .
Lassat' ogni speranza, voi ch' entrate.

Voilà précisément le même genre de beautés que dans le poëte latin. Toute oreille sera frappée de la cadence monotone de ces rimes redoublées, qui annonce si bien cet

éternel cri de douleur, qui remonte du fond de l'abîme. Dans les trois *per me si và*, on croit entendre le *glas* de l'agonie d'un chrétien. Le *lassat'ogni speranza* est comparable au plus grand trait de l'enfer de Virgile.

Milton, comme le poëte de Mantoue, a placé la mort à l'entrée de son enfer. (*Letum*). Il décrit d'abord le Péché, qui n'est que le *mala mentis gaudia*, *les joies coupables du cœur*. Ensuite il passe à la Mort.

. . . . *The other shape*, etc.

« L'autre forme (si on peut appeler de ce nom ce qui n'avoit point de formes), se tenoit debout à la porte. Elle étoit sombre comme la nuit, hagarde comme dix furies. Sa main brandissoit un dard affreux, et sur cette partie qui sembloit sa tête, elle portoit l'apparence d'une couronne ».

Jamais fantôme n'a été représenté d'une manière plus vague et plus terrible. L'origine de la Mort, racontée dans le même lieu par le Péché, la manière dont les échos de l'enfer répètent le nom redoutable, lorsqu'il est prononcé pour la première fois, tout cela est une sorte de noir sublime, inconnu de l'antiquité (1).

---

(1) M. Harris, dans son Hermès, a remarqué avec autant de raison que de goût, que le genre masculin,

Si nous avançons dans les enfers, nous verrons Enée entrer dans le champ des larmes, *lugentes campi.* Il y rencontre la malheureuse Didon. Il l'apperçoit dans les ombres d'une forêt, *comme on voit, ou comme on croit voir la lune nouvelle se lever à travers les nuages.*

> *Qualem primoque surgere mense*
> *Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam.*

---

attribué à la Mort par Milton, forme une grande beauté. S'il avoit dit *shook her dart*, au lieu de *shook his dart*, une partie du sublime disparoissoit. La mort est aussi du genre masculin en grec, θανατος. Racine même l'a fait de ce genre dans notre langue,

« La Mort est le *seul dieu* que j'osois implorer ».

Que penser maintenant de la critique de M. de Voltaire, qui n'a pas su, ou qui a feint d'ignorer, que la mort, *death* en anglois, pouvoit être à volonté du genre masculin, féminin ou neutre; car on lui peut appliquer également les trois pronoms *her*, *his* et *its*. M. de Voltaire n'est pas plus heureux sur le mot *sin*, *péché*, dont le genre féminin le scandalise. Pourquoi ne se fâchoit-il pas aussi contre ces vaisseaux, *ships*, *man of war*, qui sont (ainsi qu'en latin et en vieux françois) si bizarrement féminins? en général, tout ce qui a *étendue*, *capacité;* tout ce qui est *de nature à contenir*, se met en anglois au féminin, et cela par une logique fort simple, et même fort touchante, car elle découle de la *maternité;* tout ce qui implique *foiblesse* ou *séduction* suit la même loi. Delà Milton a pu et dû, en personnifiant le péché, le faire du genre féminin.

Tout le morceau est d'un goût exquis; mais le Dante est peut-être aussi touchant dans la peinture de ses *campagnes des pleurs*. L'air vague où flottent les amans, les orages qui les entraînent sans cesse, sont d'une imagination plus originale que les bois de myrtes et les allées solitaires de Virgile. Le Dante arrête un couple malheureux au milieu du tourbillon qui l'emporte; Françoise d'Arimino, interrogée par le poëte, lui raconte ses malheurs et son amour :

Noi leggevamo, etc. . . . . . .
. . . .

« Nous lisions un jour, dans un doux loisir, comment l'amour vainquit Lancelot. J'étois seule avec mon amant, et nous étions sans défiance : plus d'une fois nos visages pâlirent, et nos yeux troublés se rencontrèrent ; mais un seul instant nous perdit tous deux. Lorsqu'enfin l'heureux Lancelot cueille le baiser desiré, alors celui qui ne me sera plus ravi, colla sur ma bouche ses lèvres tremblantes ; et nous laissâmes échapper le livre, par qui nous fut révélé le mystère de l'amour (1) ».

Quelle simplicité admirable dans le récit

---

(1) Nous empruntons la traduction de M. de Rivarol. Si toutefois nous osions proposer nos doutes, peut-être que ce tour élégant, *nous laissâmes échapper le livre, par qui nous fut révélé le mystère de l'amour*, ne rend pas tout-à-fait la naïveté de ce vers :

Quel giorno più non vi leggemmo avante.

de Françoise, et quelle délicatesse dans le trait qui le termine ! Virgile n'a pas fait plus chastement dans le quatrième livre de l'Enéïde, lorsque Junon donne le signal, *dant signum*. C'est au christianisme que ce morceau doit encore une partie de son pathétique. Françoise est punie pour n'avoir pas su résister à sa passion, et pour avoir été infidèle à son époux. La justice éternelle de la religion contraste avec la pitié que l'on ressent pour une foible femme.

Non loin de la campagne des larmes, Enée voit le champ des guerriers ; il y rencontre *Déiphobe* cruellement mutilé. Tout intéressante que soit son histoire, le seul nom d'Ugolin rappelle un morceau fort supérieur. Nous concevons que M. de Voltaire n'ait vu dans les feux d'un enfer chrétien, que des objets burlesques ; mais nous le demandons aux poëtes, qui ne sont pas tout-à-fait convaincus par cette critique, s'il n'y vaut pas autant trouver le comte Ugolin, et matière à des vers aussi tragiques que ceux de l'Œdipe ?

Si nous passons de ces détails à une vue générale de l'*Enfer* et du *Tartare*, nous verrons dans celui-ci les Titans foudroyés, Ixion menacé de la chûte d'un rocher, les Danaïdes avec leur tonneau, Tantale trompé par les ondes, etc.

Soit que nous commencions à nous accoutumer à l'idée de ces tourmens, soit qu'ils n'aient rien en eux-mêmes qui fasse naître le terrible, parce qu'ils se mesurent sur des fatigues connues dans la vie, il est certain qu'ils font peu d'impression sur l'esprit. Mais voulez-vous être remué, voulez-vous savoir jusqu'où l'imagination de la douleur peut s'étendre, voulez-vous connoître la poésie des tortures et les hymnes de la chair et du sang? descendez dans l'enfer du Dante. Ici, des ombres sont ballotées par les tourbillons d'une tempête; là, des sépulcres embrâsés renferment les fauteurs de l'hérésie. Les tyrans sont plongés dans un fleuve de sang tiède; les suicides, qui ont dédaigné la noble nature de l'homme, ont rétrogradé vers la plante; ils sont transformés en arbres rachitiques, qui croissent dans un sable brûlant, et dont les harpies arrachent sans cesse des rameaux. Ces ames ne reprendront point leurs corps au jour de la résurrection; elles le traîneront dans l'affreuse forêt, pour le suspendre aux branches des arbres auxquelles elles sont attachées.

Nous omettons une foule de tortures, toutes les plus effrayantes et les plus extraordinaires. Enfin le Dante étant arrivé dans la *vallée des serpens*, où sont punis les menteurs,

voit des ombres épouvantées courir sur des reptiles *de toute race et de toute forme.* Deux coupables s'arrêtent auprès de lui :

Comél ramano sotto la gran fersa, etc. (1).

« Comme on voit sous l'ardente canicule, le lézard désertant ses buissons, fuir en éclair à travers les sentiers ; tel parut, s'échappant vers les deux autres coupables, un reptile enflammé, noir et luisant comme l'ébène. Il frappa l'un d'eux au nombril, premier passage des alimens dans nous, et tomba vers ses pieds étendu. L'homme frappé le vit, et ne cria point ; mais immobile et debout, il bâilloit comme aux approches du sommeil, ou d'une brûlante fièvre : il bâilloit et *fixoit* (2) le reptile qui le *fixoit* lui-même. Tous deux se contemploient ; la bouche de l'un et la blessure de l'autre fumoient comme deux soupiraux, et les deux fumées s'élevoient ensemble. . . . .

. . . .

» Je vis la croupe de l'un se fendre et se diviser, et les jambes de l'autre s'unir sans intervalle ; ici la peau s'étendre et s'amollir, et là se durcir en écailles. Ensuite les bras du coupables décroissant à ses côtés, le monstre alongea deux de ses pieds vers ses flancs, et les deux autres réunis plus bas, lui donnèrent le sexe que perdoit l'ombre malheureuse.

» Sous la fumée qui les voiloit toujours, les deux spectres se coloroient diversement ; et l'un quittant enfin les cheveux dont l'autre ombrageoit sa tête, le reptile tomba sur son ventre, et l'homme se dressa sur ses pieds.

---

(1) Enf. Cant. XXV. st. 28.

(2) Fixer n'est pas françois dans ce sens.

Alors, et sans détourner leurs affreux regards, l'un se montra sous une face et des traits moins informes; et l'autre, pareil au limaçon qui replie ses yeux, n'offroit déjà plus qu'une tête effilée, où disparoissoient tour-à-tour le nez, la bouche et les oreilles.

» Ainsi j'ai vu le septième habitacle se former et se transformer; et si mes tableaux sont horribles, ils ont au moins la nouveauté (1) ».

Selon M. de Rivarol, ce morceau approche beaucoup du Laocoon.

Tel peut devenir un enfer chrétien, sous un pinceau habile. Si tout ceci ne forme pas un corps de preuves sans réplique, en faveur des beautés poétiques du christianisme, jamais rien ne sera prouvé en littérature. Qu'on ne dise pas qu'un auteur grec ou romain eût pu faire un Tartare tout semblable à l'enfer du Dante. Cette remarque, fût-elle vraie, ne concluroit rien contre la religion chrétienne; mais quiconque a la moindre connoissance en littérature, conviendra que le ton sombre de l'enfer du Dante, ne se trouve point dans la théologie payenne, et qu'il appartient aux dogmes formidables de notre Foi.

---

(1) Trad. de M. de Rivarol.

CHAPITRE XV.

Du Purgatoire.

On avouera du moins que le *purgatoire* offre aux poëtes chrétiens un genre de *merveilleux* inconnu de l'antiquité (1), et l'on peut s'étonner qu'ils n'en aient pas fait un plus grand usage. Il n'y a peut-être rien de plus favorable aux Muses, que ce lieu de purification, placé sur les confins de la douleur et de la joie, et où viennent se réunir les sentimens confus du bonheur et de l'infortune. La gradation des souffrances en raison des fautes passées; ces âmes, plus ou moins heureuses, plus ou moins brillantes, selon qu'elles approchent plus ou moins de la double éternité des plaisirs ou des peines, présenteroient des tableaux riches et touchans. Le purgatoire surpasse en poésie le ciel et l'enfer, en ce qu'il présente un avenir qui manque aux deux premiers.

Dans l'Elysée antique, le fleuve du Léthé n'avoit point été inventé sans beaucoup de

---

(1) On trouve quelque trace de ce dogme dans Platon et dans la doctrine de Zénon (*Vid.* Diog. Laert). Les poëtes paroissent aussi en avoir eu quelqu'idée (*Eneid.* lib. VI). Mais tout cela est vague, sans suite et sans but.

grâce ; mais toutefois on ne sauroit dire que ces ombres qui renaissoient à la vie sur ses bords, fournissent la même progression poétique vers le bonheur que les ames du *purgatoire*. Quitter les campagnes des manes heureux pour revenir dans ce monde, c'étoit passer d'un état parfait à un état qui l'étoit moins ; c'étoit rentrer dans le cercle ; renaître pour mourir, et voir ce qu'on avoit vu. Toute chose dont l'esprit peut mesurer l'étendue, est petite. Le cercle, qui chez les anciens représentoit l'éternité, étoit sans doute une image grande et vraie ; cependant ne pourroit-on pas dire qu'elle tue l'imagination, en la forçant de tourner dans ce cerceau redoutable? La ligne droite prolongée sans fin, seroit, peut-être, plus belle, parce qu'elle jetteroit la pensée dans un vague effrayant, et feroit marcher de front trois choses qui paroissent s'exclure, l'espérance, la mobilité et l'éternité.

Deux ressorts admirables produiroient ensuite dans le *purgatoire* tous les charmes du sentiment : le premier est le rapport à établir entre le châtiment et l'offense. Que de peines ingénieuses réservées à une mère trop tendre, à une fille trop crédule, à un jeune homme trop ardent? Et certes, puisque les vents, les feux, les glaces prêtent leurs vio-

lences aux tourmens de l'enfer, pourquoi ne trouveroit-on pas des souffrances plus douces dans les chants du rossignol, dans les parfums des fleurs, dans le bruit des fontaines, ou dans les affections purement mentales? Homère et Ossian ont chanté les *plaisirs de la douleur* : κρυεροιο τε ταρπωμεσθα γοοιο, *the joy of grief.*

Le second moyen poétique attaché à la nature du *purgatoire*, naît de ce dogme par qui nous sommes enseignés, que les prières et les bonnes œuvres des mortels hâtent la délivrance des ames. O admirable commerce entre le fils vivant et le père décédé, entre la mère et la fille, entre l'époux et l'épouse, entre l'amant et la maîtresse, entre la vie et la mort! Que de choses attendrissantes dans cette doctrine! Ma vertu, à moi chétif mortel, devenant un bien commun pour tous les chrétiens! et de même que j'ai été atteint du péché d'Adam, ma justice est passée en compte aux autres! Poëtes chrétiens! les prières de vos Nisus atteindront un Euryale au-delà du tombeau; vos riches pourront partager leur superflu avec le pauvre; et pour le plaisir qu'ils auront eu à faire cette simple et bonne action, Dieu les en récompensera encore, en retirant leur père et leur mère d'un lieu de peines. C'est une bien belle chose d'avoir, par l'attrait de

l'amour, forcé le cœur de l'homme à la vertu, et de penser que le même denier qui donne le pain du moment au misérable, donne peut-être à une ame délivrée, une place éternelle à la table du Seigneur.

CHAPITRE XVI.

Le Paradis.

Le trait qui distingue essentiellement le *Paradis* de l'*Elysée*, c'est que dans le premier, les ames saintes habitent le Ciel avec Dieu et les Anges, et que dans le dernier, les ombres heureuses sont séparées de l'Olympe. Le système philosophique de Platon et de Pythagore, qui divise l'ame en deux essences, *le char subtil* qui s'envole au-dessous de la lune, et l'*esprit* qui remonte à la divinité, ce système, disons-nous, n'est pas de notre compétence, et nous ne parlons que de la théologie poétique.

Nous avons fait voir dans plusieurs endroits de cet ouvrage, la différence qui existe entre la félicité des élus et celle des manes de l'Elysée. Autre est de danser et de faire des festins; autre de connoître la nature des choses, de lire dans l'avenir, de voir les révolutions des globes; enfin, d'être comme associé à l'omni-science, sinon à la toute-

puissance de Dieu. Il est pourtant bien extraordinaire qu'avec tant d'avantages, les poëtes chrétiens aient tous échoué dans la peinture du Ciel. Les uns ont péché par timidité comme le Tasse et Milton ; les autres par fatigue comme le Dante, par philosophie comme M. de Voltaire, ou par abondance comme M. Klopstock. C'est une chose assez bizarre, que Chapelain, qui a créé des chœurs de martyrs, de vierges et d'apôtres, ait seul placé le paradis chrétien dans son véritable point de vue. Il y a donc quelqu'écueil caché dans ce sujet; voici quelles sont nos conjectures à cet égard.

Il est de la nature de l'homme de ne sympathiser qu'avec les choses qui ont des rapports avec lui, et le saisissent par certain côté, tel, par exemple, que le malheur. Le ciel, où règne une félicité sans borne, est trop au-dessus de la condition humaine, pour que l'ame en soit touchée. On ne s'intéresse guère à des êtres parfaitement heureux. C'est la raison pour laquelle les poëtes ont toujours mieux réussi dans la description des enfers. Du moins l'humanité est ici, et les tourmens des coupables nous rappellent les chagrins de notre vie. Nous nous attendrissons sur les infortunes des autres, comme les esclaves d'Achille, qui, en répandant beaucoup de larmes sur la mort de Patrocle,

pleuroient secrètement leurs propres malheurs.

Nous pensons que pour éviter la froideur qui résulte de l'éternelle et toujours semblable félicité des justes, il faudroit d'abord essayer d'établir dans le ciel une espérance, une attente quelconque de plus de bonheur ou de quelque grande époque inconnue dans la révolution des êtres. Ensuite on y pourroit rappeler davantage les choses humaines, soit en tirant des comparaisons, soit en donnant des affections, et même des passions aux élus. L'Ecriture est très-favorable à cette idée, car elle nous parle des *espérances* et des *saintes tristesses du ciel*. Pourquoi donc n'y auroit-il pas dans le paradis des pleurs, tels que les saints peuvent en répandre (1)? Par ces divers moyens, on feroit naître des harmonies entre notre foible nature, et une constitution plus sublime, entre nos fins rapides et les choses éternelles : nous serions moins portés à regarder comme une belle fiction, un bonheur qui, comme le nôtre, seroit mêlé de changement et de larmes.

Ici finissent les relations directes du chris-

---

(1) Milton a saisi cette idée, lorsqu'il représente les anges consternés à la nouvelle de la chûte de l'homme, et Fénélon donne le même mouvement de pitié aux ombres heureuses.

tianisme et des Muses, puisque nous avons achevé de l'envisager *poétiquement* dans ses rapports avec les *hommes*, et dans ses rapports avec les *êtres surnaturels*. Nous couronnerons ce que nous avons dit sur ce sujet par une vue générale de l'Ecriture. C'est la source où Milton, le Dante, le Tasse et Racine ont puisé une partie de leurs merveilles, de même que les poëtes de l'antiquité ont emprunté les grands traits d'Homère. Si nous ne sommes pas trop écrasés par la hauteur du sujet que nous traitons, nous espérons rassembler dans cet ouvrage une telle masse de preuves en faveur de la beauté du christianisme, que les plus aveugles en seront frappés.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE VI.

LA BIBLE ET HOMÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Ecriture et de son excellence.

C'EST un corps d'ouvrage bien singulier, que celui qui commence par la Genèse, et qui finit par l'Apocalypse, qui s'annonce par

le style le plus clair, et qui se termine dans le ton le plus figuré : ne diroit-on pas que tout est grand et simple dans Moyse, comme cette création du monde, et cette innocence des hommes primitifs qu'il nous peint ; et que tout est terrible et hors de la nature dans le dernier prophête, comme ces sociétés civilisées et cette fin du monde qu'il nous représente ?

Les productions les plus étrangères à nos mœurs, les livres sacrés des nations infidèles, le Zend-Avesta des Parsis, le Veidame des Brames, le Coran des Turcs, les Edda des Scandinaves, les maximes de Confucius, les poëmes Sanscrit, tous ces ouvrages ne nous surprennent point ; nous y retrouvons la chaîne ordinaire des idées humaines. Ils ont tous quelque chose de commun entr'eux, et dans le ton et dans la pensée : la Bible seule ne ressemble à rien, c'est un monument détaché de tous les autres. Expliquez-la à un Tartare, à un Hottentot, à un sauvage américain ; mettez-la entre les mains d'un bonze ou d'un derviche, ils en seront également étonnés. Fait qui tient du miracle ! Vingt auteurs, vivant à des époques très-éloignées les unes des autres, ont travaillé aux livres saints ; et quoiqu'ils aient écrit en vingt styles divers, ces styles, toujours

inimitables, ne se rencontrent dans aucune autre composition. Le Nouveau-Testament, si différent de l'ancien par le ton, partage néanmoins avec celui-ci cette étonnante originalité.

Mais ce n'est pas la seule chose extraordinaire, que les hommes s'accordent à trouver dans l'Ecriture. Ceux qui ne veulent pas croire à l'authenticité de la Bible, croient pourtant, en dépit d'eux-mêmes, à quelque chose en cette même Bible. Déistes et athées, grands et petits, tous, attirés par je ne sais quoi d'inconnu, ne laissent pas de feuilleter incessamment l'ouvrage que les uns admirent, et que les autres dédaignent. Il n'y a pas une position dans la vie, pour laquelle on ne puisse rencontrer, dans la Bible, un verset qui semble dicté tout exprès. On nous persuadera difficilement que tous les événemens possibles, heureux ou malheureux, aient été prévus avec toutes leurs conséquences ou morales ou physiques, dans un livre écrit de la main des hommes. Or il est certain qu'on trouve dans l'Ecriture :

L'origine du monde et l'annonce de sa fin.

La base de toutes les sciences humaines.

Tous les préceptes politiques, depuis le gouvernement du père de famille, jusqu'au

despotisme inclusivement ; depuis l'âge pastoral, jusqu'au siècle de corruption.

Tous les préceptes moraux, applicables à tous les rangs et à tous les accidens de la vie.

Enfin, toutes les sortes de styles connus ; styles qui, formant un corps unique de cent morceaux divers, n'ont toutefois aucune ressemblance avec les styles des hommes.

CHAPITRE II.

Qu'il y a trois Styles principaux dans l'Ecriture.

ENTRE ces styles divins, trois sur-tout se font remarquer.

1°. Le style historique, tel que celui de la Genèse, du Deuteronome, de Job, etc.

2°. La poésie sacrée, telle qu'elle existe dans les pseaumes, dans les prophêtes et dans les traités moraux, comme les Proverbes, l'Ecclésiaste, l'Ecclésiastique, etc.

3°. Le style évangélique.

Le premier de ces trois styles, avec un charme plus grand qu'il ne se peut dire, tantôt imite la narration de l'Epopée, comme dans l'aventure de Joseph ; tantôt fait

entendre de lyriques accords, comme après le passage de la mer Rouge : ici soupire les élégies du saint Arabe; là chante avec Ruth d'attendrissantes bucoliques. Ce peuple élu, dont tous les pas sont marqués par des phénomènes; ce peuple pour qui le soleil s'arrête, le rocher verse des eaux, le ciel prodigue la manne; ce peuple ne pouvoit avoir des fastes ordinaires : toutes les formes connues changent à son égard; ses révolutions sont tour à tour racontées avec la trompette, la lyre et le chalumeau. Et le style de son histoire est lui-même un continuel miracle, qui porte témoignage à la vérité des miracles dont il perpétue le souvenir.

Pour peu qu'on ait en soi un certain penchant vers le beau, on est merveilleusement étonné d'un bout de la Bible à l'autre. Qu'il y a-t-il de comparable à l'ouverture de la Genèse? Cette simplicité du langage qui marche en raison inverse de la magnificence des objets, nous semble le dernier effort du génie.

In principio creavit Deus cœlum et terram.

Terra autem erat inanis et vacua, et tenebrae erant super faciem abyssi; et spiritus Dei ferebatur super aquas.

Dixitque Deus : fiat lux. Et facta est lux. Et vidit Deus lucem quod esset bona : et divisit lucem à tenebris.

On ne montre pas comment un pareil style est beau ; et si quelqu'un le critiquoit, on ne lui sauroit que répondre. Nous nous contenterons d'observer que Dieu qui voit la lumière, et qui, comme un *homme* content de son ouvrage, s'applaudit lui-même et la trouve bonne, est un de ces traits qui n'est point dans l'ordre des choses humaines ; cela ne tombe point naturellement dans l'esprit. Homère et Platon, qui parlent des dieux avec tant de sublimité, n'ont rien de semblable à cette naïveté imposante : c'est Dieu qui s'abaisse au langage des hommes, pour leur faire comprendre ses merveilles et sa puissance, mais c'est toujours Dieu.

Quand on songe que Moyse est le plus ancien historien du monde ; quand on remarque qu'il n'a mêlé aucune fable à ses récits ; quand on le considère comme le libérateur d'un grand peuple, comme l'auteur d'une des plus belles législations connues, et comme l'écrivain le plus sublime qui ait existé ; lorsqu'on le voit flotter dans son berceau sur le Nil, se cacher ensuite dans les déserts pendant plusieurs années, ne revenir que pour entr'ouvrir la mer, féconder

les rochers, s'entretenir avec Dieu dans la nue, et disparoître enfin pour toujours sur le sommet d'une montagne; on entre dans un grand étonnement: mais lorsque sous les rapports chrétiens, on vient à penser que l'histoire des Israélites est non-seulement l'histoire réelle des anciens jours, mais encore la figure des temps modernes; que chaque fait est double, et contient en lui-même une *vérité historique* et un *mystère*; que le peuple Juif est un abrégé symbolique de la race humaine, représentant, dans ses aventures, tout ce qui est arrivé, et tout ce qui doit arriver dans l'univers; que Jérusalem doit être toujours prise pour une autre cité, Sion pour une autre montagne, la terre promise, pour une autre terre, et la vocation d'Abraham pour une autre vocation; lorsqu'on fait réflexion que l'homme *moral* est aussi caché sous l'homme *physique* dans cette histoire; que la chûte d'Adam, le sang d'Abel, la nudité violée de Noé, et la malédiction de ce père sur un fils, se manifestent encore aujourd'hui dans l'enfantement douloureux de la femme, dans la misère et l'orgueil de l'homme, dans les mers de sang qui inondent le globe depuis le fratricide de Caïn, et dans les races maudites, descendues de Cham, qui habitent

une des plus belles parties de la terre (1); enfin, quand on voit le fils promis à David, venir à point nommé, rétablir la vraie morale et la vraie religion, réunir tous les peuples, substituer le sacrifice de l'homme intérieur aux holocaustes sanglans; alors on manque de paroles, et l'on est prêt à s'écrier : « *Dieu est notre roi* avant tous » les siècles ». *Deus autem rex noster antè secula.*

C'est dans Job que le style historique de la Bible se change, comme nous l'avons dit, en élégie. Plusieurs Hébraïsans croient que livre a été écrit par Moyse; c'est en effet la même simplicité, le même sublime, que dans la Genèse et la même prédilection pour certains verbes et certains tours. Job est le véritable type de la mélancolie. On trouve dans les ouvrages des hommes des traces de ce sentiment, et en général tous les grands génies sont mélancoliques; mais aucun n'a poussé la tristesse de l'ame au degré où elle a été portée par le saint Arabe, pas même Jérémie, *qui peut seul égaler les lamentations aux douleurs*, comme parle Bossuet. Ce seroit en vain qu'on chercheroit à rendre compte des larmes de Job, en disant qu'elles

(1) Les Négres.

lui furent données par les sables du désert, le palmier solitaire, la montagne stérile, et toutes ces images vastes, calmes et tristes de la nature du midi; en vain on auroit recours au caractère grave des Orientaux : tout cela ne suffiroit pas. Il y a dans la mélancolie de Job quelque chose de surnaturel. L'homme *individuel*, si malheureux qu'il puisse être, ne peut tirer de pareils soupirs de son ame. Job est la figure de l'*humanité souffrante*, et l'écrivain inspiré a trouvé des soupirs, pour exprimer tous les maux partagés entre la race humaine. De plus, comme dans l'Ecriture tout a un rapport final avec la nouvelle alliance, les élégies de Job se préparoient aussi pour les jours de deuil de l'église de Jésus-Christ; Dieu faisoit composer, par ses prophètes, des cantiques funèbres dignes des morts chrétiens, deux mille ans avant que ces sacrés morts eussent conquis la vie éternelle.

« Puisse périr le jour où je suis né, et la nuit en laquelle il a été dit : Un homme a été conçu (1) »!

Etrange manière de gémir! Il n'y a que

(1) Job, cap. 3, v. 3. Nous nous servons de la traduction de Sacy, à cause des personnes qui y sont accoutumées; cependant nous nous en éloignerons quelquefois, lorsque l'Hébreu, les Septante ou la Vulgate même donneront un sens plus fort et plus beau.

l'Ecriture qui ait jamais parlé comme cela.

« Je dormirois dans le silence, et je reposerois dans mon sommeil (1) ».

Cette expression, *je reposerois dans* MON *sommeil*, est une chose frappante; mettez *le* sommeil, tout disparoît. Bossuet a dit : *Dormez* VOTRE *sommeil, riches de la terre, et demeurez dans* VOTRE *poussière* (2).

« Pourquoi a-t-il donné le jour au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur (3) »?

Jamais les entrailles de l'homme n'ont fait sortir de leur profondeur un cri plus douloureux.

« L'homme né de la femme vit très-peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères ».

Cette circonstance, *né de la femme*, est une redondance merveilleuse; on voit toutes les infirmités de l'homme dans celle de sa mère. Le style le plus recherché ne peindroit pas la vanité de la vie avec la même force que ce peu de mots : « Il vit *peu de temps*, et il est rempli de *beaucoup* de misères ».

---

(1) Job, cap. 3, v. 13.
(2) Orais. fun. du chanc. Le Tel.
(3) Job, cap. 3, v. 20.

Au reste, tout le monde connoît ce fameux passage où Dieu daigne justifier sa puissance devant Job, et confondre la raison de l'homme ; c'est pour cela que nous n'en parlons point.

Le troisième caractère sous lequel il nous resteroit à envisager le style *historique* de la Bible, seroit dans ses rapports bucoliques ; mais nous en traiterons avec quelqu'étendue dans les deux chapitres suivans.

Quant au second style général des saintes lettres, à savoir la *poésie sacrée*, une foule d'excellens critiques s'étant exercés sur ce sujet, il seroit superflu de nous y arrêter. Et qui ne connoît les chœurs d'Esther et d'Athalie; qui n'a lu les odes de Rousseau et de Malherbe ? Le traité du docteur Loth, est entre les mains de tous les littérateurs, et M. de Laharpe a donné en prose une excellente traduction du psalmiste.

Enfin, le troisième et dernier style des livres saints, est celui du *Nouveau-Testament*. C'est là que la sublimité des prophètes se change en une tendresse non moins sublime ; c'est là que parle l'Amour ; c'est là que le *Verbe* s'est réellement *fait chair*. Quelle onction ! quelle simplicité ! La religion du Fils de Marie est comme l'essence de toutes les religions, ou ce qu'il y a de plus céleste en elles. On peut peindre en quelques

mots le caractère du style évangélique : c'est un ton d'autorité de père, mêlé à je ne sais quelle indulgence fraternelle, à je ne sais quelle commisération d'un Dieu qui, pour nous racheter, a daigné devenir fils et frère des hommes.

Au reste, plus on lit les Épîtres des Apôtres, et sur-tout celles de saint Paul, plus on est étonné. On ne sait pas quel est cet homme qui, dans une espèce de prône commun, dit familièrement des mots sublimes, jette les regards les plus profonds sur la nature humaine, explique l'essence éternelle, et prédit l'avenir.

CHAPITRE III.

Parallèle de la Bible et d'Homère.

Termes de comparaison.

On a tant écrit sur la Bible, on l'a tant de fois commentée, que le seul moyen qui reste peut-être d'en faire sentir les beautés, est de la rapprocher des poëmes d'Homère. Consacrés par les siècles, ces poëmes ont reçu du temps une espèce de sainteté qui justifie le parallèle et écarte toute idée de profanation. Si Jacob et Nestor ne sont pas de la même famille, ils sont du moins l'un et l'autre des premiers jours du monde, et l'on sent qu'il n'y a qu'un pas des palais de Pilos aux tentes d'Ismaël.

Comment la Bible est plus belle qu'Homère, quelles sont les ressemblances et les différences qui existent entre elle et les ouvrages de ce poëte; voilà ce que nous nous proposons de rechercher dans ces chapitres: considérons ces deux grands monumens qui, comme deux colonnes solitaires, sont placés à la porte du temple du Génie, et en forment le simple péristile.

Et d'abord, c'est une chose assez curieuse que de voir lutter de front les deux langues

les plus anciennes du monde ; langues dans lesquelles Moïse et Lycurgue ont publié leurs loix, et Pindare et David chanté leurs hymnes. L'Hébreu, concis, énergique, presque sans inflexion dans les verbes, exprimant vingt nuances de la pensée, par la seule apposition d'une lettre, annonce l'idiôme d'un peuple qui, par une alliance remarquable, unit la simplicité primitive à une connoissance profonde des hommes.

Le grec, évidemment dérivé de l'hébreu, comme on le voit par ses racines et son ancien alphabet, montre dans ses conjugaisons perplexes, dans ses inflexions sans fin, dans sa diffuse éloquence, une nation d'un génie plus imitatif et plus sociable, une nation gracieuse et vaine, mélodieuse et prodigue de paroles.

L'hébreu veut-il composer un verbe? Il n'a besoin que de connoître les trois lettres radicales, qui forment au singulier la troisième personne du prétérit. Il a à l'instant même tous les temps et tous les modes, en ajoutant quelques lettres *serviles*, avant, après, ou entre les trois lettres radicales.

La marche du grec est bien plus embarrassée. Il faut considérer la *caractéristique*, la *terminaison*, l'*augment*, et la *pénultième* de certaines *personnes* des *temps* de ses verbes ; choses d'autant plus difficiles à

connoître, que la *caractéristique* se perd, se transpose ou se charge d'une lettre inconnue, selon la lettre même devant laquelle elle se trouve placée.

Ces deux conjugaisons hébraïque et hellenienne, l'une si simple et si courte, l'autre si composée et si longue, décèlent et l'esprit et les mœurs des peuples qui les ont formées : la première retrace la concision du patriarche qui va seul visiter son voisin au puits du palmier; dans la seconde, on retrouve la prolixité du pélasge qui se présente à la porte de son hôte.

Si vous prenez au hasard quelque substantif grec ou hébreu, vous découvrirez encore mieux le génie des deux langues. *Nesher*, en hébreu, signifie un *aigle*; il vient du verbe *shur*, *contempler*, parce que l'aigle fixe le soleil.

Aigle en grec se rend par ἀετὸς, *vol rapide*.

Israël a été frappé de ce que l'aigle a de plus sublime : il l'a vu immobile sur le rocher de la montagne, regardant l'astre du jour à son réveil.

Athènes n'a apperçu que le vol de l'aigle, sa fuite impétueuse, et tout ce mouvement qui convenoit au propre mouvement de ses pensées. Telles sont précisément ces images de *soleil*, de *feux* et de *montagnes*, si souvent employées dans la Bible, et ces pein-

tures de *bruits*, de *courses*, de *passages*, si multipliées dans Homère (1).

Nos termes de comparaisons seront :

La simplicité ;

L'antiquité des mœurs ;

La narration ;

La description ;

Les comparaisons, ou les images ;

Le sublime.

Examinons le premier terme.

1°. *Simplicité*.

La simplicité de la Bible est plus courte et plus grave ; la simplicité d'Homère plus longue et plus riante.

La première est sentencieuse, et revient aux mêmes locutions pour exprimer des choses nouvelles.

La seconde aime à s'étendre en paroles, et répète souvent dans les mêmes phrases ce qu'elle vient déjà de dire.

La simplicité de l'Ecriture est celle d'un antique prêtre, qui, plein de toutes les

---

(1) Α'ιετος, paroit tenir à l'hébreu AIT, s'élancer avec fureur, à moins qu'on ne le dérive d'ATE, devin, ATH, prodige ; on retrouveroit ainsi l'art de la divination dans une étymologie. L'*aquila* des latins vient manifestement de l'hébreu *aouik*, *animal à serres*. L'*a*, n'est qu'une terminaison latine ; *u* se doit prononcer *ou*. Quant à la transposition du *k* et son changement en *q*, c'est peu de chose.

sciences divines et humaines, dicte du fond du sanctuaire les oracles précis de la sagesse.

La simplicité du poëte de Chio est celle d'un vieux voyageur, qui raconte au foyer de son hôte, tout ce qu'il a appris dans le cours d'une vie longue et traversée.

2°. *Antiquité de mœurs.*

Les fils des pasteurs d'Orient gardent les troupeaux comme les fils des rois d'Ilion. Mais quand Pâris retourne à Troie, c'est pour y habiter un palais parmi des esclaves et des voluptés.

Une tente, une table frugale, des serviteurs rustiques, c'est tout ce que retrouvent les enfans de Jacob chez leur père.

Un hôte se présente-t-il chez un prince dans Homère? Des femmes, et quelquefois la fille même du roi, conduisent l'étranger au bain. On le parfume, on lui donne à laver dans des aiguières d'or et d'argent, on le revêt d'un manteau de pourpre, et on le conduit dans la salle du festin; on le fait s'asseoir dans une belle chaise d'ivoire avec un beau marche-pied; des esclaves mêlent le vin, et l'eau dans les coupes, et lui présentent les dons de Cérès dans une corbeille. Le maître du lieu lui sert le dos succulent de la victime, dont il lui fait une part cinq fois plus grande que celle des autres. Cependant, on mange avec une grande joie, et

l'abondance a bientôt chassé la faim. Le repas fini, on prie l'*étranger* de raconter son histoire. Enfin, à son départ, on lui fait de riches présens, si mince qu'ait paru d'abord son équipage; car on suppose, ou que c'est un Dieu qui vient, ainsi déguisé, surprendre le cœur des rois, ou un homme malheureux, et par conséquent le favori de Jupiter.

Sous la tente d'Abraham, la réception se passe tout autrement. Le patriarche sort pour aller lui-même au-devant de son hôte, il le salue, et puis adore Dieu. Les fils du lieu emmènent les chameaux, et les filles leur donnent à boire. On lave les pieds du *voyageur* : il s'assied à terre, et prend en silence le repas de l'hospitalité. On ne lui demande point son histoire, on ne le questionne point; il demeure ou continue sa route à volonté. A son départ, on fait alliance avec lui, et l'on élève la pierre du témoignage. Ce simple autel doit dire aux siècles futurs, que deux hommes des anciens jours se rencontrèrent dans le chemin de la vie; et qu'après s'être traités comme deux frères, ils se quittèrent pour ne se revoir jamais, et pour mettre de grandes régions entre leurs tombeaux.

Remarquez que l'hôte inconnu est un *étranger* chez Homère, et un *voyageur* dans

la Bible. Quelles différentes vues de l'humanité ! Le Grec ne porte qu'une idée politique et locale, où l'Hébreu attache un sentiment moral et universel.

Chez Homère, toutes les œuvres civiles se font avec fracas et parade. Un juge, assis au milieu de la place publique, prononce à haute voix ses sentences; Nestor, au bord de la mer, fait des sacrifices ou harangue les peuples. Une noce a des flambeaux, des épithalames, des couronnes suspendues aux portes; une armée, un peuple entier assiste aux funérailles d'un roi; un serment se fait au nom des furies avec des imprécations terribles, etc.

Jacob, sous un palmier, à l'entrée de sa tente, distribue la justice à ses pasteurs. « Mettez la main sur ma cuisse (1), dit le » vieil Isaac à son serviteur, et jurez d'aller » en Mésopotamie ». Deux mots terminent un mariage au bord de la fontaine. Le domestique amène l'accordée au fils de son

(1) *Femur meum.* Cette coutume de jurer par la génération des hommes est une naïve image des mœurs innocentes des premiers jours du monde, alors que la terre avoit encore d'immenses déserts, et que l'homme étoit pour l'homme ce qu'il y avoit de plus cher et de plus grand. Les Grecs connurent aussi cet usage, comme on le voit dans la vie de Cratès. *Diog. Laert. lib. 6.*

maître, ou le fils du maître s'engage à garder, pendant sept ans, les troupeaux de son beau-père, pour obtenir sa fille. Un patriarche est porté par ses fils, après sa mort, à la cave de ses pères dans le champ d'Ephron. Ces mœurs-là sont plus vieilles encore que les mœurs homériques, parce qu'elles sont plus simples; elles ont aussi un calme et une gravité qui manquent aux premières.

3°. *La narration.*

La narration d'Homère est coupée par des digressions, des discours, des descriptions de vases, de vêtemens, d'armes et de sceptres, par des généalogies d'hommes ou de choses. Les noms propres y sont hérissés d'épithètes; un héros manque rarement d'être *divin*, *semblable aux immortels*, ou *honoré des peuples comme un Dieu*. Une princesse a toujours *de beaux bras;* elle est toujours faite comme *la tige du palmier de Delos*, et elle doit sa chevelure à la *plus jeune des Grâces.*

La narration de la Bible est rapide, sans digression, sans discours; elle est semée de sentences, et les personnages y sont nommés sans flatterie. Les noms reviennent sans fin, et rarement le pronom les remplace; circonstance qui, jointe au retour fréquent de la conjonction *et*, déclare, par cette pro-

digieuse simplicité, une société bien plus près de l'état de nature, que celle qu'Homère nous a peinte. Tous les amours-propres sont déjà éveillés dans les hommes de l'Odyssée; ils dorment encore chez les hommes de la Genèse.

4°. *Description.*

Les descriptions d'Homère sont longues, soit qu'elles tiennent du caractère tendre, ou triste, ou gracieux, ou fort, ou terrible, ou sublime.

La Bible, dans tous ces genres, n'a ordinairement qu'un seul trait; mais ce trait est frappant, et met l'objet sous les yeux.

5°. *Les comparaisons.*

Les comparaisons homériques sont prolongées par des circonstances relatives : ce sont de petits tableaux suspendus au pourtour d'un édifice, pour délasser la vue de l'élévation des dômes, en l'appelant sur des scènes de paysages et de mœurs champêtres.

Les comparaisons de la Bible sont presque toutes rendues en quelques mots : c'est un lion, un torrent, un orage, un incendie, qui rugit, tombe, ravage, dévore. Toutefois elle connoît aussi les comparaisons détaillées; mais alors elle prend un tour oriental, et personnifie subitement l'objet, comme l'orgueil dans le cèdre, etc.

6°. *Le sublime.*

Enfin, le sublime dans Homère naît ordinairement de l'ensemble des parties, et arrive graduellement à son terme.

Dans la Bible il est toujours inattendu. Il fond sur vous comme l'éclair, et vous restez fumant et sillonné du foudre, avant de savoir comment il vous a frappé.

Dans Homère, encore, le sublime se compose de la magnificence des mots en concordance avec celle de la pensée.

Dans la Bible, au contraire, le plus haut sublime provient toujours d'un désaccord gigantesque entre la majesté de l'idée et la petitesse, quelquefois même la trivialité, du mot qui sert à la rendre. Il en résulte un ébranlement, un froissement incroyable pour l'ame : exaltée par la pensée, lorsqu'elle plane dans les plus hautes régions du génie ; soudain l'expression, au lieu de la soutenir, la laisse tomber à-plomb du ciel en terre, et la précipite du sein de Dieu dans le limon de cet univers. Cette sorte de sublime, le plus impétueux de tous, convient singulièrement à un Etre immense et formidable, qui touche à-la-fois aux plus grandes et aux plus petites choses.

CHAPITRE IV.

SUITE DU PARALLÈLE DE LA BIBLE ET D'HOMÈRE.

Exemples.

DES exemples achèveront maintenant notre parallèle. Nous prendrons l'ordre inverse de nos premières bases; c'est-à-dire, que nous commencerons par les lieux d'oraison dont on peut fournir des exemples détachés, tels que le *sublime* et les *comparaisons*.

Il y a un endroit remarquable pour le sublime dans l'Iliade; c'est celui où Achille, après la mort de Patrocle, paroissant désarmé sur le retranchement des Grecs, épouvante les bataillons Troyens par ses cris (1). Le nuage d'or qui ceint le front du fils de Pélée, la flamme qui s'élève sur sa tête, la comparaison de cette flamme à un feu placé la nuit au haut d'une tour assiégée, les trois cris d'Achille, qui trois fois jettent la confusion dans l'armée Troyenne: tout cela forme ce sublime homérique, qui, comme nous l'avons dit, se compose de la réunion de plusieurs beaux accidens et de la magnificence des mots.

(1) *Il.* lib. XVIII, v. 204.

Voici un sublime bien différent ; c'est le mouvement de l'ode dans son plus haut délire :

« Prophétie contre la vallée de vision.
» D'où vient que tu montes ainsi en foule sur les toits,
» Ville pleine de tumulte, ville pleine de peuple, ville
» triomphante ? Les enfans sont tués, et ils ne sont
» point morts par l'épée, ils ne sont point tombés par
» la guerre. . . . .
» Le Seigneur vous couronnera d'une couronne de
» maux. Il vous jettera comme une balle dans un champ
» large et spacieux. Vous mourrez là ; et c'est à quoi se
» réduira le char de votre gloire (1).

Dans quel monde inconnu le prophête vous jette tout-à-coup ! Où vous transporte-t-il ? Qui est-ce qui parle, et à qui la parole est-elle adressée ? Le mouvement suit le mouvement, et chaque verset s'étonne de celui qui l'a précédé. La ville n'est plus un assemblage d'édifices, c'est une femme, ou plutôt un personnage mystérieux, car son sexe n'est pas désigné. Il monte sur *les toits pour gémir*, et son désordre est si grand, que celui-là même qui le questionne, le partage. Il lui parle au singulier, *pourquoi montes-tu*, et il ajoute *en foule*, collectif. « Il vous jettera *comme une balle* dans *un champ spacieux*, et c'est *à quoi*

(1) Is, cap. XXII, v. 1-2, 18.

se réduira le char de votre gloire » : voilà des alliances de mots et une poésie bien extraordinaires.

Homère a mille façons sublimes de peindre une mort violente ; mais l'Ecriture les a toutes surpassées par ce seul mot : « *le premier-né de la mort*, dévorera sa beauté ».

Le premier-né de la mort, pour dire *la mort la plus affreuse*, est une de ces figures qu'on ne trouve que dans la Bible. On ne sait pas où l'esprit humain a été chercher cela ; toutes les routes pour arriver à ce sublime sont inconnues (1).

C'est ainsi que l'Ecriture appelle encore la mort, *le roi des épouvantes ;* c'est ainsi qu'elle dit en parlant du méchant : *« il a conçu la douleur*, et *enfanté l'iniquité* (2) ».

Quand le même Job veut relever la grandeur de Dieu, il s'écrie : l'*enfer est nud devant ses yeux* (3) : — *c'est lui qui lie les eaux dans les nuées* (4) : — *il ôte le baudrier aux rois, et ceint leurs reins d'une corde* (5).

---

(1) Job, cap. XVIII, v. 13. Nous avons suivi le sens de l'hébreu, avec la Polyglotte de Ximénès, les versions de *Sanctes Pagnin*, d'*Arius Montanus*, etc. la Vulgate porte, *la mort aînée, primogenita mors.*

(2) Job, cap. XV, v. 35.

(3) Job, cap. XXVI, v. 6.

(4) Cap. XII, v. 14.

(5) Job, v. 18.

Le devin Théoclimène, au festin de Pénélope, est frappé des présages sinistres qui les menacent.

Ἆ δειλοί, etc. (1).

« Ah! malheureux! que vous est-il arrivé de funeste! » quelles ténèbres sont répandues sur vos têtes, sur votre » visage et autour de vos genoux débiles! — Un hurlement se fait entendre, vos joues sont couvertes de » pleurs, les murs, les lambris sont teints de sang. » Cette salle, ce vestibule sont pleins de larves qui » descendent dans l'Erèbe à travers l'ombre. Le » soleil meurt dans le ciel, et la nuit des enfers se » lève ».

Tout formidable que soit ce sublime, il le cède encore à la vision du livre de Job.

« Dans l'horreur d'une vision de nuit, lorsque le » sommeil endort le plus profondément les hommes,

» Je fus saisi de crainte et de tremblement, et la » frayeur pénétra jusqu'à mes os.

» *Un esprit passa devant ma face, et le poil de ma* » *chair se hérissa d'horreur.*

» Je vis celui dont je ne connoissois point le visage. » Un spectre parut devant mes yeux, et j'entendis une » voix comme un petit souffle (2) ».

---

(1) *Od.* lib. XX, v. 351-57.

(2) Job, cap. IV, v. 13, 14, 15, 16. Les mots en italique indiquent les endroits où nous différons de Sacy. Il traduit, *un esprit vint se présenter devant moi, et les cheveux m'en dressèrent à la tête.* On voit combien l'hébreu est plus énergique.

Il y a là beaucoup moins de sang, de ténèbres, de larves dans ceci, que dans le morceau d'Homère; mais ce *visage inconnu* et *ce petit souffle* sont en effet beaucoup plus terribles.

Quant à ce sublime, qui résulte du choc d'une grande pensée et d'une petite image, nous allons en voir un bel exemple en parlant des comparaisons.

Si Homère peint un jeune homme abattu par la lance de Ménélas, il le compare à un jeune olivier couvert de fleurs, planté dans un verger loin des feux du soleil, parmi la rosée et les brises; mais tout-à-coup un vent impétueux le renverse sur le sol natal, et il tombe au bord des eaux nourricières qui portoient la sève à ses racines. Voilà la longue comparaison homérique avec ses détails suaves et charmans :

> Καλὸν, τηλεθάον, τὸ δέ τε πνοιαὶ δονέουσι
> Παντοίων ἀνέμων, ϗ τε βρύει ἄνθεϊ λευκῷ. (1).

On croit entendre les soupirs du vent dans la tige du jeune olivier. *Quam flatus motant omnium ventorum.*

La Bible, pour tout cela, n'a qu'un trait: « L'impie, dit-elle, se flétrira comme la » vigne tendre, comme l'olivier qui laisse » tomber sa fleur (2) ».

(1) *Il.* lib. XVII, v. 55-56.
(2) Job, cap. XV, v. 33.

« La terre, s'écrie Isaïe, chancellera » comme un homme ivre : elle sera trans- » portée comme une tente dressée pour une » nuit (1) ».

Voilà le sublime en contraste. Sur la phrase *elle sera transportée*, l'esprit demeure suspendu et attend quelque grande comparaison, lorsque le prophête ajoute, *comme une tente dressée pour une nuit*. On voit la terre, qui nous paroît si vaste, déployée dans les airs comme un petit pavillon, ensuite emportée avec aisance par le *Dieu fort* qui l'a tendue, et pour qui la durée des siècles est à peine comme une nuit rapide.

La seconde espèce de comparaison, que nous avons attribuée à la Bible, c'est-à-dire, la *longue* comparaison, se rencontre ainsi dans Job :

« Vous verriez l'impie humecté avant le » lever du soleil, et réjouir sa tige dans » son jardin. Ses racines se multiplient dans » un tas de pierres, et s'y affermissent ; si » on l'arrache de sa place, le lieu même » où il étoit le renoncera, et lui dira : je » ne te connus jamais ».

Combien cette comparaison, ou plutôt cette figure prolongée, est admirable ! C'est

(1) Is. ch. XXIV, v. 20.

ainsi que les méchans sont reniés par ces cœurs stériles, par *ces tas de pierres*, sur lesquels, dans leur coupable prospérité, ils avoient jeté follement leurs racines. Ces cailloux, qui prennent tout-à-coup la parole, offrent de plus une sorte de personnification presqu'inconnue au chantre d'Ilion (1).

Ezéchiel prophétisant la ruine de Tyr, s'écrie : « Les vaisseaux trembleront maintenant en vous voyant saisie de frayeur, » et les îles seront épouvantées dans la mer, » en voyant que personne ne sort de vos » portes ».

Y a-t-il rien de plus effrayant et de plus frappant que cette image ? On croit voir cette ville, jadis si commerçante et si peuplée, debout encore avec toutes ses tours et ses édifices, tandis qu'aucun être vivant ne se promène dans ses rues solitaires, ou ne passe sous ses portes désertes.

Venons aux exemples de narration, où nous trouverons réunis le *sentiment*, *la description*, *l'image*, *la simplicité*, et *l'antiquité des mœurs*.

Les passages les plus fameux, les traits les plus connus et les plus admirés dans Ho-

---

1) Homère a fait pleurer le rivage de l'Hellespont.

mère, se retrouvent presque mot pour mot dans la Bible, et toujours avec une supériorité incontestable.

Ulysse est assis au festin du roi Alcinoüs; Démodocus chante la guerre de Troie et les malheurs des Grecs :

Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς, etc. (1).

« Ulysse prenant dans sa forte main un pan de son » superbe manteau de pourpre, le tiroit sur sa tête pour » cacher son noble visage, et pour dérober aux Phéaciens » les pleurs qui lui tomboient des yeux. Quand le » chantre divin suspendoit ses vers, Ulysse essuyoit ses » larmes, et prenant une coupe, faisoit des libations » aux Dieux. Quand Démodocus poursuivoit ses chants, » et que les anciens l'excitoient à l'envie (car ils étoient » charmés de ses paroles), Ulysse s'enveloppoit la » tête de nouveau, et recommençoit à pleurer ».

Ce sont des beautés de cette nature, qui de siècle en siècle ont assuré à Homère la première place entre les plus grands génies. Il n'y a point de honte à sa mémoire de n'avoir été vaincu dans de pareils tableaux, que par des hommes écrivant sous la dictée du ciel. Mais vaincu, il l'est sans doute, et d'une manière qui ne laisse aucun subterfuge à la critique.

(1) Odys. lib. VIII, v. 83, etc.

Ceux qui ont vendu Joseph, les propres frères de cet homme puissant, retournent vers lui sans le reconnoître, et lui amènent le jeune Benjamin, qu'il avoit demandé.

« Joseph les salua aussi en leur faisant bon visage, » et il leur demanda : Votre père, ce vieillard dont » vous parliez, vit-il encore, se porte-t-il bien?

» Ils lui répondirent : Notre père, votre serviteur, » est encore en vie, et il se porte bien; et en se » baissant profondément, ils l'adorèrent.

» Joseph levant les yeux, vit Benjamin son frère, fils » de Rachel sa mère, et il leur dit : Est-ce là le plus » jeune de vos frères, dont vous m'aviez parlé? Mon » fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous soit toujours » favorable.

» Et il se hâta de sortir, parce que ses entrailles » avoient été émues en voyant son frère, et *qu'il ne* » *pouvoit plus retenir ses larmes;* passant donc dans » une autre chambre, *il pleura.*

» Et après *s'être lavé le visage*, il revint, et se » faisant violence, dit à ses serviteurs : Servez à » manger (1) ».

Voilà les larmes de Joseph en opposition à celles d'Ulysse; voilà des beautés absolument semblables, et cependant quelle différence de pathétique! Joseph, pleurant à la vue de ses frères ingrats, et du jeune et innocent Benjamin, cette manière de de-

(1) *Genes.* cap. XLIII, v. 26 *et seq.*

mander des nouvelles d'un père, cette adorable simplicité, ce mélange d'amertume et de douceur, sont des choses ineffables; les larmes en viennent naturellement aux yeux, et l'on se sent prêt à pleurer comme Joseph.

Ulysse caché chez Eumée, se fait reconnoître à Télémaque; il sort de la maison du pasteur, dépouille ses haillons, et reprenant sa beauté par un coup de la baguette de Minerve, il rentre pompeusement vêtu.

(1) Θάμβησε δέ μιν φίλος υἱός, etc.

« Son fils bien aimé l'admire et se hâte de détourner » la vue, dans la crainte que ce ne fût un Dieu. Faisant » un effort pour parler, il lui adresse rapidement ces » mots : Etranger, tu me parois tout autre de ce que » tu étois avant d'avoir ces habits, et tu n'es plus » semblable à toi-même. Certes tu es quelques-uns des » Dieux habitans du secret Olympe; mais sois-nous » favorable, nous t'offrirons des victimes sacrées et des » ouvrages d'or merveilleusement travaillés.

» Le divin Ulysse pardonnant à son fils, répondit : » Je ne suis point un Dieu. Pourquoi me compares-tu » aux Dieux? *Je suis ton père*, pour qui tu soupirois, » pour qui tu supportes mille maux et les violences des » hommes. Il dit, et il embrasse son fils, et les larmes » qui coulent sur ses joues viennent mouiller la terre; » jusqu'alors il avoit eu la force de les retenir ».

Nous reviendrons sur cette reconnois-

(1) *Odys.* lib. XVI. v. 177 *et seq.*

sance, mais il faut voir auparavant celle de Joseph et de ses frères.

Joseph ayant fait glisser une coupe dans le sac de Benjamin, commande qu'on arrête les enfans de Jacob; ceux-ci sont consternés. Joseph feint de vouloir retenir le coupable. Juda s'offre en ôtage pour Benjamin; il raconte à Joseph que Jacob lui avoit dit avant de partir pour l'Egypte :

« Vous savez que j'ai eu deux fils de Rachel, ma » femme.

» L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez » dit qu'une bête l'avoit dévoré, et il ne paroît point » jusqu'à cette heure.

» Si vous emmenez encore celui-ci, et qu'il lui arrive » quelqu'accident dans le chemin, vous accablerez ma » vieillesse d'une affliction qui la conduira au tombeau.

» Joseph ne pouvant plus se retenir, et parce qu'il » étoit environné de plusieurs personnes, il commanda » que l'on fît sortir tout le monde, afin que nul étranger » ne fût présent, lorsqu'il se feroit reconnoître de ses » frères.

» Alors les larmes lui tombant des yeux, il éleva for- » tement sa voix, qui fut entendue des Egyptiens et de » toute la maison de Pharaon.

» Il dit à ses frères : Je suis Joseph : mon père vit-il » encore? Mais ses frères ne purent lui répondre, tant » ils étoient saisis de frayeur.

» Il leur parla avec douceur, et leur dit : Approchez- » vous de moi; et s'étant approchés de lui, il ajouta : Je » suis Joseph votre frère, que vous avez vendu pour en » l'Egypte.

» Ne craignez point. Ce n'est point par votre conseil

» que j'ai été envoyé ici, mais par la volonté de Dieu.
» Hâtez-vous d'aller trouver mon père.

» . . . Et s'étant jeté au cou de Benjamin son
» frère, il pleura, et Benjamin pleura aussi en le tenant
» embrassé.

» Joseph embrassa aussi tous ses frères, et il pleura
» sur chacun d'eux (1) ».

La voilà cette fameuse histoire de Joseph, et ce n'est point dans l'ouvrage d'un sophiste qu'on la trouve, car rien de ce qui est fait avec le cœur et des larmes, n'appartient à des sophistes; on la trouve cette histoire dans le livre qui sert de base à cette religion si dédaignée des espris-forts, et qui seroit bien en droit de leur rendre mépris pour mépris, si la charité n'étoit de son essence. Voyons comment la reconnoissance de Joseph et de ses frères, l'emporte sur celle d'Ulysse et de Télémaque.

Homère, ce nous semble, est d'abord tombé dans une grande erreur, en employant le *merveilleux* dans son tableau. Dans les scènes dramatiques, quand les passions sont émues, et que tous les miracles doivent sortir de l'ame, l'intervention d'une divinité refroidit l'action, donne aux sentimens l'air de la fable, et décèle le mensonge du poëte, où l'on ne pensoit trouver que la vérité. Ulysse se fai-

(1) *Genes.* cap. XLIV, v. 27 *et seq.* Cap. XLV, v. 1 *et seq.*

sant reconnoître sous ses haillons à quelque marque naturelle, eût été bien plus touchant; et c'est ce qu'avoit senti Homère lui-même, puisque le roi d'Ithaque se découvre à sa nourrice Euryclée, par une ancienne cicatrice, et à Laërte, par la petite circonstance des treize poiriers, que le bon vieillard lui avoit donnés dans son enfance. On aime à trouver que les entrailles du *destructeur des villes* sont formées des mêmes ingrédiens que celles du commun des hommes, et que les affections simples en composent le fond.

La reconnoissance est bien mieux amenée dans la Genèse. Une coupe est mise par une ruse toute fraternelle, et par la plus innocente vengeance, dans le sac d'un jeune frère innocent; des frères coupables se désolent, en pensant à l'affliction de leur père, et l'image de la douleur de Jacob, brisant tout-à-coup le cœur de Joseph, le force à se découvrir plutôt qu'il ne l'avoit résolu. Quant au mot fameux, *je suis Joseph*, on sait qu'il faisoit pleurer d'admiration M. de Voltaire. Le Πατὴρ τεὸς εἰμί, *je suis ton père*, est bien inférieur à l'*ego sum Joseph*. Ulysse retrouve dans Télémaque un fils soumis et fidèle. Joseph parle à des frères qui l'*ont vendu*; il ne leur dit pas *je suis votre frère*;

il leur dit seulement, je suis *Joseph*, et tout est pour eux dans ce nom de *Joseph*. Comme Télémaque, ils sont troublés; mais ce n'est pas la majesté du ministre de Pharaon qui les étonne, c'est quelque chose dans leur conscience.

Ulysse fait à Télémaque un long raisonnement, pour lui prouver qu'il est son père : Joseph n'a pas besoin de tant de paroles avec les fils de Jacob. Il *les appelle auprès de lui* : car s'il a *élevé* la voix *assez haut* pour être entendu de toute la maison de Pharaon, lorsqu'il a dit, *je suis Joseph*, ses frères doivent être maintenant les seuls à entendre l'explication qu'il va ajouter *à voix basse* : *ego sum Joseph*, *FRATER VESTER, QUEM VENDIDISTIS IN ÆGYPTUM* ; c'est la délicatesse, la générosité et la simplicité poussées au dernier degré.

N'oublions pas de remarquer avec quelle bonté Joseph console ses frères, les excuses qu'il leur fournit en leur montrant, que loin de l'avoir rendu misérable, ils sont, au contraire, la cause de sa grandeur. C'est à quoi l'Ecriture ne manque jamais, que de placer la Providence dans la perspective de ses tableaux. Ce grand conseil de Dieu, qui conduit toutes les affaires humaines, alors qu'elles semblent le plus abandonnées aux

passions des hommes et aux loix du hasard, surprend merveilleusement l'esprit. J'aime cette main cachée dans la nue, qui travaille incessamment les hommes ; j'aime à me penser quelque chose dans les projets de la sagesse, et à sentir que le moment de ma vie est un dessein de l'éternité.

Tout est grand avec Dieu, tout est petit sans Dieu : cela s'étend jusques sur les sentimens. Supposez que tout se passe dans l'histoire de Joseph, comme il est marqué dans la Genèse ; admettez que le fils de Jacob soit aussi bon, aussi sensible qu'il l'est, mais qu'il soit *philosophe ;* et qu'ainsi, au lieu de dire, je *suis ici par la volonté du* Seigneur, il dise, la fortune *m'a été favorable*, les objets diminuent, le cercle se rétrécit, et le pathétique s'en va avec les larmes.

Enfin, Joseph embrasse ses frères, comme Ulysse embrasse Télémaque, mais il commence par Benjamin. Un auteur moderne n'eût pas manqué de le faire se jeter de préférence au cou du frère le plus coupable, afin que son héros fût un vrai personnage de tragédie. La Bible a mieux connu le cœur humain : elle a su comment apprécier cette exagération de sentiment, par qui un homme a toujours l'air de s'efforcer d'atteindre à ce qu'il croit une grande chose, ou de dire ce qu'il pense un grand mot. Au reste, la

comparaison qu'Homère a faite des sanglots de Télémaque et d'Ulysse, aux cris d'un aigle et de ses aiglons (comparaison que nous avons supprimée), nous semble encore de trop dans ce lieu ; « et *s'étant jeté au cou* » *de Benjamin pour l'embrasser, il pleura ;* » *et Benjamin pleura aussi, en le tenant* » *embrassé* » : c'est-là la seule magnificence de style, convenable en de telles occasions.

Nous trouverions dans l'Ecriture plusieurs autres morceaux de narration, aussi excellens que celui de Joseph, mais le lecteur peut aisément les rapprocher lui-même de semblables morceaux dans Homère. Il mettra, par exemple, en parallèle le livre de Ruth et le livre de la réception d'Ulysse chez Eumée. Tobie offre encore des essemblances touchantes avec quelques scènes de l'Iliade et de l'Odyssée : Priam est conduit par Mercure, sous la forme d'un beau jeune homme, comme le fils de Tobie l'est par un ange, sous le même déguisement. Il ne faut pas oublier le chien qui court annoncer à de vieux parens le retour d'un fils chéri, et cet autre chien qui, resté fidèle parmi des serviteurs ingrats, accomplit ses destinées, aussitôt qu'il a reconnu son maître, sous les lambeaux de l'infortune. Nausicaa et la fille de Pharaon vont laver leurs robes aux fleuves ; l'une y trouve Ulysse, et l'autre Moyse.

Il y a sur-tout dans la Bible de certaines façons de s'exprimer, bien plus touchantes, selon nous, que toute la poésie d'Homère. Si celui-ci veut peindre la vieillesse, il dit.

Τοῖσι δὲ Νέστωρ, etc.

« Nestor, cette parole suave, ce liant orateur des » Pyliens, et dont la bouche étoit une fontaine de dis» cours plus douce que le miel, se leva au milieu de » l'assemblée. Déjà par sa flexible éloquence, il avoit » enchanté deux générations d'hommes, entre lesquelles » il avoit vécu dans la pastorale Pylos, et il régnoit » maintenant sur la troisième ».

Cette phrase est de la plus belle antiquité, comme de la plus douce mélodie. Le second vers, tout rempli d'L, imite la douceur du miel et l'éloquence onctueuse d'un vieillard.

Τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή.

Pharaon ayant demandé à Jacob quel âge il a, le Patriarche répond :

« Il y a cent trente ans que je suis voyageur. Mes » jours ont été courts et mauvais, et ils n'ont point » égalé ceux de mes pères (2) ».

Voilà deux sortes d'antiquités bien différentes. Outre l'originalité de la seconde, elle a encore l'avantage du côté moral : l'une

(1) *Il.* lib. I, v. 247-62.

(2) *Genes.* cap. XLVII, v. 9.

est en image, l'autre en sentimens; l'une réveille des idées riantes, l'autre des pensées mélancoliques; l'une, représentant le chef d'un peuple, ne montre le vieillard que relativement à une position de la vie, l'autre le considère individuellement et tout entier : en général, Homère fait plus réfléchir sur les hommes, et la Bible sur l'homme.

Homère a souvent parlé des joies de deux époux, mais l'a-t-il fait de cette sorte?

« Isaac fit entrer Rébecca dans la tente de Sara, sa » mère, et il la prit pour épouse; et il eut tant de joie » en elle, que la douleur qu'il avoit ressentie de la mort » de sa mère, fut tempérée (1) ».

Enfin, nous terminerons notre poétique chrétienne, par un essai qui fera comprendre dans un instant la différence essentielle qui existe entre le style de la Bible et celui d'Homère; nous prendrons un morceau de la première, pour la peindre des couleurs du second. Ruth parle ainsi à Noëmi :

« Ne vous opposez point à moi, en me forçant à vous » quitter et à m'en aller : en quelque lieu où vous » alliez, j'irai avec vous. Je mourrai où vous mourrez; » votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon » Dieu (2) ».

---

(1) *Ibid.* cap. XXIII, v. 67.
(2) *Ruth*, cap. I, v. 6.

Même verset en langue homérique :

« La belle Ruth répondit à la sage Noëmi, honorée
» des peuples comme une déesse : Cessez de vous opposer
» à ce qu'une divinité m'inspire : je vous dirai la vérité
» telle que je la sais sans déguisement. Je suis résolue
» de vous suivre. Je demeurerai avec vous, soit que vous
» restiez chez les Moabites, habiles à lancer le javelot,
» soit que vous retourniez au pays de Juda, si fertile en
» oliviers. Je demanderai avec vous l'hospitalité aux
» peuples qui respectent les supplians. Nos cendres
» seront mêlées dans la même urne, et je ferai au
» Dieu qui vous accompagne toujours, des sacrifices
» agréables.

» Elle dit : et comme lorsque le violent zéphyre amène
» une pluie tiède du côté du midi, les laboureurs pré-
» parent le froment et l'orge, et font des corbeilles de
» joncs très-proprement entrelacées ; car ils prévoient
» que cette ondée va amollir la glèbe, et la rendre propre
» à recevoir les dons précieux de Cérès ; ainsi les
» paroles de Ruth, comme une pluie féconde, atten-
» drirent tout le cœur de Noëmi ».

Autant que nos foibles talens nous ont permis d'imiter Homère, c'est peut-être là l'ombre du style de cet immortel génie. Mais le verset de Ruth, ainsi délayé, n'a-t-il pas perdu ce charme original qu'il a dans l'Ecriture? Quelle poésie peut jamais valoir ce seul tour d'oraison : « *Populus tuus, populus* » *meus, Deus tuus, Deus meus* ». Il sera aisé maintenant de prendre un passage d'Homère, d'en effacer les couleurs, et de

n'en laisser que le fond à la manière de la Bible.

Par là nous espérons (du moins aussi loin que s'étendent nos lumières), avoir fait connoître aux lecteurs quelques-unes des beautés de la Bible. Heureux si nous avons réussi à leur faire admirer cette grande et sublime pierre, qui porte toute l'église de Jésus-Christ !

« Si l'Ecriture, dit saint Grégoire-le-Grand,
» renferme des mystères capables d'exercer
» les plus éclairés, elle contient aussi des
» vérités simples, propres à nourrir les
» humbles et les moins savans; elle porte
» à l'extérieur de quoi allaiter les enfans,
» et da ns ses plus secrets replis de quoi
» saisir d'admiration les esprits les plus su-
» blimes. Semblable à un fleuve dont les
» eaux sont si basses en certains endroits,
» qu'un agneau pourroit y passer, et en
» d'autres, si profondes, qu'un éléphant y
» nageroit ».

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE PREMIER.

VUE GÉNÉRALE DES ÉPOPÉES CHRÉTIENNES.

Y..

LIVRE SECOND.

POÉSIE DANS SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES. CARACTÈRES.

LIVRE TROISIÈME.

SUITE DE LA POÉSIE, DANS SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES. PASSIONS.

LIVRE QUATRIÈME.

SUITE DE LA POÉSIE DANS SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES. SUITE DES PASSIONS.

LIVRE CINQUIÈME.

DU MERVEILLEUX, OU DE LA POÉSIE DANS SES RAPPORTS AVEC LES ÊTRES SURNATURELS.

LIVRE SIXIÈME.

LA BIBLE ET HOMÈRE.

